
U d'/of OTTAWA
39003002519303

Mar 12-62

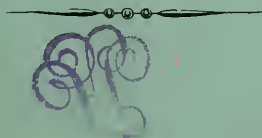
BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

JOSEPH DE MAISTRE

ET SA PHILOSOPHIE

PAR

FR. PAULHAN



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1893

JOSEPH DE MAISTRE
ET SA PHILOSOPHIE

JOSEPH DE MAISTRE

ET SA PHILOSOPHIE

PAR

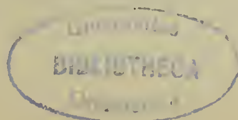
FR. PAULHAN



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1893



JOSEPH DE MAISTRE

ET SA PHILOSOPHIE

Penseur profond, écrivain inégal, spirituel et puissant, autoritaire convaincu et politique libéral, aristocrate obstiné, esprit positif, mystique épris des côtés terribles de son Dieu, Joseph de Maistre fut à la fois le meilleur des hommes, et, avec tout son sens pratique, le plus intraitable, le plus excessif, le plus intempérant des théoriciens et des raisonneurs.

Quelle que soit, et elle est grande, la valeur de ses autres titres, c'est comme penseur, à mon sens, qu'il nous intéresse le plus. Entre toutes les fonctions humaines il n'en est pas de plus haute, ni de plus grave que celle qui donne à des générations d'êtres pensants et agissants sur l'ensemble du monde et sur l'homme lui-même, les idées destinées à façonner leur manière de sentir, de penser et d'agir, à orienter leur esprit vers un point fixe autour duquel viendra se distribuer tout le reste, à leur imposer, au moyen de dogmes religieux ou philosophiques, leurs dogmes

esthétiques, politiques et moraux. Ces idées, l'humanité passe son temps à les faire, à les défaire, à les refaire non pas à neuf, mais sur un plan quelque peu différent. Sans cesse deux périls la menacent : l'ébranlement des croyances sur lesquelles reposent plus ou moins nos mœurs, nos institutions, toute notre vie morale si l'on n'a pas un appui meilleur à substituer à celui que l'on trouve hors d'usage, et en même temps, le danger de ne pas remplacer une base vermoulue et qui menace ruine. Révolutionnaires et réactionnaires sont les agents indispensables d'une marche toujours heurtée et cahotante, ils s'opposent et se combattent ; et quelquefois pourtant les uns et les autres, bien plus qu'ils ne le pensent, luttent pour un même idéal.

Vers la fin du XVIIIe siècle, en France surtout, le parti du changement l'emportait. Tout s'en allait. Attaquées à la fois par l'expérience et par la raison, par la légèreté et par la violence, par la logique et par la hache, vieilles croyances et vieilles institutions disparaissaient dans une effroyable tourmente, au milieu de laquelle il était difficile de reconnaître en tâtonnant, les fondements solides d'une reconstruction future. On pouvait essayer de régulariser l'esprit nouveau en lui donnant ce qui manquait à l'ancien, en conservant de celui-ci ce qui pouvait servir encore. On pouvait aussi reprendre l'ancien et non le conserver simplement mais le développer, le fortifier, tâcher de le rendre invincible. C'est ce dernier parti que prit Joseph de Maistre. De toute la force de son talent,

de toute l'énergie de sa volonté, il combattit sous toutes leurs formes l'anarchie intellectuelle, la dissolution des croyances religieuses, la transformation des grandes institutions politiques et sociales, aussi dur d'ailleurs, ou peu s'en faut, pour ceux qui avaient mal représenté ou mal défendu ses principes que pour ceux qui les attaquaient et les ruinaient.

L'unité, voilà le but, la fin dernière; l'unité dans les croyances religieuses, but de la théologie, l'unité dans les mœurs, but de la morale, l'unité dans les opinions, dans les actes de la vie civile, but de la politique, l'unité générale du monde, but le plus élevé de tous, tendance divine. Joseph de Maistre voit si bien la portée de sa doctrine qu'il en confond dans une vue saisissante et profonde, les diverses applications; il transpose les termes : « Le mal, dit-il, est le schisme de l'être, il n'est pas vrai ». Ce mot nous donne l'essence de sa doctrine, acceptable jusqu'ici, du reste, dans sa généralité, par les plus déterminés adversaires de celui qui l'a soutenue. Mais comment atteindre cette unité, visiblement bien imparfaite et bien menacée aujourd'hui, et conserver le peu qui nous en reste ? D'un côté par l'autorité qui l'impose, de l'autre par le sacrifice qui la reconquiert. Le pape et le roi d'une part, de l'autre la souffrance et la mort, la guerre et le bourreau, voilà ses moyens de guérison et de salut. Supposons, pour un moment, sa doctrine aussi fausse qu'on le désirerait, ce serait une erreur de la croire négligeable, d'abord parce que rien n'est négligeable qui est pensé et qui fait penser, ensuite

parce que, pour leur bonne part, certains côtés de cette doctrine ont contribué à l'évolution contemporaine du catholicisme — il ne se choquerait pas de ce mot d'évolution, Joseph de Maistre qui voyait dans les évêques les successeurs des druides et qui comparait la croissance de l'Eglise à celle d'un corps humain — parce que, comme l'a dit Montalembert, « les idées du grand comte de Maistre dans son traité sur le pape, sont devenues des lieux communs pour toute la jeunesse catholique », et que, si nous pouvons bien rejeter les dogmes du catholicisme, il ne viendrait sans doute à l'esprit d'aucun de nous de nier son importance à l'heure actuelle.

Ce n'est pas tout. Lorsqu'un esprit supérieur s'attache à de grandes questions il ne travaille pas seulement pour lui, pour ses amis, pour son parti, il travaille aussi pour ses adversaires. Quand une doctrine se perfectionne, il faut que les doctrines ennemies se perfectionnent aussi ou qu'elles meurent. Celles que le comte de Maistre a combattues ne sont pas mortes, elles se sont développées, et les adversaires qui les ont si vigoureusement attaquées y ont contribué pour leur part. Si l'impiété, si la philosophie, si les nouvelles croyances, si les aspirations du XIX[e] siècle ne sont pas celles du dix-huitième, c'est sans doute au progrès des connaissances qu'on le doit, c'est à l'initiative des Darwin et des Comte, pour ne citer que les morts, c'est aussi à une réaction contre la réaction des Joseph de Maistre et des Louis de Bonald.

Ce n'est pas tout encore. Un homme de génie non seulement force ses adversaires à penser, mais il pense pour eux. Parmi les inspirations auxquelles il s'abandonne, parmi les idées qu'il fait naître, parmi les sentiments qu'il fortifie, il y en a que ses ennemis s'approprieront. Ils sentiront comme lui, ils croiront comme lui sur des points importants. Faut-il rappeler ici qu'Auguste Comte a placé *le Pape* dans sa bibliothèque positiviste ? Mais pour être plus cachées, les analogies n'en sont quelquefois que plus curieuses. Des croyances qui paraissent irrémédiablement hostiles, si on les pousse à bout l'une et l'autre, convergent et se rapprochent. On se trouve ainsi aller dans le même sens que ceux à qui on croyait tourner le dos. La réversibilité des peines et des mérites, le péché originel pouvaient sembler choses exactement opposées à la « science » et à la « raison ». Voici que le péché originel apparaît aujourd'hui comme un cas de cette hérédité morale que la science actuelle a rendue probable et s'efforce de démontrer, et la réversibilité comme un fait social et organique des mieux établis, comme un cas particulier de cette solidarité qui est bien le fait essentiel dans cette association de cellules qui est l'animal, dans cette association d'hommes qui est la société et dont on peut regretter seulement l'état trop rudimentaire encore. La « bonne nature » s'opposait au Créateur rigoureux et voici que le naturalisme développé est obligé d'admettre un massacre incessant, une élimination progressive et continuelle des êtres animés et fait de la survivance

des plus aptes une sorte de grâce accordée quelquefois aux mérites, quelquefois au contraire dans des circonstances qui en font l'équivalent du caprice et dont profitent seuls quelques rares élus parmi les nombreux appelés de ce monde.

N'exagérons rien, il reste entre les doctrines bien des oppositions irréductibles, il n'en est que plus important de montrer les analogies qui à de certaines profondeurs les relient malgré tout. Maistre (1) a souvent atteint ces profondeurs. Ce sera son mérite éternel, mais ce qui nous y rend particulièrement sensibles, c'est la situation actuelle et la lutte non pas peut-être plus vive, mais plus intime, plus étroite que jamais, des dogmes qui ont dominé les idées et des idées qui veulent devenir des dogmes, c'est aussi la transition, ou l'accord — incomplet et peu durable, je crois, — que peuvent permettre de telles analogies, c'est enfin que Maistre qui nous donne l'occasion de les voir, est peut-être en situation d'être plus que jamais, non pas suivi, mais admiré, compris, aimé même par les plus déterminés de ses adversaires. De toutes parts renaît une sorte de mysticisme, un besoin d'unité, d'harmonie et de croyance. Ce besoin, nous ne le satisferons peut-être pas, car nous sommes devenus difficiles sur le choix des moyens de l'apai-

(1) Je dis Maistre (et non de Maistre comme on fait souvent) d'abord parce qu'on dit Chateaubriand, Lamartine et non de Chateaubriand, de Lamartine, etc. ; ensuite, parce que lui-même a indiqué que c'était la bonne manière de le nommer.

ser, il n'en est que plus intense et il nous permet de considérer, non pas avec regret, mais avec sympathie, un des hommes qui ont dépensé le plus de talent à essayer de le satisfaire.

Si j'insiste sur l'importance philosophique de l'œuvre de Maistre, c'est qu'elle a été souvent méconnue ou négligée, ce n'est pas que je ne voie qu'elle. A ceux qui ne trouveraient rien à prendre dans son système, Joseph de Maistre offre d'autres ressources. Les idées, les fragments qu'il réunit en une synthèse présentent encore de l'intérêt si on les sépare. Ils pourront prendre aux yeux de quelques lecteurs une valeur plus grande, aux yeux de presque tous une valeur différente et nouvelle. Si le fil d'un collier se rompt, les perles qui le composaient n'en perdent pas leur éclat et l'on peut plus librement les manier, les retourner, les examiner sur toutes leurs faces, mettre mieux en valeur quelques-unes d'entre elles. Le lecteur que le système théologique ou philosophique de Maistre rebutera, prendra goût au moins à ses idées. Il en a partout, et il en a sur tout, à chaque page elles étincellent, elles éblouissent, — au risque parfois d'aveugler. On en trouve sur la politique et sur la littérature, sur l'esthétique et sur l'histoire, sur les sciences naturelles, sur la chimie, sur le vol des oiseaux, sur Dieu, sur les conciles, sur l'homme et sur la femme, sur bien d'autres sujets encore. S'il en a de discutables ou de fausses, il n'en a pas de banales, j'entends que s'il lui en vient qui soient également venues à d'autres — et comment en serait-il

autrement? — il les fait siennes par la façon dont il les conçoit et aussi par la façon dont il les exprime. Il est des styles plus que le sien voisins de la perfection, plus harmonieux ou plus souples, je n'en sais guère qui soit plus que le sien dans les bons endroits — assez souvent — personnel, net, serré, vivant, tranchant et incisif, de sorte que lors même que l'idée vous heurte, ce qui n'est pas rare, on lui sait encore quelque gré de l'avoir émise.

Enfin ce n'est pas l'œuvre seule qui nous intéresse chez Joseph de Maistre. L'esprit qui l'a faite est un de ceux qu'il y a plaisir à voir agir, à regarder penser, à contempler dans l'exercice de ses facultés. Cette intelligence vive, pénétrante, droite malgré ses erreurs, si fertile, si lumineuse, si ferme, si nette et si profonde à la fois, nous captive, en même temps que nous sommes charmés par les qualités de son cœur, et touchés par la dignité de sa vie. Sa hardiesse, sa franchise, qu'il apporte jusque dans la diplomatie, son désintéressement, l'élévation de ses sentiments, la solidité de son affection, sa tendresse pour ses enfants et ses amis qui paraissent contraster avec le caractère terrible et sombre de ses doctrines, de ses études préférées, nous plaisent, et l'ensemble est d'un prix inestimable. Trop d'hommes de talent nous ont condamnés à l'admiration sans estime, nous savons bon gré à Joseph de Maistre de prendre notre sympathie et de nous conduire jusqu'au respect. Le philosophe et l'écrivain n'y perdent rien, l'homme y gagne. Nous allons les étudier successivement.

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME

I

C'est à Chambéry que naquit Joseph de Maistre en 1754 ; son père était président du Sénat de Savoie, il fut lui-même magistrat, puis sénateur. Lorsqu'éclata la Révolution française, il était déjà marié et père de deux enfants, l'envahissement de la Savoie par les Français le détermina à quitter son pays ; il alla en Suisse, séjourna à Lausanne, vint ensuite à Turin, et, en 1802, partit pour Saint-Pétersbourg comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne. C'est là qu'il composa ses principaux ouvrages sauf les *Considérations sur la France* écrites pendant son séjour à Lausanne. L'affaire de la conversion au catholicisme de quelques dames russes parmi lesquelles était Mme Swetchine, conversion qu'il fut soupçonné d'avoir aidée, rendit sa situation à Saint-Pétersbourg un peu délicate. Il désira retourner à Turin et y revint en 1817. Le roi l'y nomma premier président de ses cours suprêmes, et il y mourut en 1821.

Cette vie accidentée, troublée par des dangers divers, des revers de fortune, surtout par une longue séparation d'avec les siens pendant son séjour en Russie, cette vie fut bien remplie. Il aima sa famille, il servit sa patrie, il défendit enfin ses croyances, sa vérité et son Dieu avec un talent infatigable et une ardeur qui ne s'éteignit qu'à sa mort.

Cette ardeur, cette vivacité qu'il apportait à toutes choses sont un des traits qui frappent tout d'abord quand on le lit. Un autre, le second caractère capital de son intelligence, c'est le besoin de pousser l'idée aussi loin que possible, d'en décrire avec une impitoyable logique toutes les conséquences dans un sens donné. Il me semble que toutes ses autres qualités intellectuelles dérivent de ces deux traits, s'y rattachent ou s'y ramènent.

Et l'intelligence tenait une grande place dans sa vie, il travaillait quinze heures par jour à Saint-Pétersbourg, mais il est de ces esprits heureux qui travaillent encore, raisonnent et poursuivent leurs idées en se reposant. La vie du sentiment, très forte en lui, ne parait pas avoir jamais troublé l'exercice de la pensée ; une personne qui l'a connu de près, Mme Swetchine, disait que « l'idée en lui réglait tout, et soumettait son cœur plus honnête et plus droit que naturellement pieux. » (1). C'est la conviction à laquelle on arrive assez vite en lisant Maistre.

(1) *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres,* par le comte de Falloux, I. 441.

et à laquelle il ne convient d'apporter que ces restrictions de détail, inséparables des jugements généraux portés sur la nature d'un homme.

Continuellement chez lui, l'idée jaillit, le sentiment s'exalte, ce sentiment de l'esprit excité par la multitude des conceptions entrevues. Une idée qui lui survient en amène aussitôt une autre, puis une autre, une autre encore, et sa verve se déploie librement jusqu'à ce qu'il ait tiré de son idée tout ce qu'elle pouvait lui fournir. Il ne s'arrête pas et on ne l'arrête pas. « Mon défaut, dit-il lui-même, — et chose rare, on peut l'en croire sur ce qu'il dit de lui — mon défaut est une surabondance d'idées dont je ne suis pas maître pendant que le torrent coule, mais que je réprime aisément lorsque je puis revenir sur mon ouvrage. » (1). On sent en effet ses idées s'appeler l'une l'autre, se presser pour ainsi dire vers l'issue ouverte par la main qui tient la plume. Il en offre quelquefois des exemples amusants. Dans les *Soirées*, un des interlocuteurs s'avise de dire que le laurier serait très propre à être employé pour la bastonnade militaire. Un autre, le chevalier, part immédiatement sur cette idée, et le voilà qui imagine un plan complet pour organiser l'institution des bois de lauriers destinés à frapper les délinquants, détermine le grade des fonctionnaires employés à ce service, trouve une devise fort ingénieuse, entre dans les détails, continuerait encore si Maistre qui a voulu

(1) Lettre au roi de Sardaigne (St-Pétersbourg, 1809) *Lettres et opuscules,* I, 232.

simplement marquer un trait de caractère et en profiter pour jouer et se livrer à son penchant favori en suivant une idée, peu importante en ce cas, ne le faisait interrompre par le sénateur plus pondéré.

Cette surabondance d'idées est rare, ce qui risque de la gâter c'est qu'elle ne va pas toujours sans un certain désordre. Souvent les esprits en qui les idées sont bien classées, bien alignées, n'en ont pas beaucoup. Il semble qu'ils ont employé leur temps et leur force plus à les arranger qu'à en acquérir, souvent, les esprits où les pensées abondent sont brouillons, et plus agités que féconds. Il faut prendre garde toutefois à une illusion facile, des objets placés sans ordre paraissent aisément plus nombreux que s'ils sont mis en ordre, et d'autre part l'unité qui résulte du fait même de l'ordre qui fait de nombreux objets *un seul* ensemble, nous empêche d'avoir l'impression de la multiplicité et de la foule (1).En même temps que du trompe l'œil, il faut tenir compte des exceptions, et Joseph de Maistre en était une.

Nul esprit ne fut, au fond, plus systématique que le sien. Ses idées étaient comme ces essaims d'étoiles filantes qui, dans une belle nuit d'août, partent de tous les points du ciel et suivent, malgré les apparences, des routes parallèles. Elles jaillissent, étin-

(1) Je ne serais pas surpris, pour le dire en passant, que, *dans certains cas,* une illusion de cette nature ne nous fasse trouver plus riches en aperçus des ouvrages, par exemple, ceux de quelques auteurs anglais ou allemands, simplement parce qu'ils sont moins bien composés que d'autres.

cellent, semblent partir de côté et d'autre, mais elles viennent du même point et tendent au même but. Il avait quelques croyances générales, fixes, arrêtées depuis longtemps, nées pour ainsi dire avec lui, fortifiées par l'éducation, régularisées, émondées, développées par la vie, par l'étude des courants d'idées et de passions qu'il put voir de près, par les grands faits historiques dont il fut le contemporain, par la réflexion solitaire, par l'immense labeur qu'il s'imposa. Ces croyances fondamentales, ce système cosmique et social, car c'en était un, il ne le perd jamais de vue, ou plutôt ses moindres idées s'y conforment spontanément, tout au moins ne le contredisent-elles jamais ou presque jamais, surtout dans les ouvrages de sa maturité. Aussi reconnaissait-il très vite, sous les formes les plus diverses tout ce qui allait contre ses chères convictions ; dans ces cas il se montrait impitoyable. Je puis encore ici en appeler au même témoin : « Le comte de Maistre, dit Mme Swetchine, est comme le chien de chasse, il sent à une prodigieuse distance ce qui tient directement ou indirectement aux idées du siècle ; rien n'obtient grâce de lui, du moment où il y a une légère déviation des principes fondamentaux. Pour peu que cette inclinaison se laisse apercevoir, il n'y a ni éloquence, ni élévation de pensées et de sentiments qui la lui fasse pardonner. » (1).

Cependant il porte un peu la peine de sa vivacité d'esprit, de la surabondance de ses réflexions. Ses

(1) Ouv. cité I, 96.

ouvrages ne sont pas régulièrement composés. Il cause, part sur une piste, revient, fait un circuit, retrouve l'idée perdue ou qui paraissait l'être. Ses pensées courent librement, mais dans un cercle dont elles ne peuvent pas sortir. Il sait qu'il ne perdra pas sa route et laisse vagabonder son esprit, il a des digressions, des épisodes parfois assez longs. Malgré tout, et pour peu qu'on s'en donne la peine, même pour les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, son ouvrage de prédilection et celui où il s'est laissé le plus aller à courir de ça et de là, au moins en apparence, autour de son sujet, on peut résumer ses ouvrages et même son œuvre entière en quelques propositions capitales, rigoureusement enchaînées, formant un tout merveilleusement uni et auquel viennent se rattacher très naturellement tous les aperçus secondaires, toutes les idées de détail. C'est en grande partie de là que provient cette apparence de profondeur, qui ne trompe pas chez Maistre, et qui résulte de ce que nous voyons, sans nous y être attendus, que l'idée exprimée, simple, naturelle parfois, parfois, au contraire, étrange et choquante, peu importante en somme, si l'on n'y prend garde, se rattache, pour qui la comprend bien, à tout un enchaînement de vues générales sur le monde et sur l'homme.

Aussi faut-il être prudent quand on est tenté de relever chez Joseph de Maistre quelque opinion qui peut paraître une absurdité. Il a indiqué lui-même ce travers lorsqu'il fait reprendre par le sénateur des

Soirées le jeune chevalier qui, à un problème posé par celui-ci, fait une réponse toute simple, expliquant la guerre par la volonté des rois, et croit que cela peut suffire. Avec Maistre rien n'est simple, un mot chez lui se rattache à tout un système. Tous les faits, tous les détails, il les comprend au moyen des mêmes idées générales. Il écrira, par exemple, à M. de Bonald : « Je vous remercie de ce que vous me dites de l'abominable affaire *Fualdès* ; elle me rappelle une de mes grandes maximes : *L'Univers est rempli de supplices très justes, dont les exécuteurs sont très coupables* » (1). Un grand écrivain qui s'amusait beaucoup de la sottise du genre humain et qui faisait collection d'âneries et d'absurdités, avait recueilli dans les *Soirées* une idée sur la superstition. L'inintelligence, cette fois, n'était pas où il croyait « la superstition, avait dit Maistre, est *un ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur en mesurer la hauteur et planter les échelles ». L'écrivain dont je parle avait-il lu ce qui précède et l'ouvrage entier ? J'aime mieux croire que non. Il eût vu que Joseph de Maistre avec ses vues personnelles sur la religion ne pouvait guère parler autrement et que cette idée est une conséquence très logique de toutes les autres. Sans doute, il aurait pu la critiquer encore et je ne dis pas qu'il aurait eu tort, mais il aurait mis à son arrêt d'autres considérants et j'affirme qu'il eût eu raison.

(1) *Lettres et opuscules*, I, 519.

Autre inconvénient de l'intelligence vive, spontanée, passionnée de Maistre : ses propres idées étouffaient facilement celles que des interlocuteurs auraient tenté de faire naître en lui, celles que ses lectures lui suggéraient. Personne plus que l'auteur du *Pape*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et des *lettres sur l'Inquisition espagnole*, n'a abondé dans son propre sens et été de son propre parti. Les idées étrangères à son système ne germaient que difficilement dans cet esprit d'ailleurs si fécond, si elles y naissaient parfois, elles ne pouvaient y croître. Ne reprochons pas trop à Maistre le manque d'une qualité devenue moins rare aujourd'hui ; s'il avait traité les idées des autres comme les siennes, il ne fût jamais arrivé à rien. Il n'en reste pas moins que son esprit présente à cet égard un défaut qui risquait d'en fausser absolument le jeu, et qui, en effet, l'a faussé plusieurs fois.

Il y a plusieurs manières d'être intelligent. L'une consiste à comprendre ses propres idées, c'est-à-dire à les coordonner, à en tirer d'autres, à en voir toutes les conséquences. Celle-là, Joseph de Maistre la présentait à un rare degré. Une autre consiste à comprendre, au contraire, les idées des autres, en abandonnant au moins momentanément les nôtres, et peu de grands esprits en ont manqué au même degré que lui. Se placer au point de vue de l'adversaire, entrer dans sa forme intellectuelle, pénétrer intimement sa pensée et chercher au juste en quoi et pourquoi elle se distingue de la nôtre, sans se laisser entraîner

cependant et tout en réservant ses conclusions, c'était une opération qu'il ne fallait pas lui demander. Son fils, le comte Rodolphe de Maistre, nous dit à la vérité qu'« il écoutait avec calme les opinions les plus opposées aux siennes, et les combattait avec sang-froid et sans la moindre aigreur ». L'aigreur, en effet, lui fut étrangère ; quant au reste, ce qu'il faut en conclure, c'est que le comte Joseph de Maistre était très poli et parfaitement bien élevé. On nous apprend, d'autre part, qu'il avait l'habitude de ne pas entendre les objections qui lui étaient adressées, et ceci encore contribue à expliquer son calme. Si on le privait trop longtemps de la parole, il poussait même les choses, paraît-il, jusqu'à sommeiller. N'allez pas croire d'ailleurs que sa vivacité naturelle ne prit jamais le dessus, il paraît avoir manifesté assez souvent une certaine impatience de la contradiction. « Je ne comprends pas, disait-il, qu'on n'entende pas cela quand on a une tête sur les épaules » (1) et nous trouvons des aveux intéressants dans sa correspondance : « Tout caractère, dit-il, a ses inconvénients. Croyez-vous que je ne sache pas que je baille quand on m'ennuie, qu'un certain sourire mécanique dit quelquefois : *Vous dites une bêtise*, qu'il y a dans ma manière de parler quelque chose d'original, de *vibrante*, comme disent les Italiens, et de tranchant, qui, dans les moments surtout de chaleur ou d'inadvertance a l'air d'annoncer un certain despotisme d'opinion

(1) Voir l'étude de Sainte-Beuve dans les *Portraits littéraires*.

auquel je n'ai pas plus de droit que tout autre homme ? » (1)

Il procédait de même dans ses ouvrages avec cette différence que, la plume à la main et ayant affaire à des gens qu'il ne connaissait pas ou qui étaient morts, il se retenait moins, et même, trop souvent ne se retenait pas du tout. Il ne se souciait pas toujours assez de comprendre les doctrines qu'il combattait, ses croyances étaient menacées, c'était assez ; il réagissait immédiatement avec une vigueur surprenante, et si ce n'est pas la meilleure méthode pour se faire des opinions justes, c'est tout de même la plus sûre pour conserver celles que l'on a. Il n'a pas compris la théorie de l'induction, mais il a repoussé avec perte les théories de Bacon qui tentaient de s'insinuer dans son esprit quand il lisait ce philosophe, il n'a pas saisi toutes les raisons d'être, ni les plus intéressantes, de l'incrédulité philosophique et religieuse, il a des vues étroites, incomplètes ou fausses sur la réforme religieuse du XVIe siècle, sur le jansénisme et sur l'église gallicane, mais sa foi est restée intacte et ses croyances, non pas logiquement, mais psychologiquement inébranlables.

En revanche, nous devons sans doute à sa spontanéité si forte, à sa personnalité si impérieuse et altière, l'allure franche de son esprit et aussi cette logique qui lui a fait pousser ses idées, sans reculer devant rien, jusqu'à leurs dernières consé-

(1) *Lettres et opuscules*, I, 86-87.

quences, mais, ajoutons-le, toujours dans un même sens et dans ce sens seulement. Entraîné par ses croyances philosophiques, par ses tendances métaphysiques et religieuses, par son besoin d'unité et d'autorité, il ne s'arrêtait pas, au risque de causer quelquefois plus de surprise que de plaisir à ceux même dont il prenait si vaillamment le parti. « A Rome, écrit-il, on n'a point compris cet ouvrage (*Le Pape*) au premier coup d'œil; mais la seconde lecture m'a été tout à fait favorable. Ils sont fort ébahis de ce nouveau système, et ont peine à comprendre comment on peut proposer à Rome de nouvelles vues sur le Pape ; cependant il faut bien en venir là. » Rien de plus intéressant que de le voir, dans les *Soirées* examiner sous toutes ses faces, retourner de cent façons la question des malheurs de l'innocence et de la prospérité du vice ou du crime, et s'avancer toujours plus loin, en récoltant çà et là des solutions partielles dont d'autres se seraient contentés. Les innocents sont-ils malheureux en tant qu'innocents, ou soumis en tant qu'hommes aux conditions générales de l'humanité ? Le bonheur du criminel est-ce bien du bonheur ? Le vice, le crime ne sont-ils pas en eux-mêmes et par eux-mêmes un malheur, la vertu, le bonheur même ? Mais l'innocence chez l'homme existe-t-elle seulement ? Ne sommes-nous pas tous des coupables ? Et, lorsque nous souffrons n'expions-nous pas nos fautes, et avec nos fautes, celles de nos ancêtres, et celles de nos proches, de nos voisins, des autres hommes enfin ? Alors viennent des consi-

dérations sur la loi d'expiation, sur les sacrifices, sur la guerre, sur la réversibilité des mérites, et tous ces problèmes sont fouillés, scrutés profondément, sans lourdeur, avec vivacité, sans légèreté, jusqu'à ce que nous apercevions le fond de la doctrine : la nécessité de l'expiation, la rédemption par le sang, la solidarité humaine établie par la réversibilité des mérites et le partage de la responsabilité du mal, enfin, jusqu'à ce que le sénateur, celui des trois interlocuteurs des *Soirées* à qui Maistre paraît avoir confié le soin de prolonger, pour ainsi dire, son système philosophique par delà les bornes imposées par une prudente orthodoxie religieuse dont il ne voulait pas s'écarter lui-même, explique cette solidarité par une sorte d'unité primitive du genre humain qui va presque jusqu'au panthéisme, qui y ressemble du moins beaucoup, comme Maistre lui-même le constate. Ici, visiblement, nous sommes à la limite extrême qu'un croyant pouvait atteindre, Maistre s'arrête en deçà, ses principes l'enferment, il n'en sort pas, mais il penche visiblement vers cette croyance philosophique qui lui paraît non pas contredire, mais dépasser ses dogmes religieux. Il concilie tout, en l'exposant comme possibilité pure, comme vision douteuse d'un inaccessible au delà.

Avec sa nature aussi portée à poursuivre ses idées qu'incapable de pénétrer dans celles des autres, il ne pouvait que mépriser des objections qui lui restaient toujours, en quelque sorte, extérieures et peu compréhensibles. La philosophie,

a-t-il dit quelque part, est impossible sans l'art de mépriser les objections. Il fut un philosophe éminent. Personne à coup sûr ne dédaigna davantage. Et ceci eut deux conséquences au moins, d'abord les objections faites ou prévues ne firent que l'exciter davantage et le pousser plus avant, par réaction, dans le même sens, ensuite il tira d'un défaut de son esprit des règles pour l'intelligence. De là ses exagérations, ses audaces imprévues, son allure hautaine, cassante, dominatrice. il n'est jamais plus violent et plus obstiné que sur les points où il pressent l'opposition, ce qui faisait dire à l'un de ses critiques que l'on était heureux de ne pas se sentir d'accord avec lui. De là ses idées si contraires à l'habitude qu'elles paraissent surtout contraires à la raison et qu'elles le sont même assez souvent. De là enfin certaines de ses vues sur la portée et les limites du raisonnement humain.

Si des croyances fortes, arrêtées comme celles de Maistre, éclairent vivement les objets qui se présentent à l'esprit, elles risquent fort de n'en éclairer qu'une partie, ou de les éclairer d'une lumière incomplète, toujours de la même couleur. Incapable comme nous l'avons vu, de prendre d'autres croyances que les siennes même pour un moment et par simple curiosité, il s'identifiait avec elles, il était elles. Ses croyances était sa raison à lui, et son sens commun. Elles devaient devenir pour lui *la* raison même et *le* sens commun. Aussi ne pouvait-il souffrir qu'on les contrariât au nom d'une autre raison qui, d'ailleurs,

risquait de compromettre le principe de l'unité. « Je proteste..., fait-il dire au sénateur des *Soirées*, que je n'entends point insulter la raison. Je la respecte infiniment malgré tout le mal qu'elle nous a fait ; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que toutes les fois qu'elle se trouve opposée *au sens commun* nous devons la repousser comme une empoisonneuse » (1). « C'est une de mes idées favorites, dit le comte (Maistre lui-même) un peu plus haut, que l'homme droit est assez communément averti, par un sentiment intérieur, de la fausseté ou de la vérité de certaines propositions avant tout examen, souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause. » Le sénateur renchérit ; le bon sens pour lui, c'est-à-dire évidemment l'ensemble des habitudes d'esprit de Joseph de Maistre, remplace non seulement la raison, mais la science aussi bien. « Je suis si fort de votre avis, répond-il, et si amoureux de cette doctrine, que je l'ai peut-être exagérée en la portant dans les sciences naturelles : cependant, je puis au moins jusqu'à un certain point, invoquer l'expérience à cet égard... Je vais plus loin, je crois que dans les questions même qui tiennent aux sciences exactes ou qui paraissent reposer entièrement sur l'expérience, cette règle de la conscience intellectuelle, n'est pas a beaucoup près nulle pour ceux qui ne sont point initiés à ces sortes de connais-

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, I. 247.

sances, ce qui m'a conduit à douter, je vous l'avoue en baissant la voix, de plusieurs choses qui passent pour certaines », et parmi ces choses se trouvent l'explication des marées par l'attraction lunaire et solaire, la décomposition et la recomposition de l'eau, etc. Et le comte sans approuver de tout point ce sénateur qui prolonge Maistre et risque de le compromettre, se déclare disposé à admettre l'instinct en question « à peu près infaillible lorsqu'il s'agit de philosophie rationnelle, de morale, de métaphysique et de théologie naturelles. » A un autre endroit, des considérations sur la pesanteur que le terme de fantaisistes qualifiera trop doucement, sont exposées avec quelque complaisance et vont à l'encontre de tout ce que nous savons sur la question. Evidemment Maistre était trop croyant pour ne pas avoir une grande force d'incrédulité à l'égard de tout ce qui s'opposait à ses croyances, une grande puissance de doute à l'égard de tout ce qui n'en était pas une conséquence. Ainsi nous le voyons déclarer qu'il ignore « parfaitement » si l'inquisition a quelquefois comprimé les esprits : si elle a commis quelques injustices ; si elle s'est montrée ou trop soupçonneuse ou trop sévère. »

Inversement il se montre crédule à l'excès quand il s'agit de faits ou d'idées qui viennent appuyer ses théories, cela était à prévoir. Les idées qui pourraient le faire hésiter en face de celles qu'il accueille, il les a rejetées *a priori*, il ne les a pas laissées naître et s'organiser en lui, la place est libre pour les autres

et les idées dominantes, sans contrepoids, l'emportent et tirent tout à elles. Les exagérations de Maistre et ce qu'on appelle sa sophistique, viennent de là. Il est convaincu, absolument convaincu de la vérité de ses croyances, convaincu au point que d'après ses propres principes il devrait l'être encore quand bien même il ne le serait pas. Cela mène loin.

Ses exagérations sont célèbres. Elles ont irrité bien des adversaires et sans doute froissé bien des amis d'esprit plus large ou peut-être moins logique. Elles s'expliquent pourtant, et j'oserai dire qu'elles peuvent plaire par la droiture et la hardiesse de l'esprit qui les produit, par ce plaisir esthétique que vous fait éprouver un homme qui ose croire tout ce qu'il croit et même un peu plus. Une conviction absolue entraîne une intolérance absolue, je parle d'une intolérance intellectuelle. Mettons-nous à sa place, ce qu'il ne faisait guère pour les autres, mais ce que nous devons bien faire pour lui, il ne faut pas lui trop reprocher de considérer toutes les doctrines comme fausses quand elles ne sont pas la sienne et de les traiter comme telles. Les nécessités de la vie nous contraignent à ne pas exprimer tout haut nos opinions sur les croyances des autres, en ne pas les exprimant on se prépare à ne pas les avoir, l'intelligence comme la conduite, subit les exigences de la pratique, et les idées qui ne servent à rien, disparaissent peu à peu ; la société ne serait pas habitable sans cela, mais qu'un penseur solitaire, travaillant quinze heures par jour, séparé des siens, n'allant

dans le monde qu'à regret et avec peine, écrivant pour son plaisir, par vocation, par génie, d'ailleurs, et dans la vie privée l'ami le plus sûr même pour les adversaires de sa foi et l'homme le plus affectueux, ait osé penser toute sa pensée, j'avoue que je suis assez porté à lui en faire un mérite. C'est une joie pour moi de lui voir tirer de principes qui ne sont pas les miens, des conséquences que je n'accepte pas, non un plaisir d'adversaire, dont l'adversaire se fourvoie, mais un plaisir esthétique devant une force qui se développe librement et sans obstacles. A ce point de vue, auquel il ne faut pas rester, mais auquel il est quelquefois bon de se placer, on peut éprouver un plaisir, — qui n'est peut-être pas, il faut le dire, absolument moral — à le voir énoncer des propositions parfaitement injustes comme lorsqu'il s'écrie à propos des jansénistes : « On voit ici le mot de *persécuter* employé dans un sens tout particulier à notre siècle. Selon le style ancien c'est la *vérité* qui était persécutée, aujourd'hui c'est l'erreur ou le crime. Les décrets des rois de France contre les calvinistes ou leurs *cousins*, sont des *persécutions* comme les décrets des empereurs païens contre les chrétiens, bientôt s'il plait à Dieu, on nous dira que les tribunaux *persécutent* les assassins. » (1). Cela est odieux pour nous, mais nous ne sommes pas convaincus comme Maistre. Voici encore un passage où il s'exprime avec netteté, et qui choquera

(1) *De l'Eglise Galicane,* p. 80. En note.

sans doute, mais qui étant donné son point de départ, est très logiquement conclu, et où l'observation ne manque pas d'exactitude : « L'Angleterre, dit-il, n'a cessé de persécuter qu'en cessant de croire : ce n'est pas une merveille dont il faille beaucoup se vanter. On part toujours dans ce siècle, quoique d'une manière tacite de l'hypothèse du matérialisme, et les hommes les plus raisonnables sont à la fois entraînés par le torrent sans qu'ils s'en aperçoivent. Si ce monde est tout et l'autre rien, on fait bien de faire tout pour le premier et rien pour l'autre ; mais si c'est tout le contraire qui est vrai, c'est aussi la maxime contraire qu'il faut adopter. » (2) Il ajoute à la page suivante. « Celui qui croit doit être charitable, sans doute. mais il ne peut être tolérant sans restriction. » Et là-dessus s'il faut exprimer mon avis, au lieu de regretter qu'il ait poussé à bout ses idées, je regretterai plutôt qu'il ait eu des idées qu'on ne pouvait impunément pousser à bout.

Ses sophismes s'expliquent comme ses exagérations. Une proposition lui paraissait vraie dès qu'elle lui paraissait une conséquence de ses croyances, un raisonnement lui paraissait bon dès qu'il lui semblait propre à les fortifier. « Pour l'athée, disait-il lui-même, aucune des preuves de l'existence de Dieu n'est bonne, pour le croyant elles le sont toutes. » Et il était croyant à un point qu'on ne saurait dépasser,

(2) *Lettres sur l'Inquisition espagnole*, p. 125.

et pas seulement quand il s'agissait de l'existence de Dieu. Si, d'ailleurs, nous lui passons volontiers au moins plusieurs de ses exagérations, en faveur de ce que quelques-uns appelleront ses excès de logique, défaut, si c'en est un, si rare et si beau, nous serions moins indulgents pour ses sophismes fondés trop souvent aussi sur une fausse compréhension de ce qu'il veut combattre. Tout au plus pourrait-on dire en sa faveur que presque tous les hommes l'imitent sur ce point, si c'était une excuse pour un homme supérieur de faire ce que font tous les autres. Sans doute nous ne pouvons justement lui reprocher de n'avoir pas la minutie et la sûreté relative de notre esprit critique, développé à travers deux générations de travailleurs et de penseurs, mais sur ce point, non seulement il n'a pas été un précurseur, mais il n'a pas été à la hauteur de ses contemporains. Il faut bien le dire, il y a une lacune dans son esprit. Des deux grandes qualités de l'intelligence, l'amour des généralités, la précision et l'exactitude dans l'exposé des faits, il n'a eu pleinement que la première et sous sa forme la plus haute : la recherche en tout de l'unité. Pour les faits, il les aimait, il en connaissait un grand nombre, mais notre « esprit scientifique », cette dernière acquisition de l'âme humaine, lui manquait. Il n'hésitait pas à croire et à affirmer ce qu'il ignorait pleinement, quand cela satisfaisait son intelligence. Ses fantaisies étymologiques sont restées célèbres. Il est difficile de se fourvoyer aussi loin et avec autant d'ingéniosité.

Il me semble que nous connaissons à peu près les grands ressorts de l'intelligence de Joseph de Maistre. On pourrait rattacher aux traits indiqués des particularités plus ou moins importantes. Je n'en indiquerai qu'une ici : son goût pour les prédictions. Son abondance d'idées, sa tendance à tirer les conséquences des moindres évènements et des plus grands, son intrépidité d'affirmation, nous l'expliquent en même temps que quelques traits de son caractère. Ses adversaires l'ont beaucoup raillé à ce sujet montrant qu'il s'était souvent trompé. Le contraire serait bien surprenant : mais il faut lui tenir compte d'avoir quelquefois deviné juste, et d'ailleurs on n'a pas toujours été équitable dans l'examen des faits. Maistre, de qui c'était un grand principe, que nous retrouverons plus loin, que — pour ce qui concerne la vie des sociétés — les choses trop délibérées, trop voulues ne réussissent pas, avait dit en parlant de la fondation de Washington aux Etats-Unis. « On pourrait gager mille contre un que la ville ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le congrès n'y résidera pas. » Là-dessus ses adversaires triomphent. Je le veux bien. Qu'ils remarquent cependant que Maistre n'a pas eu tout-à-fait tort. La ville de Washington ne s'est pas bâtie conformément au plan tracé. Elle est restée une ville sans autre importance que celle d'être le siège du gouvernement. On n'a pas créé une vraie capitale — et c'était bien un peu ce que voulait dire Joseph de Maistre.

Nous n'avons jusqu'ici étudié que le côté intellectuel de l'esprit de Joseph de Maistre, et seulement ce qui se rapporte à l'intelligence pure, au raisonneur abstrait, au faiseur de systèmes. — Nous avons pu dans ce domaine de l'idéalité, goûter sans remords jusqu'aux écarts invraisemblables de sa pensée. Nous y sommes d'autant plus autorisés que pour Maistre lui-même il ne s'agissait que de théorie, c'est en théorie seulement qu'il était intransigeant. Dans la pratique il avait d'autres habitudes. Aux prises avec les nécessités du présent, son esprit acceptait des faits, contraires certes à ses désirs, mais qu'il ne pouvait nier, et avec la même ardeur, la même logique et la même foi, il raisonnait sur ces faits, il en tenait compte, il en déduisait les conséquences et en voyait la portée. Les mêmes qualités d'esprit qui le conduisaient à des théories extrêmes, lui inspiraient des vues pratiques pleines de bon sens et de justesse. Il n'y a pas là de contradiction, mais seulement une accommodation de l'esprit à des fonctions toutes différentes. Rêver, organiser un monde idéal, ne doit pas empêcher de voir tel qu'il est le monde réel, et si l'idéal sert de but et de guide, la considération saine du réel est le seul moyen de s'en rapprocher et d'en profiter. Sans doute il aurait dû mettre ce même souci de la réalité expérimentale dans la formation de ses théories générales, mais c'est qu'il n'avait pas eu les mêmes raisons de s'en préoccuper. Peut-être s'il eût été un savant de profession, avec sa grande clairvoyance et sa grande

logique, eût-il été porté à modifier certaines de ses idées théoriques. Mais ce furent surtout les évènements sociaux qui agirent sur lui, un homme politique, un diplomate ne pouvait les négliger, il en sentit d'ailleurs plusieurs fois, directement et cruellement l'influence. Il fut donc conduit simplement à se faire des idées sur la politique pratique, où se montrent en même temps les tendances constantes de son esprit, la clairvoyance et la logique, et aussi à certains égards les qualités de son cœur. Nul n'était plus que lui disposé à tenir compte des nécessités du temps présent, nul n'eut peut-être à son époque un sentiment plus vif de l'évolution des pouvoirs de ce monde, y compris celui du souverain pontife ; il comprenait parfaitement le caractère relatif des mesures politiques. Il écrivait de Saint-Pétersbourg : « Celui qui a dit que *la première qualité d'un politique était de savoir changer d'avis*, a dit une grande vérité. Le temps est un grand élément dans la politique » (1) Il n'était pas si conservateur qu'il en devînt réactionnaire, il savait que le passé ne pouvait revivre. C'est « une erreur très funeste », d'après lui, que de « s'attacher trop rigidement aux monuments anciens. Il faut sans doute les respecter ; mais il faut surtout considérer ce que les jurisconsultes appellent *le dernier état*. Toute constitution libre est de sa nature variable, et variable en proportion qu'elle est libre, vouloir la ramener à ses rudiments

(1) *Lettres et opuscules*, I, 200.

sans en rien rabattre, c'est une entreprise folle. » Au reste, il trouvait dans sa croyance même à la Providence, des raisons de considérer avec plus d'attention, avec moins de mépris et de haine certains adversaires. Il désira un moment être en relations avec l'empereur Napoléon, et ce n'est pas lui qui l'eût dédaigné au nom du droit héréditaire. « Je sais tout ce qu'on peut dire contre Bonaparte, écrivait-il, il est *usurpateur*, il est *meurtrier* ; mais faites-y bien attention, il est *usurpateur* moins que Guillaume d'Orange, *meurtrier* moins qu'Elisabeth d'Angleterre. » (2) Bien plus, son amour pour l'unité, joint à son sens pratique sans doute et aussi à ses théories sur le sens commun et la raison collective inconsciente lui inspirait des idées qu'on n'aurait peut-être pas attendues de lui. Il disait que dans un pays d'où les jésuites auraient été bannis, il ne les rappellerait pas, malgré sa sympathie pour leur ordre, si l'opinion publique s'opposait à son retour.

Aussi, sans pousser à l'excès cette qualité, il était libéral plus qu'on ne l'aurait cru à lire le *Pape* ou les *Considérations sur la France*. « Les opinions du comte de Maistre, dit son fils, étaient pour ces libertés justes et honnêtes qui empêchent les peuples d'en convoiter de coupables » et même il « fut soupçonné de jacobinisme et représenté à la cour comme un esprit enclin aux nouveautés et dont il fallait se garder. » Il ne craignait pas d'aller contre les idées qui

(2) Lettres et opuscules, 156.

lui paraissaient fausses chez ses amis. « Vous me dites, écrit-il à l'un d'eux, que les peuples auront besoin de gouvernements *forts*, sur quoi je vous demande ce que vous entendez par là ? Si la monarchie vous parait forte à mesure qu'elle est plus *absolue*, dans ce cas, Naples, Madrid, Lisbonne, etc., doivent vous paraître des gouvernements vigoureux. Vous savez cependant, et tout le monde sait que ces monstres de faiblesse n'existent plus que par leur aplomb. Soyez persuadé que pour *fortifier* la monarchie il faut l'asseoir sur les lois, éviter l'arbitraire, les commissions fréquentes, les mutations continuelles d'emploi et les tripots ministériels » (1).

Un homme d'esprit élevé et de nature droite en vient à risquer de surprendre et de choquer ceux mêmes au parti desquels il se rattache. Joseph de Maistre fut suspect de jacobinisme, il se montra dur pour les émigrés, il surprit à Rome par la nouveauté de ses vues sur le Pape, et bien d'autres choses auraient choqué chez lui si quelques-uns n'avaient pris le parti de le suivre quand même, et d'autres le parti de l'ignorer. Mais on le comprendrait trop incomplètement si on ne se rendait pas compte que chez lui les apparences diverses et opposées, l'intransigeance doctrinale et la largeur pratique, l'orthodoxie intrépide et la hardiesse théorique, n'étaient que les effets naturels des mêmes qualités, diversement mises en jeu par les

(1) Lettres et opuscules, p. 33, t. I.

différences de la fonction à remplir, de cette intelligence exubérante, perspicace et rigide.

Nous étudierons plus loin son œuvre. C'est de l'homme qu'il s'agit à présent, il est aussi intéressant qu'elle, et d'ailleurs il l'explique. Cette passion pour l'unité qui lui a inspiré ses grandes théories, elle provient de ce qu'il était lui-même, au point de vue intellectuel, merveilleusement unifié. Avoir une réponse à tout, avoir une réponse unique, c'est le but de tous les grands spéculatifs, il faut y ajouter pour Maistre cette condition essentielle, c'est qu'il fallait qu'elle fût toujours acceptée par tous et son système ne tend pas moins à la rendre universelle qu'à la faire tenir pour vraie, si même elle pouvait être réellement vraie tant qu'elle ne serait pas universelle, au moins dans le monde idéal qu'il rêvait. Vérité, unité, autorité, ce sont termes inséparables chez Maistre, et c'est ce qui fait son originalité parmi les philosophes ; elle est due en partie à la projection dans son œuvre des qualités de son esprit.

II

§ I.

Son caractère valait son esprit, c'était un ensemble de douceur et de force, de bonhomie et de dignité, d'élan et de réserve, de mysticisme et de sens pratique, soigneusement dirigé par une volonté toujours réfléchie et une intelligence toujours lucide.

Il était bon comme on ne l'est pas assez, et ceci encore aurait pu l'aider à adoucir dans la pratique ce que ses théories avaient de violent et de sombre. D'une façon comme de l'autre il était condamné à les laisser dans le monde de l'idéal et du rêve. L'auteur du morceau sur le bourreau tremblait et hésitait devant une condamnation capitale à prononcer, l'homme qui voulait faire « pendre comme voleur domestique » quiconque attaquerait un dogme national a été l'ami le plus sûr et le plus fidèle, même pour les hérétiques et les schismatiques. Il n'est que de lire ses lettres à ses enfants pour mesurer la chaleur de cœur de l'impitoyable logicien qui se complaisait dans la description de la roue et du taurobole, et voyait dans le mal qui règne dans le monde, dans le sang partout répandu une preuve de l'existence et de la bonté du Créateur. Il faut citer ici, le commentaire est inutile : « Je n'ai qu'une demi-vie, écrivait-il de Saint-Pétersbourg à sa fille, toujours il me manque quelque chose ; mais je ne vous l'aurai jamais assez répété : *c'est pour vous que je me passe de vous*. Adieu, mon très cher enfant, raconte-moi toujours tes pensées et tes occupations. Soigne ta santé scrupuleusement, ne *me* fais point mal à *ta* poitrine. Conserve *ta bête* ; ton oncle t'a fait comprendre suffisamment l'importance de cet animal » (1). A sa plus jeune fille qu'il ne connaissait pas, qu'il avait à peine vue avant sa séparation d'avec les siens : « Je viens à toi, ma

(1) Lettres et opuscules, I, 53.

chère petite inconnue. Combien je suis charmé de voir ton écriture en attendant que je puisse voir ton petit visage et le baiser tout à mon aise ! Te voilà donc grande fille, ma bonne petite Constance, tout empressée de bien faire et de t'instruire : tu as retrouvé ta maman, ta vraie maman et ta sœur que tu ne connaissais pas. Tu les aimes déjà, à ce qu'on me dit, autant que si tu avais passé ta vie avec elles. C'est un bon augure pour moi ; je mourais de peur que tu n'aimasses pas assez ton vieux papa quand tu le verrais. Aujourd'hui, j'espère que tu me traiteras comme ta maman, et qu'en moins de huit jours tu m'aimeras de tout ton cœur. En attendant, je ferai l'impossible pour t'envoyer mon portrait afin que tu saches à quoi t'en tenir sur ma triste figure. Je te préviens cependant que tu me trouveras beaucoup plus joli garçon que dans cet abominable portrait que tu connais.

« Adieu mon petit cœur, je t'embrasse amoureusement. Parle souvent de moi avec ta maman, ton frère et ta sœur ; et quand vous êtes à table ensemble, ne manquez jamais de boire le premier coup à ma santé. » (1)

A sa belle-fille il témoigne la même tendresse enjouée, attendrie et charmante. « Adieu mes chers enfants que je ne puis plus séparer, je vous serre avec mes vieux bras sur mon jeune cœur. » Et comme sans se contredire, on parle différemment

(I) Lettres et opuscules, p. 45.

quand on change de point de vue ! Le théoricien de la guerre, celui qui veut nous en faire accepter la nature divine avec la nécessité du sacrifice humain, s'écrie un jour : « Nul ne sait ce que c'est que la guerre s'il n'y a son fils ! »

Quelle que fût sa bonté il ne faut pas se méprendre sur son compte, il n'avait rien d'un philanthrope, et ce n'est pas la pitié qui aurait constitué pour lui la religion de la souffrance humaine. Il l'envisageait autrement. On ne voit pas dans ses ouvrages que les sentiments de sympathie générale, d'universelle charité, de douleur de la douleur du monde soient très puissants chez lui. Il s'intéresse au bonheur du peuple, mais c'est, dirait-on, parce que le bonheur fait partie de l'ordre, il s'intéresse davantage à sa vertu, il s'intéresse surtout à son obéissance. Toujours prêt à approuver les mesures libérales, la justice, la bonté, il sera toujours absolument opposé à la transformation des devoirs du roi en droits du peuple. Au reste, il n'a pas plus de tendresse pour la noblesse prise en elle-même, il l'aime pour son rôle social mais se soucie peu de ses privilèges et ne lui donnerait guère de droits que pour faire son devoir. On peut aller plus loin : quelque respect supérieur que Maistre eût pour la royauté, le roi lui-même n'était guère pour lui — j'oserais en dire autant du pape, (qu'il savait souvent *en particulier* apprécier, sans être le moins du monde ébloui et traiter avec quelque peu d'irrévérence), et même de la religion — que le représentant de la souveraineté, le moyen de l'unité.

« On a souvent demandé, dit-il lui-même, si le roi était fait pour le peuple ou celui-ci pour le premier ? Cette question suppose, ce me semble, bien peu de réflexion. Les deux propositions sont fausses prises séparément, et vraies prises ensemble ; le peuple est fait pour le souverain, le souverain est fait pour le peuple, et l'un et l'autre sont faits pour qu'il y ait une souveraineté » et il ajoute cette comparaison qui montre à merveille sa pensée : « Le grand ressort dans la montre n'est point fait pour le balancier, ni celui-ci pour le premier ; mais chacun d'eux est fait pour l'autre et l'un et l'autre pour montrer l'heure. » A part sa famille et ses amis, il a peut-être aimé surtout des abstractions et des idées, et les personnes — ou les collectivités — qui les incarnaient et en tant qu'elles les incarnaient. Nous lui devons quelque reconnaissance, nous autres Français, pour la façon dont il a plusieurs fois apprécié la France, et la sympathie qu'il a montrée pour elle à diverses reprises. Au reste, sa bienveillance générale pour les individus était très grande, même pour les gens à qui il n'était pas particulièrement attaché. Dans ce cas elle pouvait s'accommoder d'une indifférence réelle et même elle n'était pas incompatible avec un dédain assez marqué. Il faut voir à ce sujet sa lettre au surintendant de l'Eglise de Livonie qui l'avait assez mal traité dans un journal et à qui cela avait attiré des désagréments. Il lui offre d'intervenir en sa faveur avec une bonté réellement écrasante.

Solidarité, autorité, unité, c'est toujours là que

nous sommes ramenés, que nous voulions étudier l'intelligence de Joseph de Maistre ou nous rendre compte de son caractère. Toutes ses impressions gardent la trace ineffaçable de l'allure générale de son esprit. On n'a qu'à voir, par exemple, ses sentiments de famille. Il a adoré et vénéré sa mère, il a obéi à ses parents avec un respect qui de nos jours risque de surprendre. Voici ce que nous dit son fils à ce sujet : « Le trait principal de l'enfance du comte de Maistre fut une soumission amoureuse pour ses parents. Présents ou absents, leur moindre désir était pour lui une loi imprescriptible. Lorsque l'heure de l'étude marquait la fin de la récréation, son père paraissait sur le pas de la porte du jardin sans dire un mot, et il se plaisait à voir tomber les jouets des mains de son fils, sans qu'il se permît même de lancer une dernière fois la boule ou le volant. Pendant tout le temps que le jeune Joseph passa à Paris pour suivre le cours de droit de l'Université, il ne se permit jamais la lecture d'un livre sans avoir écrit à son père ou à sa mère, à Chambéry, pour en obtenir l'autorisation. Sa mère, Christine de Motz, femme d'une haute distinction, avait su gagner de bonne heure le cœur et l'esprit de son fils et exercer sur lui la sainte influence maternelle. Rien n'égalait la vénération et l'amour du comte de Maistre pour sa mère. Il avait coutume de dire : « Ma mère était un ange à qui Dieu avait donné un corps, mon bonheur était de deviner ce qu'elle désirait de moi, et j'étais

dans ses mains autant que la plus jeune de mes sœurs. »

Ce qu'il avait été pour ses parents il voulait que ses enfants le fussent avec lui. S'il fut un père tendre, charmant, exquis, familier même, il fut toujours très éloigné d'être un père faible et débonnaire. Sa haute idée de l'autorité paternelle ne cède jamais. Une de ses filles, restée à Chambéry pendant le séjour de son père à Saint-Pétersbourg, avait, sans doute, laissé entrevoir la possibilité, peut-être le désir, de distractions mondaines. Joseph de Maistre trouvant que sa situation de sujet du roi de Sardaigne dépossédé par les Français qui avaient envahi la Savoie, impose une grande réserve à ceux des siens qui sont restés dans le pays conquis, se montre très ferme et trace à sa fille une ligne de conduite très digne et très droite et il la trace sans la moindre faiblesse « Souvenez-vous, ajoute-t-il, et c'est ici qu'il reparaît tout entier, souvenez-vous toujours que vous êtes ce que je suis, que vous pensez ce que je pense, que nous avons les mêmes devoirs et que la chose durera tant qu'il plaira à Dieu » (1). Ce même respect pour la solidarité de la famille, pour l'autorité du père qui en représente, qui en personnifie le lien, l'inspire jusque dans ses plaisanteries. Il ne faut pas dédaigner ces indications, la plaisanterie a souvent un côté important, elle nous montre parfois le fond caché qui se révèle lorsqu'il a chance de ne pas être pris au sérieux. Ceci

(1) Lettres et opuscules. I. 123

ne s'applique pas à Maistre qui ne dissimule pas, surtout en ce qui concerne l'autorité, le mot auquel je fais allusion ne fait que mettre en relief un côté évident de son caractère. « Adieu, cher enfant, écrit-il à son fils. Aujourd'hui rien de plus. *Jubeo te valere plurimun*. J'espère que vous n'ignorez pas vos devoirs sur l'article de l'obéissance ».

Au reste et quelque élevés que fussent les sentiments aristocratiques et autoritaires de Maistre, je ne prétends pas qu'il ne les poussât quelquefois un peu loin. Il me semble au moins qu'il ne tombe jamais dans la petitesse. On lui a reproché une phrase écrite à propos de cette affaire de conversion qui fut si remarquée à Saint-Pétersbourg. Un ukase parlait à ce sujet de « *quelques personnes du sexe le plus faible* » le traducteur remplaça ces mots par : « *quelques femmes d'un esprit faible et inconséquent.* » Là-dessus le comte de Maistre s'indigne : « ce qu'il y a de bien, écrit-il, c'est que les dames que ce texte frappe et que tout le monde connaît parfaitement, sont bien ce qu'on peut imaginer de plus distingué en vertus, en esprit et même en connaissances, sans parler du sang qui est pourtant quelque chose. Mille badauds en Europe croiront cependant, sur la traduction française, qu'il s'agit de quelques vendeuses de pommes. » Et Sainte-Beuve se récrie, demandant si ce dédain sied bien en pareil cas et si l'âme des vendeuses de pommes n'a pas sa valeur au point de vue chrétien.

(1) Lettres et opuscules I. 271

Sainte-Beuve a raison. Mais pour Maistre la religion et la noblesse étaient des alliées naturelles, et la conversion de personnes de haut rang avait pour l'exemple, pour l'influence, une valeur toute particulière. L'unité des croyances est autrement intéressée à la conversion d'une personne bien en vue et dont l'exemple peut facilement être suivi, qu'à celle d'une âme obscure, inconnue à tous. Quant au sentiment purement chrétien, il faut bien le reconnaître, Maistre en était dépourvu.

Ses sentiments d'aristocrate le conduisaient plutôt à penser aux devoirs de la noblesse qu'à ses droits. Il en faisait volontiers l'appui de la religion, l'auxiliaire du prince, et avait une haute idée du rôle qu'elle devait jouer, aussi est-il très dur pour elle quand elle s'en écarte. « Avouez, dit-il, qu'il en a bien pris à la noblesse française d'avoir fait alliance dans le dix-huitième siècle avec la philosophie. Voilà son crime et l'origine de tous ses maux : aussi la conscience universelle qui est infaillible, souvent sans le savoir, a refusé d'absoudre les nobles français et leur a refusé comme apostats la compassion qu'elle leur devait comme malheureux. » (1) Cette haute idée des devoirs de sa classe joint à une certaine conscience, non exagérée et même troublée parfois, de sa valeur personnelle, a donné à la vie de Joseph de Maistre une dignité qui ne se dément jamais. Il voit de haut, et juge de haut. Sa vie privée

(1) Lettres sur la chronologie biblique : Lettres et opuscules. Tome II. p. 247.

fut toujours plus que correcte, elle fut honorable, il en fut de même de sa vie publique. Une pauvreté relative à laquelle il fut réduit par la perte de son patrimoine pendant la révolution ne fit que rendre plus évidentes, je ne dirais pas son honnêteté, mais sa générosité et sa délicatesse. Il sut se faire toujours respecter, même par ses supérieurs, à qui il parlait au besoin avec une fierté hautaine accompagnée même d'une ironie passablement mordante. L'idée lui était venue d'avoir un entretien avec Napoléon, il espérait pouvoir y gagner quelques avantages pour son roi. L'entrevue n'eut pas lieu, le projet n'ayant pas été accepté par l'empereur. Celui-ci, au reste, ne sut pas mauvais gré de sa tentative au comte de Maistre qui ut toujours traité avec beaucoup d'égards par l'ambassade française de Saint-Pétersbourg. Ce fut Sa Majesté Sarde qui fut étonnée et fit demander des explications. Maistre répondit à l'intermédiaire : « Comment donc cet idée a-t-elle été si mal accueillie à Cagliari ! Je crois que vous m'en dites la raison sans le savoir dans la première ligne chiffrée de votre lettre du 15 février où vous me dites que la mienne *est un monument de la plus grande surprise*. Voilà le mot, Monsieur le chevalier, le cabinet est surpris. Tout est perdu. En vain le monde croule, Dieu nous garde d'une idée imprévue : et c'est ce qui me persuade encore davantage que je ne suis pas votre homme, car je puis bien vous promettre de faire les affaires de Sa Majesté aussi bien qu'un autre, mais je ne puis vous promettre de ne jamais vous sur-

prendre. C'est un inconvénient de caractère auquel je ne vois pas trop de remède. » (1) Joseph de Maistre avait assez de fierté et de dignité, d'orgueil même, d'orgueil légitime, pour se dispenser de la vanité. Sa simplicité fut très grande, rien en lui n'indique la prétention, la morgue, la *pose*, le désir d'éblouir. En particulier, il n'avait rien de la vanité de l'auteur. Nous le voyons accepter très simplement et avec une réelle modestie les observations qui lui sont faites. Il prend conseil volontiers. Pendant longtemps il eut à Lyon un ami, M. Deplace, qu'il ne connut jamais, je crois, que par correspondance, et à qui il soumettait ses ouvrages avant de les publier. « Il me semble, lui écrivait-il, qu'en général vous vouliez moins de vivacité dans le style et dans les expressions, je suis tout à fait de cet avis et je passerai volontiers le polissoir sur toutes les aspérités. » Autre fragment de lettre, à son frère cette fois : «Tu me trouveras beaucoup moins disputeur, mon très cher et bon frère, sur mes ouvrages. Le doyen m'avait déjà dit un mot sur certaines tournures épigrammatiques qui tiennent de la recherche. Je suis fâché de n'avoir point d'avertisseur à côté de moi, car je suis d'une extrême docilité pour les corrections. Si tu m'indiquais quelques-uns de ces *concetti*, je les condamnerais bien vite car je ne les aime pas ; et si tu les a vus dans mes écrits, c'est que je ne les ai pas vus moi-même. » (2) Il lui

(1) Lettres et opuscules. 1. 185-186

(2) Lettres à M. Deplace. En tête du volume intitulé : *Du Pape* page XI.

arrivait aussi quelquefois quand il y réfléchissait d'avoir des doutes sur la valeur de ses ouvrages, il se demandait avec inquiétude s'il était capable de rendre à sa cause tous les services qu'il lui devait. Préparant un ouvrage, il écrivait à l'un de ses correspondants : « Vous ririez, mon cher comte, si vous pouviez voir les fluctuations de mon esprit sur ce sujet. Tantôt il me semble que l'ouvrage serait infiniment utile à cette classe d'esprits dont vous me parlez à la fin de votre lettre, tantôt je me dis : *Domine non sum dignus*, et toute confiance m'abandonne. Le bras déjà levé sur des idoles vénérées, je m'arrête tout à coup pour discuter avec moi sur les illusions de l'orgueil,et sur la ligne qui sépare le courage de la témérité. (1) »

Il paraît ainsi avoir eu une certaine irrésolution dans la vie pratique. Capable de résolutions énergiques et promptes, doué d'initiative, il était pourtant hésitant et embarrassé quelquefois. Un homme qui a un système net, complet, logique, et qui est aux prises avec une réalité à laquelle il ne peut immédiatement l'appliquer, éprouve un embarras d'espèce particulière. Il est des cas où une théorie, à laquelle on tient réellement, devient un empêchement et une gêne. La conciliation de l'idéal et du réel peut être une difficulté qu'il est malaisé de résoudre ; l'abondance des idées ne rend pas toujours l'action plus vive, au contraire, et les hommes qui

(1) Lettres et opuscules I. 295.

comme Maistre prennent un vif plaisir sans cesse renouvelé à exercer en eux la pensée abstraite et en font leur occupation favorite, ceux-là sont facilement désorientés dans les mille petites circonstances de la vie de tous les jours. Quoi qu'il en soit et quelle qu'ait été la raison d'être de son irrésolution, elle paraît bien réelle. « Je vous ai dit, écrit-il lui-même, à son fils, que j'étais un irrésolu de la première classe; prenez-moi donc pour ce que je suis, et ne vous fâchez pas trop contre moi. » (1)

§ 2.

Quand il s'agissait de spéculation, de théorie pure, il reprenait toute son assurance; ses hésitations devant son œuvre montrent que parfois il se méfiait de lui-même, il ne s'est jamais méfié de ses idées. Guidé par elles, il s'abandonnait à toute sa fougue. Dans le domaine de la pensée, une condamnation à porter n'a jamais fait trembler sa main, il n'a jamais eu le moindre doute dans l'exercice de son rôle de justicier. Ce qu'il y avait dans son esprit d'altier, de hautain et de tranchant se développe sans obstacle. La vivacité de ses sentiments éclate dans ses lettres à ses enfants, elle n'éclate pas moins dans sa polémique contre ses adversaires. Nous avons déjà indiqué la nature intellectuelle de l'ardeur de ses cri-

(1) Lettres et opuscules I. 278

tiques, il faut l'apprécier à présent au point de vue du caractère et des sentiments qu'elle décèle. Tous les sentiments étaient vifs en lui et librement ressentis. Il haïssait et s'indignait aussi vivement qu'il aimait. Lui-même fait remarquer qu'il y a une colère sainte qui n'est pas un péché. Il avait grand besoin qu'il en fût ainsi. Son extrême impressionnabilité le rendait impatient : un livre qui ne lui plaît pas le met réellement à la torture, il s'emporte et s'indigne, il accable le malheureux auteur. « La première fois que je lus sa Marie Stuart (d'Alfieri) et surtout la dure, inhumaine, abominable prophétie qu'y s'y trouve, je l'aurais battu. » (1) Ces colères intellectuelles sont aussi fréquentes que vives. Il écrit à M. de Bonald : « Le plus coupable de tous les conjurés modernes, c'est Condillac, vous en avez fait justice cependant avec quelque bonté; pour moi, je vous l'avoue, je ne serais pas si patient. Je ne puis penser à cet homme sans colère. » On sait comment il a traité Voltaire, rarement on fut aussi impitoyable envers un auteur que l'on admirait. Faisons la part de l'exagération, Voltaire ne sort pas sain et sauf de la rencontre : « Beau génie tant qu'il vous plaira, M. le chevalier, il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire il ne faut le faire qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit à contre-cœur. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice... Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodo-

(1) *Lettres et opuscules.* I. 124.

me l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment, comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau. (1)

Cette colère, non seulement il l'éprouvait, non seulement il l'absolvait, mais encore il s'y complaisait, s'en délectait, et triomphait copieusement et avec ivresse : « C'est une véritable jouissance pour moi, écrivait-il, de voir ainsi le génie châtié, condamné à descendre jusqu'à l'absurdité, jusqu'à la niaiserie pour le punir de s'être prostitué à l'erreur. Je suis moins ravi de sa supériorité naturelle que de sa nullité dès qu'il oublie sa destination. » Sa polémique est presque toujours sur ce ton. Bacon est traité de « vil écrivain » de « stupide matérialiste » de « brute plus brute que les brutes ». « Quel laquais du XVIe siècle, dit-il, en parlant de l'illustre chancelier, eût été à la fois plus sot et plus grossier ? » (2) Condillac est un « sot », un « menteur » ; aucun des philosophes du XVIIIe siècle hostiles à la religion ne mérite complètement le nom d'honnête homme. Une fois il avait essayer, pour qualifier, je crois, un hérésiarque du

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Tome I. p. 238-243.

(2) *Examen de la philosophie de Bacon.* I. 251.

XVIe siècle le mot de *polisson* ; quelques amis le trouvèrent excessif, il se rangea à leur avis avec sa modestie habituelle et se contenta de l'épithète de *misérable*. Impitoyable pour les incrédules et les hérétiques, il ne ménageait pas davantage les catholiques dont il ne partageait pas toutes les opinions. Les écrivains de Port-Royal sont « *des voleurs de profession excessivement habiles à effacer la marque du propriétaire sur les effets volés*. » (1) A propos de leur grammaire générale, il s'écrie que « Condillac en personne n'est pas plus ridicule » (2) et l'on sait ce que cela veut dire. Les conciles même, à l'occasion, n'ont pas trouvé grâce devant lui. « Que faut-il penser, se demandait-il, de cette fameuse session IV où le concile (le conseil) de Constance se déclare supérieur au Pape? La réponse est aisée, il faut dire que l'*Assemblée déraisonna*. » (3) Et plus bas : « Que si certaines gens s'obstinent à dire : Nous *admettons la IVe session*, oubliant tout à fait que ce mot *nous*, dans l'Eglise catholique, est un solécisme s'il ne se rapporte à *tous*, nous les laisserons dire, et au lieu de rire seulement de la IVe session, nous rirons de la IVe session et de ceux qui refusent d'en rire. » (4) Il ne désavouait pas ses violences ; avec sa logique habituelle il les érigeait en système. M. Deplace l'avait engagé à respecter les personnes, « soyez bien persuadé, Monsieur,

(1) *De l'Eglise Gallicane*, p. 58.
(2) *De l'Eglise Gallicane*. p. 56
(3) *Du Pape*, p. 93.
(4) *Du Pape*, p. 96.

lui répond Maistre, que ceci est une illusion française. Nous en avons tous, et vous m'avez trouvé assez docile en général pour n'être pas scandalisé, si je vous dis *qu'on n'a rien fait contre les opinions tant qu'on n'a pas attaqué les personnes* » et encore « Je laisse subsister tout exprès quelques phrases impertinentes pour les myopes. Il en faut, (j'entends de l'impertinence) dans certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts. »

Il est bien difficile d'adoucir toujours l'expression avec un écrivain qui donne si bien le mauvais exemple. Avouons donc qu'on ne saurait guère être plus insolent que ne le fut le comte Joseph de Maistre. Oserai-je dire ensuite qu'on est porté à ne pas trop lui en vouloir, et que tout en le condamnant on ne le déteste pas ? D'abord son insolence a parfois grande allure, ses sarcasmes, on le sent assez souvent, sont ceux d'un homme supérieur, d'un homme d'esprit, d'un grand seigneur. Tout ceci n'est pas à négliger. Mais surtout ils sont d'un homme parfaitement honnête et convaincu. Il n'y a rien de bas, de vil ni de perfide en lui. Une autre particularité achève, atténue encore, semble-t-il, au point de vue du jugement à porter sur Joseph de Maistre, les conclusions qu'on serait tenté de tirer de ses violences.

Ce qui peut surprendre, c'est que cet insulteur ait fait de l'insulte le signe de l'erreur. Il le croit, il le dit en appuyant : « C'est une observation que je recommande à l'attention de tous les penseurs. La vérité, en combattant l'erreur, ne se fâche jamais. Dans la

masse énorme des livres de nos controversistes, il faut regarder avec un microscope pour découvrir une vivacité échappée à la faiblesse humaine. » (1) Cette affirmation paraît si étrange, étant donné les habitudes de Maistre, qu'on se demande s'il peut se méconnaître ou s'oublier à ce point, ou si par hasard il ne se moquerait pas de nous, s'il n'y aurait pas là quelque nouvelle « impertinence » de haut goût. Je pense bien que sa connaissance de lui-même n'était pas sans lacunes et j'admets qu'il se moquait parfois, dans une certaine mesure, de ses lecteurs, mais je pense qu'il y a autre chose. En un sens, *il ne se fâche pas*, il dit des choses très dures à ses adversaires, mais bien souvent sans aigreur, sans haine, sans mauvais vouloir, il insulte cruellement et n'en garde pas rancune. Lui-même parle gaîment de ses attaques contre Bacon, après avoir « boxé », comme il dit, avec le chancelier. (2) Il nous prévient de ses bonnes intentions, il écrit au commencement d'un de ses ouvrages les plus forts et les plus durs : « Si je ne me sentais pénétré d'une bienveillance universelle, absolument dégagé de tout esprit contentieux et de toute colère polémique, même à l'égard des hommes dont le système me choque le plus, Dieu m'est témoin que je jetterais la plume, et j'ose espérer que la probité qui m'aura lu ne doutera pas de mes intentions. »

(1) *Du Pape*, p. 40, en note.

(2) Remarquons aussi qu'il sait rendre justice au talent de ceux qu'il combat : Pascal, Bossuet, Voltaire. Il en fait parfois des éloges saisissants, comme lorsqu'il dit de Bossuet : « Cet homme dit ce qu'il veut, rien n'est au-dessus ni au-dessous de lui. » D'autres fois, il est vrai, sa justice n'est qu'une moquerie de plus.

Je n'aurais garde, quant à moi, d'en douter ; mais je remarque qu'il ajoute immédiatement, ce qui laisse le champ libre à ses vivacités : « Mais ce sentiment n'exclut ni la profession solennelle de mes croyances, ni l'accent clair et élevé de la foi, ni le cri d'alarme en face de l'ennemi, connu ou masqué, ni cet honnête prosélytisme enfin qui procède de la persuasion. » (1) Ainsi l'emportement chez Maistre, tout dans ses écrits et dans sa vie privée nous porte à le croire, ne décèle aucune méchanceté, aucune haine, il vient d'une conviction intempérante, d'un zèle ardent pour sa vérité. Et nous ne pouvons mieux faire que de citer ici, à l'appui de cette interprétation, un passage d'un accent vraiment ému, le seul de ce genre peut-être chez notre auteur, et qu'il ne faut pas laisser échapper. Au reste, les sarcasmes et le ton hautain s'y retrouvent encore, et nous sont peut-être une nouvelle raison de croire à la sincérité du sentiment plus doux qui vient s'y joindre. Maistre invite les protestants à la réconciliation au sein de l'Eglise universelle : « Si la *parole* éternellement vivante ne vivifie l'écriture, jamais celle-ci ne deviendra *parole*, c'est-à-dire *vie*. Que d'autres invoquent donc tant qu'il leur plaira la PAROLE MUETTE, nous rirons en paix de ce *faux dieu*, attendant toujours avec une tendre impatience le moment où ses partisans détrompés se jetteront dans nos bras, ouverts bientôt depuis trois siècles. » (2)

(1) *Du Pape*, p. 5.

(2) Essais sur le principe générateur des constitutions politiques, p. 30-31.

Il est tout un coin du caractère de Joseph de Maistre que nous avons à peine entrevu, il n'est pas des plus importants sans doute, il est certainement des plus curieux, c'est sa tendance à pousser le lecteur a bout, le plaisir qu'il semble prendre à l'irriter et peut-être, je dis peut-être, à se moquer de lui en dessous. Je crains, à la vérité, qu'on n'ait beaucoup exagéré cette particularité de son humeur. On a dit dans une étude, d'ailleurs fort remarquable et juste à bien des égards, qu'il y avait dans notre auteur « un grain de mystificateur sinistre » (1). Je ne suis pas tout à fait convaincu que ce soit bien exact, quoiqu'il y ait en lui quelque chose qui ressemble à cela au point de rendre une confusion possible. Tâchons de voir clair et de comprendre.

Maistre a de l'esprit, un esprit quelquefois qui, familier, enjoué comme dans ses lettres à ses filles, quelquefois légèrement gauloises, on en a plusieurs exemples, notamment dans son ouvrage sur Bacon. (2) Le grave chancelier *invite* la science à inventer « greater pleasures of the senses » de plus grands plaisirs pour les sens : « Ah, monsieur le chancelier, à quoi pensez-vous, s'écrie Maistre. » Son esprit était en général plus sérieux. On le trouve à peu près partout tranchant et acéré. Il disait, à propos du même Bacon : « Il serait un peu dur de chasser Dieu de partout, mais c'est déjà quelque chose de l'enfermer

(1) *Joseph de Maistre* par E. Faguet. Revue des Deux-Mondes 1888.

(2) *Examen de la philosophie de Bacon, I., p. 294, en note.*

strictement dans la Bible ; il ne reste plus qu'à brûler le livre. » Avec cela, Maistre avait le goût du paradoxe, chose naturelle, car le paradoxe n'est guère qu'une vérité développée jusqu'à l'erreur par la négligence voulue ou inconsciente de certains faits qui imposeraient des restrictions qu'on ne fait pas. On sait si Maistre était dans ses théories l'homme des restrictions, et s'il était porté à tenir compte des faits qui pouvaient diminuer la portée de ses doctrines. Il a fait des paradoxes, volontairement, et qu'il a lui-même appelés ainsi pour une dame qui les lui avait demandés. Ces paradoxes sont charmants, amusants et profonds en bien des endroits. Il en a fait involontairement bien davantage et qui valent encore mieux. Au reste, il avait pour principe que lorsque l'homme penche trop d'un côté, il faut, pour le remettre d'aplomb, le tirer très fortement dans un sens opposé.

Maintenant, essayons de pénétrer dans l'esprit de cet homme aux passions intellectuelles intenses, aux idées toujours en mouvement, à l'intelligence disposée à l'outrance à force de logique, au cœur bon, au caractère vif, à l'esprit aiguisé. Il est convaincu que ses doctrines sont vraies, il croit, sans faiblesse, que les conséquences en sont bonnes, mais, en même temps, il sait bien que la réalité ne peut ressembler à son idéal. Un homme pratique, un ambitieux, avisé comme lui, s'inspirerait des idées régnantes, des sentiments dominants qu'il blâmerait, des erreurs générales de son siècle et tâcherait de les détourner par des concessions, des atténuations, des réticences, et

aussi par un très louable respect du fond commun des croyances opposées, au profit de ses propres doctrines, auxquelles on viendrait peu à peu. Joseph de Maistre n'a pas ce tempérament, il ne veut pas séduire mais imposer, apprivoiser mais dompter. La vue de la réalité ne peut que lui faire embrasser son idéal avec plus de force et de passion, plus il voit ses croyances méconnues ou menacées, plus il se sent obligé à les proclamer avec une vigueur que rien ne fatigue, avec un acharnement que rien n'affaiblit. La contradiction l'irrite et le pousse en avant. Il y a là un effet de réaction assez commun, mais particulièrement exagéré chez lui par l'ensemble de qualités et de défauts que nous lui avons reconnus. J'imagine que dans une époque d'orthodoxie dominante il se fût bien moins fait remarquer par cette fougue orthodoxe, peut-être aurait-il inquiété ceux qu'il a le plus raffermis.

L'impossibilité de faire appliquer ses théories le mettait à l'abri de l'odieux de leurs conséquences. Il pouvait être violent à volonté, ses violences théoriques n'entrainaient pas des violences réelles. Ces dernières il ne les désirait pas. Dans la pratique, nous l'avons vu, il savait très bien faire la part de l'opportunité des mesures à prendre. On ne le voit guère, du reste, s'occuper des ennemis *actuels* de sa religion, demander des répressions contre eux. Au contraire, dans ses considérations historiques ou théoriques il pousse son système jusqu'à l'exaspération, il approuve les actes de l'Inquisition, il considère les hérétiques endurcis comme des criminels et des plus dangereux,

il veut faire pendre quiconque attaque un dogme national. Je crois pourtant que cet homme, qu'une sentence de mort à prononcer contre un malfaiteur mettait dans l'angoisse, aurait pour le moins hésité à envoyer un hérésiarque à la potence. Mais, dans ses recherches il se laissait aller, et c'était peut-être un jeu dangereux ; on risque ainsi de se faire des adversaires, d'admirateurs et d'amis probables ; on risque encore, ce qui est plus grave, d'être compromis par des disciples dont le zèle dépassse la prudence ou la sagacité.

Maintenant je crois que ce contraste entre ses doctrines et l'esprit de son temps, tout en l'irritant un peu, l'amusait. Il l'irritait : on aime bien contredire les autres, on aime moins être contredit soi-même, on s'y plaît quelquefois par une bizarrerie qui n'est pas incompréhensible, mais c'est un plaisir mêlé et troublé qui, s'il vous laisse content de vous, vous rend mécontent des autres. Sans leur en vouloir on n'est pas fâché de les irriter un peu à son tour, surtout quand en les irritant on défend de grandes idées et la plus haute vérité. Maistre s'est acquitté de cette tâche avec zèle et amour. Il se sentait en opposition avec bien des opinions fortes, avec bien des tendances à demi inconscientes et d'autant plus puissantes, il en voulait un peu, tout en les méprisant légèrement — ou même davantage — à ceux qui les trouvaient bonnes et qui en étaient imprégnés. Dans cette irritation de l'homme d'une doctrine forte et logique contre ceux qui ne se donnent même pas la peine de

la bien comprendre, il n'était pas fâché d'accentuer la séparation, de la rendre presque irrévocable, et de marquer ainsi un dédain mêlé de quelque orgueil. Aussi, quand il avait trouvé une veine d'idées désagréables à son prochain, il ne manquait pas de l'épuiser ; s'il en pouvait trouver de plus désagréables encore, c'est à celles-là qu'il s'attachait de préférence. Il aime à décrire des supplices, des sacrifices sanglants : la roue, le taurobole, il s'appesantit sur les souffrances de l'humanité, il ne tâche pas d'en justfier Dieu, mais, au contraire, il l'en loue, il l'en glorifie, tout le mal qu'il décrit si éloquemment et si complaisamment, qu'il trouve et montre partout, c'est un argument en faveur de la justice, peut-être de la bonté du Créateur. Quand il a à présenter une idée, il n'hésite jamais, il la présente de la manière la plus fâcheuse, la plus pénible pour un esprit ordinaire, simple, non prévenu; il aime évidemment à heurter, à froisser les habitudes de pensée des hommes qui ne peuvent élever leur esprit à la hauteur de ses théories, ni abaisser leur orgueil à l'acceptation de sa foi. Et tout cela est réellement très beau chez Joseph de Maistre et ce serait pour le mieux si l'esprit moyen qu'il dédaigne n'avait pas raison contre lui — non pas toujours, il s'en faut — mais quelquefois parce qu'avec moins de profondeur, de logique et d'éclat, il a plus de pondération. Peut-être ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que ces formes hautaines et provocantes ont empêché quelques unes de ses vues de se répandre comme il aurait été à souhaiter qu'elles le fissent.

Il a amené de fort honnêtes gens, des esprits sensés, modérés, sages, et nullement méprisables, à se trouver enchantés de ne pas penser avec lui, et d'autant plus heureux à leur tour, qu'ils se sentaient s'éloigner de lui davantage. J'incline à croire que Joseph de Maistre ne l'eût pas regretté, et je comprends bien à ce qu'il me semble, l'espèce de plaisir qu'il en aurait eu, mais il y a certains plaisirs, en ce monde, dont il faut savoir se priver.

N'attachons pas trop d'importance à ce côté du caractère de notre auteur. Maistre jouissait, je crois, de cette outrance, mais elle lui était naturelle, il aimait à aller aussi loin que possible dans la théorie, et il y allait parce que sa nature le voulait; que cela contrariât certains esprits, il n'en était pas fâché pour les raisons que j'ai dites, mais c'était secondaire. Il était désagréable parce qu'il était entier, hautain et logique, il n'était pas entier, hautain et logique pour être désagréable.

§ 3.

Aussi, rien de ce que nous venons de voir n'est en contradiction avec un véritable génie métaphysique et mystique. La raillerie chez lui ne provenait pas d'un manque de conviction ou d'élévation dans les idées, elle venait d'une conviction indéracinable. S'il blâmait au besoin les nobles, s'il parlait familièrement, sans respect de certains rois, même de certains papes,

en particulier de celui en qui il regrettait de trouver un bonhomme au lieu d'un grand homme, c'est qu'il respectait absolument la noblesse, la souveraineté et la papauté. Il s'en faisait une idée si haute que facilement celui qui l'incarnait pouvait faillir à sa tâche.

Je sais bien qu'on a essayé de discuter, d'atténuer le mysticisme de Joseph de Maistre. Un écrivain, dont la critique souvent juste est néanmoins trop dure en somme parce qu'il ne voyait guère qu'un seul côté des choses, M. Schérer, a été surpris et scandalisé de trouver Maistre si peu pieux, disons même si peu dévot. Il est de fait que l'onction est rare chez lui; il est remarquable aussi que dans ses lettres intimes il parle assez légèrement, en badinant, des choses de la religion : « Sans mes deux filles, écrit-il à un ami, je prierais ma femme de se faire religieuse, pour me laisser la liberté de me faire moine. Vous me recommandez de prier Dieu pour vous, la règle serait de vous répondre : *c'est bien à vous de prier pour moi* ; mais il me semble que les compliments ne sont pas de mise en si grave sujet. J'aime donc mieux vous répondre que je ferai, quoique indigne, tout ce qui dépendra de moi en vous priant, en style diplomatique, de m'accorder la réciproque, *et même plus s'il y échoit.*» (1) Il s'aperçoit bien que le ton qu'il prend est un peu léger, mais, comme on voit, il ne se croit pas obligé d'en changer. Faut-il en conclure que, de même qu'il respectait plus la papauté que le Pape,

(1) Lettres et opuscules. I. 409.

ainsi il vénérait plus la Religion que ses formes concrètes, ou bien qu'il était assez sûr de son zèle pour se permettre quelque familiarité, ou encore que cela lui était permis en raison des services qu'il rendait à la cause sainte ? Peut-être pour plusieurs raisons à la fois, je dirais peut-être sans raison s'il s'agissait d'un autre, mais tout se tient si bien, quoi qu'on en ait dit, chez Joseph de Maistre ! Il se peut que la nature de son esprit net, précis, hautain, volontiers railleur, nous rende suffisamment compte de cette façon de parler. N'allons pas oublier que le passage cité est extrait d'une lettre intime. Quoiqu'il en soit, le ton de la piété émue, de l'amour, de la confiance sereine et naïve, ne se trouve pas chez lui, il n'est pas touché, pénétré, il ne s'humilie pas, ne devient pas « semblable à un petit enfant ». Personne ne diffère plus que lui de l'auteur de l'*Imitation* et quand on comprend la piété d'une manière qui n'est pas la sienne, on peut fort bien conclure que le comte de Maistre fut un esprit sec, autoritaire, impie *en un sens*, qui n'a vu dans la religion qu'un soutien de la politique, et dans l'autorité divine que la garantie du despotisme humain.

A mon sens, on se trompe. Maistre a, avant tout, l'esprit métaphysique ou philosophique, tout en ayant des qualités que cet esprit n'implique pas, et c'est ce qui lui a permis d'avoir ce système si admirablement unifié que nous étudierons tout à l'heure. Il a aussi dans l'esprit une veine de mysticisme qu'il faut étudier si nous voulons le bien connaître et qui a forte-

ment contribué à donner à son génie une saveur singulière. Non, le morceau sur le bourreau ne fut ni un exercice de réthorique, ni une lugubre plaisanterie. Maistre prévoyait peut-être l'effet qu'il produirait sur les nerfs de ses lecteurs et, comme je l'ai dit, il ne devait pas en être fâché, mais c'était sans doute ce qui lui importait le moins. L'inspiration qui lui a dicté ce morceau, on la sent à chaque page dans les *Soirées*. Maistre avait une passion métaphysique et mystique pour l'unité, il lui en est venu une sorte de passion métaphysique et mystique faite de désir et d'horreur pour le mal envoyé par la justice et la bonté de Dieu pour refaire l'unité disparue. C'est un des côtés de son mysticisme. Ne le confondons pas avec cet amour du mal pour le mal qu'on a pu voir se développer chez quelques littérateurs contemporains. Il s'agit ici d'un sentiment d'une tout autre valeur morale. La logique du penseur, l'ivresse morale du philosophe épris d'unité, qui voit dans le mal le moyen de satisfaction imposé par Dieu, l'horreur, le dégoût, mêlés à l'espoir et à l'enthousiasme, sont les principales sources d'où sort ce sentiment troublé, confus et puissant qui, avec l'amour mystique de l'unité, domine une part de l'œuvre de Joseph de Maistre.

C'est dans les *Soirées* qu'il se manifeste surtout, dans cet ouvrage dont Maistre disait : « *J'y ai versé ma tête* », et c'est principalement le sénateur qui est chargé de l'exprimer. Nous avons vu l'artifice du croyant et du logicien désireux à la fois de se laisser conduire jusqu'à l'extrême limite de sa pensée et de

ne pas la laisser sortir d'un cercle, tracé pour lui par Dieu lui-même, et créant un personnage chargé d'exprimer ses dernières idées, sur lesquelles il fait personnellement toutes les réserves — ou peu s'en faut — que demandait la plus stricte orthodoxie. « La conclusion légitime, dit le comte, des *Soirées*, est qu'il faut subordonner toutes nos connaissances à la religion, croire fermement qu'on étudie en priant et surtout lorsque nous nous occupons de philosophie rationnelle, ne jamais oublier que toute proposition de métaphysique qui ne sort pas comme d'elle-même d'un dogme chrétien, n'est et ne peut être qu'une coupable extravagance. » (1) Il admet cependant les hardiesses de son ami comme le résultat de tentatives légitimes pour donner une interprétation plus précise de certaines vérités religieuses, mais aussi de tentatives périlleuses et, en somme, inutiles. Sous le bénéfice de ces réserves nous pouvons donc, puisque aussi bien il s'agit pour le moment d'étudier, non le système. mais l'homme, son caractère et son esprit, considérer les propos du sénateur comme tenus par Maistre lui-même et exprimant, sinon ce qu'il croit absolument, du moins ce qu'il souhaite qu'il lui soit permis de croire. Il est impossible alors de méconnaître ce mysticisme intellectualiste qui va presque jusqu'à nous absorber dans la Divinité. « Plus on examine l'univers, et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expliquer, et que le retour au bien dépend d'une force

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, II. 200.

contraire qui nous pousse sans cesse vers une certaine unité tout aussi inconcevable. Cette communauté de mérites, cette reversibilité que vous avez si bien prouvée, ne peuvent venir que de cette unité que nous ne comprenons pas... (1) Tout ayant été divisé, tout désire la réunion. » (2) Comment cette réunion peut-elle s'accomplir ? Quelle sera la base de l'accord final. Le passage où le sénateur répond à cette question est d'inspiration élevée et bien hardie, les noms qu'il rappelle n'indiquent pas moins son mysticisme que sa témérité, relative : « Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée [par la philosophie même. Le système de Mallebranche, de la *vision en Dieu*, n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de Saint Paul : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinoza sont une corruption de cette grande idée ; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette même tendance vers l'unité. » (3)

En attendant, le mal existe, il doit être expié. La rédemption par la souffrance et le sang, voilà l'idée sur laquelle Maistre insiste avec une sorte de bonheur sombre et de conscience féroce. Visiblement il se plaît à appuyer sur les massacres, sur la guerre, sur le sang répandu, C'est là qu'est le salut. On connait le morceau sur le bourreau, ce soutien du trône et de la

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.* II. 223

(2) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, p. 190.

(3) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, p. 199.

société, écoutez le fragment de l'éloquent et grandiose morceau sur la guerre : « Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie... Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les exterminera tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme... C'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang ? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre, mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut, ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthou-

siasme ce qu'il a en horreur... Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. » (1)

On peut voir dans ce morceau si énergiquement beau, cette tendance du mystique à retrouver partout l'action et la volonté directe de Dieu. Vous la rencontrez dans l'œuvre entière de Joseph de Maistre. Nous sommes agis par Dieu, pourrait être sur ce point le résumé de sa philosophie. « Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, dit-il, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement : ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. » (2) Une chose frappe lorsqu'on lit Maistre, ce Dieu, dont il comprend si bien la grandeur, il paraît l'aimer et l'admirer, non pas comme une personne en qui il retrouverait à un degré infini des qualités humaines, mais comme une sorte de loi universelle, absolue, inéluctable qui enveloppe tout. Son Dieu n'est pas vivant. Je ne sais s'il ne serait pas possible de lui trouver plus de ressemblance avec le Fatum

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, II. 28-32.

(2) *Considération sur la France*, p. I.

antique qu'avec le Père céleste. Le sentiment que Maistre éprouve pour lui , c'est une sorte de terreur sacrée, d'admiration et de soumission. Quand il nous vante l'amour de Dieu, c'est d'une façon singulièrement imprévue , plus faite pour troubler et pour scandaliser que pour émouvoir. Il vient de tâcher d'établir que l'on ne pouvait croire à l'injustice de Dieu. Un autre en resterait là, pour Maistre, c'est un point de départ. Il accorde à son adversaire supposé « la coupable et non moins folle proposition *qu'il n'y a pas moyen de justifier le caractère de la Divinité.* » Ici commence un des passages les plus étranges des *Soirées*, un de ceux où se montrent le mieux l'impétuosité et l'inflexibilité intellectuelles de Joseph de Maistre, en même temps que la curieuse déviation que j'ai déjà signalée de son mysticisme naturel.

« Quelle conclusion pratique en tirerons-nous ? se demande-il, car c'est surtout de cela qu'il s'agit, Laissez-moi, je vous prie, *monter* ce bel argument : Dieu est *injuste*, *cruel*, *impitoyable ; Dieu se plaît au malheur de ses créatures* : donc... c'est ici où j'attends les murmurateurs ! — *Donc*, apparemment, *il ne faut pas le prier*. — Au contraire, messieurs ; et rien n'est plus évident : *donc, il faut le prier et le servir avec beaucoup plus de zèle et d'anxiété* que si sa miséricorde était sans bornes comme nous l'imaginons. Je voudrais vous faire une question : si vous aviez vécu sous les lois d'un prince, je ne dis pas méchant, prenez bien garde, mais seulement sévère et ombrageux, jamais tranquille sur son autorité, et ne sachant pas

fermer l'œil sur la moindre démarche de ses sujets, je serais bien curieux de savoir si vous auriez cru pouvoir vous donner les mêmes libertés que sous l'empire d'un autre prince d'un caractère tout opposé, heureux de la liberté générale, se rangeant toujours pour laisser passer l'homme et ne cessant de redouter son pouvoir afin que personne ne le redoute? Certainement non. Eh bien! la comparaison saute aux yeux et ne souffre pas de réplique. Plus Dieu nous semble terrible, plus nous devons redoubler de crainte religieuse envers lui, plus nos prières devront être ardentes et infatigables. car rien ne nous dit que sa bonté y suppléera... Nous voici donc placés dans un empire dont le souverain a publié une fois pour toute les lois qui régissent tout. Ces lois sont, en général, marquées au coin d'une sagesse et même d'une bonté frappante; quelques-unes, néanmoins, (je le suppose dans ce moment) paraissent dures, *injustes* même si l'on veut: là-dessus, je le demande à tous les mécontents, que faut-il faire? Sortir de l'empire, peut-être? Impossile: il est partout; et rien n'est hors de lui. Se plaindre, se dépiter, écrire contre le souverain? C'est pour être fustigé et mis à mort. Il n'y a pas de meilleur parti à prendre que celui de la résignation et du respect, je dirai même de l'*amour*; car puisque nous partons de la supposition que le maître existe, et qu'il faut absolument *servir*, ne vaut-il pas mieux, (quel qu'il soit) le servir par amour que sans amour!»

Rien n'obligeait Joseph de Maistre à en venir à cette hypothèse de l'injustice de Dieu et aux conséquences

assez déplaisantes qu'il en tire. Pourquoi l'a-t-il émise? Par habitude, par goût de l'outrance, pour faire la partie belle à ses adversaires, et les écraser d'autant mieux? Il y a de tout cela, mais aussi autre chose. Il semble que sa théorie a réagi sur son esprit et l'a, à certain égard, déformé. Il s'est laissé aller à un sentiment étrange, à un désir de voir ou au plaisir de supposer la réalité horrible et cruelle. L'amour de l'harmonie l'a conduit à l'amour du mal. Il aspire à l'unité de toutes les forces de son esprit et de son cœur, mais l'autorité suprême, Dieu, emploie pour rétablir cette unité, le mal même, et ce mal divin c'est le remède au mal que l'homme a voulu. Et voici que le mal, l'expiation, le sang versé prennent aux yeux de Joseph de Maistre un caractère mystique et sacré. Il finit par se complaire dans cette image du Dieu terrible devant lequel il s'incline non seulement avec respect, mais aussi avec une sorte d'adoration à la fois raisonnée, soumise et passionnée. Et voici qu'il en vient à cette hypothèse qu'il déclare lui-même folle et coupable et qu'il repousse sans doute, mais qu'il développe sans y être obligé, celle du Dieu en soi méchant et injuste, et bien qu'il ait quelque peine à s'y tenir, — la marche de l'idée dévie, comme on a pu le voir dans la citation que j'ai faite, — cette sorte d'amour mystique du mal, son respect de l'autorité, sa logique étroite mais inflexible et tous les sentiments que j'ai tâché d'indiquer, se réunissent pour conduire Joseph de Maistre à nous imposer non seulement la vénération, mais l'amour même de Dieu au

moment où il vient d'imaginer un Dieu haïssable et mauvais.

Voilà, il me semble, les principaux traits du caractère et de l'esprit de Joseph de Maistre; le dernier trait qui nous intéresse, c'est leur arrangement même et leur relation réciproque. En somme, ils se pondéraient. La tendance dominante et principale, l'amour de l'unité et de l'autorité s'accommodait assez bien du reste, nous avons vu que la bonté paternelle même ne dégénérait jamais en faiblesse, de même le zèle religieux ne dégénérait pas en intolérance excessive dans la pratique. Mais ce qui frappe surtout chez Maistre — malgré quelques apparences contraires — c'est la conscience complète, la réflexion ininterrompue et la volonté toujours éveillée et ferme, il est toujours maître de lui malgré une certaine tendance à l'emportement. Il a autant que nul autre cette caractéristique d'une certaine classe d'esprits supérieurs : l'examen constant de ses pensées et de ses actes; manifestement, il pense beaucoup à lui, il se regarde agir et penser, seulement cette qualité ne devient pas un abus, et n'empêche pas, comme chez d'autres, l'action et la pensée. Et puis, il avait en lui de quoi regarder. On voit comme, même dans ses plus terribles colères philosophiques, il sait parfaitement où il va et ce qu'il dit, on en peut juger par la façon dont il parle de ses critiques sur Bacon, par le soin qu'il met de faire lire à d'autres ses ouvrages avant de les publier, par l'essai qu'il fait de certains mots un peu vifs avant de les lâcher tout à fait, par sa

théorie de l'impertinence nécessaire. On voit encore cette possession de soi à l'allure satisfaite et provocante qu'il prend lorsqu'il émet quelque réflexion qui doit particulièrement choquer le lecteur simple et non converti. On le voit enfin par le soin qu'il a, malgré la vivacité, l'impétuosité de son esprit, de ne jamais dépasser les bornes qu'il s'est imposées, et les précautions qu'il prend pour regarder un peu au delà. S'il s'abandonne à ses idées, à sa fougue, il sait bien où elles le conduisent, il ne se laisse jamais aller sans être rassuré à l'avance sur le terme du voyage et encore il surveille son conducteur, on en a des exemples intéressants et curieux dans les *Soirées* où les interruptions et les remarques des trois interlocuteurs donnent une bonne idée, il me semble, de la marche de l'esprit de Maistre à la fois emporté par un vigoureux élan et gardé par une réflexion sévère, qui n'était pas moins habile à surveiller les autres qu'à le préserver lui-même. On sait avec quelle vigilance il relevait les moindres traces d'hétérodoxie. Cette même intensité de réflexion et de volonté, on la trouve partout chez lui ; dans ses lettres les plus intimes, si remarquables d'ailleurs qu'elles soient par leur simplicité et leur grâce, on sent constamment le retour sur soi-même, et, pour ainsi dire, un laisser-aller surveillé. Sa tendresse, certes, s'exprime naturellement, mais on sent qu'il le veut bien et qu'il s'en rend compte. Le comte Joseph de Maistre n'est pas l'homme des épanche-

ments imprudents et des entraînements irréfléchis.

C'est que tout se tenait en lui. Chez beaucoup d'entre nous tel sentiment a l'air de n'exister que pour lui, de ne tenir aucun compte des autres, d'agir comme s'il était seul. Il trouble, pour se satisfaire, l'ensemble de l'organisme et quelquefois sans qu'on s'en rende compte, sans qu'on en ait une conscience précise. Une fois satisfait, on l'oublie, quand il veut se satisfaire encore, ce sont les autres qui sont oubliés. Rien de pareil chez Joseph de Maistre ; la réflexion, la volonté, c'est précisément la mise en relations de toutes les forces de l'être de façon que le sentiment éprouvé ou l'acte accompli ne soient pas le résultat d'un caprice qui passe, d'une occasion qui se présente, d'une impression éphémère, mais l'expression d'une personnalité unifiée dont tous les éléments s'associent au lieu de se contrarier ou de s'ignorer. C'est toujours avec lui, et que l'on examine son système, son intelligence ou son caractère, à l'unité qu'il faut en venir.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE STYLE

Aussi son style est-il bien l'expression de sa personnalité. Il est en général clair et précis, net et incisif, d'une vigoureuse éloquence au besoin, simple la plupart du temps, familier et enjoué quand il le faut, parfois un peu forcé, un peu tendu, çà et là d'un goût contestable, d'un effet un peu trop voulu.

Quand il expose ses théories, Maistre le fait très simplement, sans aucune prétention, il dit bien ce qu'il veut dire et ce qu'il faut dire. Il est dans l'exposé des théories abstraites d'une lucidité extrême, on le suit sans peine, même quand la matière est ardue. Voici, par exemple, un fragment de discussion. Pour le fond il y aurait à contester, pour la forme, c'est merveille de voir comment les idées se suivent et s'enchaînent sans s'embrouiller, sans se confondre, sans s'égarer, comment chacune s'exprime par quelques mots précis qui disent tout ce qui est nécessaire et seulement cela. « Je veux, dit Maistre, me montrer aussi complaisant à son égard (à l'égard du théiste) que je l'ai été avec l'athée ; cependant il

ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens ; et s'il ne m'accorde pas que *la loi est la volonté d'un législateur*, *manifestée à ses sujets pour être la règle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste* lorsqu'elle viole une loi divine ou révélée ou innée ; mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme ? Y aurait-il, par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu qui lui aurait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme? Et quel sera le juge entre lui et nous » (1).

Avec la clarté, ce style a la vie, on sent qu'il est l'expression d'une pensée toujours active, qui vient en quelque sorte s'inscrire spontanément sur le papier. Maistre imagine des contradicteurs non pour suivre leurs idées,mais pour se donner des occasions de développer les siennes, il les invective, il les réfute, il les raille. En même temps sa pensée progresse et s'avance, on voit l'idée qui naît, se développe, se heurte à une idée différente, reprend sa marche, essaye d'une voie, passe à une autre et finit par arriver au but après avoir fait bien du chemin. Son style est un vêtement bien ajusté qui ne laisse rien perdre du mouvement de l'idée.

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, T. II.

Aussi quelquefois se ressent-il un peu de cette tendance à la réflexion constante,de cette continuelle conscience de soi, de cette volonté sans cesse en éveil que nous avons reconnue en lui. Les lettres à ses filles sont intéressantes à cet égard, on y trouve un singulier mélange d'abandon et de tendresse avec des pointes parfois charmantes, parfois moins bien venues et avec l'expression d'une volonté qui ne se relâche jamais et qui montre que l'abandon, très réel, n'est jamais complet. « Enfin, ma très chère Adèle, écrit-il de Saint-Pétersbourg à sa fille, après un grand siècle *je sais que tu sais* que ton portrait m'est arrivé. J'avais grand regret à la perte de cette lettre où je t'exprimais tout le plaisir que m'avait fait cette jolie image. Mais dis-moi un peu, petite vaurienne, petite-fille d'Eve, que signifie cette grande crainte que le portrait ne me paraisse moins joli que toi ! Est-ce que tu aurais de la vanité, par hasard, ou la prétention d'être jolie ? Pas possible ! jamais une demoiselle n'a eu de pareilles idées. Quoi qu'il en soit, le portrait a été trouvé fort joli par moi et par d'autres ; permis à vous d'en être fâchée ou bien aise à votre choix. Je loue infiniment ton goût pour la peinture, et j'approuve fort tout ce que tu me dis sur ce chapitre ; mais comme la vie est toujours mêlée d'amertumes, je suis un peu fâché que tu n'aimes pas le paysage. Il faut se soumettre ; ton oncle qui a tant de succès dans ce genre, me tourmente d'une autre manière, en refusant de mettre dans son paysa-

ge des chèvres et des sapins, deux choses que j'aime par-dessus tout. A cela près, il est devenu ce qu'on appelle un grand peintre ; si tu étais ici mon cher cœur, tu envierais bien son huile, mais je te contrarierais sur ce point » (1). Certes, les lettres de Maistre ne témoignent pas d'un grand souci de style, elles contiennent des négligences assez fortes, elles n'ont rien de l'apprêt bien obtenu mais visible des lettres d'un Paul-Louis Courier, mais elles n'ont pas non plus la facilité, l'abandon des âmes simples. Dans la lettre que je viens de citer, à chaque mot vous apercevez de petites intentions, de petites malices, des retours sur lui-même, celui qui a pris l'habitude de la réflexion en garde toujours le pli, il s'amuse avec quelque recherche, et écrit, même à ses enfants, très simplement, sans prétention, mais en compliquant toujours un peu sa pensée, l'expression en porte la trace.

Quant aux ornements propres du style, ils auraient peut-être constitué un défaut plus qu'une qualité aux yeux de Maistre qui tient surtout au fond des choses. Cependant il aime les images, il en emploie souvent pour rendre la pensée plus frappante, c'est un support utile mais d'importance secondaire, à mon sens, chez Joseph de Maistre. A vrai dire je ne pense pas qu'il ait eu l'imagination concrète très-vive. Quand il voit ou quand il décrit, il me paraît

(1) Lettres et opuscules I. 130, 131

toujours s'attacher à la *signification* des objets plutôt qu'à leurs formes ou qu'à leurs couleurs. Je n'excepte pas même les morceaux où il dépeint fortement des supplices ou des sacrifices sanglants. C'est encore le sens qu'il voit plus que la chose. La réalité visible chez lui est un symbole. La description pour la forme ou la couleur, il l'ignore. On sait que le début des *Soirées*, le coucher du soleil à Saint-Pétersbourg et la navigation sur la Néva, sont du charmant et délicat écrivain que fut son frère le comte Xavier de Maistre. Pour voir ce qui sépare notre auteur d'un homme doué du génie de la description concrète et de l'imagination visuelle, pensons à Chateaubriand, qui fut presque son contemporain, à ses couleurs si vives et si fraîches. Maistre ne sait pas non plus prendre dans la réalité visible et tangible, le détail évocateur, indiquer ce point précis, rare, particulier qui réveille en nous, plus qu'un autre, l'image et l'impression de la réalité qui même fait revivre avec plus d'intensité l'idée ou le sentiment. Je ne lui en veux pas autrement de n'avoir pas possédé une qualité que l'on n'avait guère en son temps, et qui d'ailleurs n'est nullement nécessaire à l'œuvre qu'il a faite, mais je crois qu'il est utile pour bien connaître son talent d'en indiquer les bornes et de le comparer à d'autres, de genre différent.

Au reste, si chez Maistre l'image est moins vive, elle est généralement plus modeste que chez les descriptifs. Il a souvent évité les inconvénients du genre

dont il n'a pas eu toutes les qualités, chez lui l'image soutient la pensée et ne la remplace pas, elle ne l'éclipse pas, elle la met en lumière, c'est même le plus souvent son seul avantage ; il dira, par exemple, « les hommes ont toujours été tentés par les idées singulières qui flattent l'orgueil, il est si doux de marcher par ces routes extraordinaires que nul pied humain n'a foulées ». Et s'il n'a pas le genre de description concrète et pittoresque auquel nous nous sommes habitués depuis Chateaubriand, il n'en excelle pas moins à rendre par des traits énergiques un fait donné, celui qui sera capable de susciter l'émotion dont il a besoin. Faut-il rappeler ici cette violente description du supplice de la roue : « les membres fracassés s'enlacent dans les rayons, la tête pend, les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. » Cela était nécessaire pour faire apprécier, avec le sentiment convenable, l'importance sociale du bourreau.

Il a ainsi des images très heureuses, mais elles gardent toujours quelque chose d'abstrait et de général, on voit qu'elles sont appelées par l'idée. Il en a quelquefois de mauvaises, et parfois il y met trop de logique. Une métaphore suivie trop loin finit par être aussi désagréable qu'une métaphore incohérente. Si la comparaison que je vais citer est expressive, elle est peut-être un peu excessive d'abord,

ensuite trop prolongée et trop étendue. « Toutes ces Eglises séparées du Saint-Siège, au commencement du XII[e] siècle, peuvent être comparées à des cadavres gelés dont le froid a conservé les formes. Ce froid est l'ignorance qui devait durer pour elles plus que pour nous ; car il a plu à Dieu, pour des raisons qui méritent d'être approfondies, de concentrer, jusqu'à nouvel ordre, toute la science humaine dans nos régions occidentales.

« Mais dès que le vent de la science qui est chaud, viendra à souffler sur ces Eglises, il arrivera ce qui doit arriver selon les lois de la nature : les formes antiques se dissoudront et il ne restera que la poussière » (1).

En même temps que des images forcées, Maistre emploie, par un procédé analogue, des associations de termes qui se nient l'un l'autre, des alliances de mots qui se heurtent, cela produit des beautés quand les circonstances sont heureuses, une page de Racine en est restée fixée à jamais dans les traités de rhétorique, malheureusement en bien des cas la surprise est plus forte que le plaisir. « La vierge patricienne, dit Maistre, en fermant quatre doigts et tournant vers la terre le pouce allongé, ne *criait-elle pas en silence* ; *Egorgez ce maladroit* ». Vraiment l'opposition des termes n'est pas justifiée. Il y a là un peu

(1) *Du Pape*, p. 406.

d'exubérance et la marque d'un goût qui n'était pas suffisamment surveillé.

Je vois un autre signe de ce goût contestable dans des rapprochements forcés comme celui-ci « la physique naquit en quelque manière de l'astronomie, comme s'il était écrit que, même dans le sens matériel et grossier, toute science doit descendre du ciel. » Les phrases où ce procédé se montre, mais où en général il se montre un peu moins, ne sont pas rares chez notre auteur.

Cependant dans cette région moyenne du style, dans l'expression des idées et des sentiments, je ne dirai pas habituels à tout le monde, mais familiers à lui Joseph de Maistre, il y a certains moments où il devient tout à fait supérieur et à peu près incomparable, où il se révèle réellement grand écrivain, c'est lorsque, s'animant un peu, s'échauffant sans s'emporter, il laisse tomber des paroles brèves, des phrases tranchantes où tant de pensée et tant de sentiment sont condensés en si peu de mots. Il y a telle proposition brièvement formulée où on le retrouve tout entier, avec son caractère hautain et sa conviction inébranlable, son esprit décidé, fermé aux objections et où l'on sent en même temps combien toutes ses pensées se rattachent solidement à quelques grandes thèses générales, et comment ses impressions dérivent facilement d'une tendance profondément enracinée. Un seul mot laisse apercevoir tout le système et presque tout l'homme. Ne le retrouve-

t-on pas ainsi lorsqu'il parle de ce « misérable sectaire qu'un Pape aux grands applaudissements de l'Eglise a solennellement condamné et qui du haut de son galetas, s'avise d'en appeler au futur concile ? La souveraineté est comme la nature, *elle ne fait rien en vain*. Pourquoi un concile œcuménique quand le pilori suffit ? » Voici d'un autre genre « on se plaint de l'immense pouvoir qu'il (Grégoire VII) exerça de son temps ; autant vaudrait-il se plaindre de Dieu qui lui donna la force sans laquelle il ne pouvait agir » (1). L'argument est faible, mais comme tout en repoussant une objection, Joseph de Maistre sait bien éblouir son adversaire par le ton tranchant, absolu de l'affirmation, l'effrayer en mettant Dieu de son côté (2), lui faire entrevoir le danger d'un système autre que le sien à lui Maistre, le frapper en même temps par la profondeur de l'idée qui rattache le fait en discussion à la plus générale comme à la plus mystérieuse des lois de l'univers. L'effet de contraste, d'imprévu qu'il aime à produire (voir plus haut l'opposition du concile et du pilori) ajoute à la portée de ses paroles, en voici un autre exemple, on n'a presque pas à les choisir : « Quant à vos *Te Deum* si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, M. le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attire-

(1) *Du Pape*. 406.
(2 *Du Pape*, p. 337.

raient la foudre ; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. » (1) Quand Joseph de Maistre s'emporte et s'élève ainsi, on a le sentiment d'une force irrésistible qui va s'appesantir sur les pauvres humains. En restant moins haut, les mots forts et pénétrants, en même temps ingénieux et spirituels, abondent dans son œuvre. « Trompés par les criailleries philosophiques, dit-il, nous croyons que les Papes passaient leur temps à déposer les rois, et parce que ces faits se touchent dans les brochures *in-douze* que nous lisons, nous croyons qu'ils se sont touchés de même dans la durée (2). » ou bien « on croit voir Photius demander au Pape le titre de *patriarche œcuménique*, pour se révolter contre lui parce que le Pape l'avait refusé. Ainsi la conscience demandait la grâce et l'orgueil se vengeait du refus. » Quelquefois, plus rarement, le mot prend une tournure plaisante, Maistre eut beaucoup d'esprit, de cet esprit qui consiste dans le rapprochement imprévu et piquant des idées, plutôt que des mots et des images. Il le montre dans ses lettres, il le laisse voir dans ses ouvrages. Au reste son esprit a presque toujours un sens, le mot piquant n'est pas là pour le simple agrément du lecteur mais pour son instruction aussi — pour son humiliation quelquefois. « Il n'y a point d'*homme* dans le monde, disait Maistre. J'ai vu des Français, des Italiens, des

(1) *Soirées de St-P., II, 47.*
(2) *Du Pape, 172.*

Russes, etc., je sais même, grâce à Montesquieu, *qu'on peut être Persan* : mais quant à l'*homme* je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu. (1) » On trouve des mots amusants dans la lettre de Jean Claude Tètu. Il critiquait aussi ingénieusement ce pauvre Locke « le fastidieux auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* dont le mérite se réduit, dans la philosophie rationnelle, à nous débiter avec l'éloquence d'un almanach ce que tout le monde sait ou ce que personne n'a besoin de savoir ».

Avec ses goûts, ses qualités et ses défauts il devait exceller dans le sarcasme, il y fut impitoyable. Ce qu'il y a de triste c'est que sur ce terrain l'admiration qu'il pourrait inspirer est aisément atténuée par l'impression fâcheuse que produisent ses violences souvent imméritées. N'insistons pas trop sur ce point qui reste assez délicat, mais si l'on veut oublier à propos de qui et de quoi elles furent écrites, n'admirera-t-on pas l'ironie dédaigneuse, hautaine, cruelle de ce passage : « On a poussé les hauts cris au sujet de cette charrue passée sur le sol de Port-Royal. Pour moi, je n'y vois rien d'atroce. Tout châtiment qui n'exige pas la présence du patient est tolérable. J'avais d'ailleurs conçu de moi-même d'assez violents doutes sur une solennité qui me semblait assez peu française, lorsque dans un pamphlet janséniste

(3) *Considérations sur la France*, p. 188.

récemment publié, j'ai lu que Louis XIV avait « fait passer *en quelque manière*, la charrue sur le terrain de Port-Royal. » Ceci atténuerait notablement l'*épouvantable* sévérité du roi de France ; car ce n'est pas tout-à-fait la même chose, par exemple, qu'une tête coupée *en quelque manière* ou réellement coupée ; mais je mets tout au pire, et j'admets la charrue à la *manière ordinaire*. Louis XIV en faisant croître du blé sur un terrain qui ne produisait plus que de mauvais livres, aurait fait un acte de sage agriculteur et de bon père de famille. »

Revenons à des mérites plus sympathiques. Lorsque la force de la pensée vient s'ajouter à la force de l'expression, et ce n'est pas rare, les écrits de Joseph de Maistre nous donnent un plaisir littéraire aussi intense, je crois, que celui que peut donner un autre écrivain du même genre. Voici une idée profonde exprimée avec bonheur « les lois ne sont que des déclarations de droits et les droits ne sont déclarés que lorsqu'ils sont attaqués ; en sorte que la multiplicité des lois constitutionnelles écrites ne prouve que la multiplicité des *chocs* et le danger d'une destruction (1) ». Nous retrouvons ici cet effet d'imprévu et de contraste que Maistre recherche tant. Voici une idée analogue, la même au fond, exprimée avec autant de vigueur. Il s'agit ici de la croyance à l'infaillibilité du pape et de la proclamation de cette croyance.

(1) *Considérations sur la France*, 82.

« Bossuet, qu'il me soit permis de le dire sans manquer de respect à un aussi grand homme, s'est évidemment trompé sur ce point important. Il faut bien se garder de prendre un mot pour une chose et le commencement d'une erreur pour le commencement d'un dogme. La vérité est précisément le contraire de ce qu'enseigne Fleury : car ce fut vers l'époque qu'il assigne que l'on commença non pas à *croire*, mais à discuter sur *l'infaillibilité* » (1). Toujours les mêmes effets dans les passages suivants, toujours aussi même richesse de sens. Le premier résume tout un ordre d'idées abordé dans les *Soirées* et dépasse même par sa portée le chapitre dont il fait partie : « Chose étrange ! c'est le crime qui se plaint des souffrances de la vertu ! c'est toujours le coupable, et surtout le coupable *heureux* comme il veut l'être, plongé dans les délices et regorgeant des seuls biens qu'il estime, qui ose quereller la Providence lorsqu'elle juge à propos de refuser ces mêmes biens à la vertu ! Qui donc a donné à ces téméraires le droit de prendre la parole au nom de la vertu qui les désavoue avec horreur, et d'interrompre, par d'insolents blasphèmes, les prières, les offrandes et les sacrifices volontaires de l'amour ? » (2) Le second contient en germe toute une théorie de gouvernement, on y retrouve aussi le premier état d'un mot célèbre qui ne l'a pas égalé. « Lorsqu'on parle

(1) *Du Pape*, 25.
(2) *Soirées de St-P.* t. 1 (223-224).

de despotisme et de *gouvernement absolu*, on sait rarement ce qu'on dit. Il n'y a point de gouvernement qui puisse tout. En vertu d'une loi divine, il y a toujours à côté de toute souveraineté une force quelconque qui lui sert de frein. C'est une loi, c'est une coutume, c'est la conscience, c'est une tiare, c'est un poignard, mais c'est toujours quelque chose. » (1)

Les passages comme ceux-là sont une des gloires de Joseph de Maistre écrivain. Ici il est l'égal des plus grands. Malheureusenent son style ne se soutient pas. La composition n'est pas toujours rigoureuse, le discours, l'argument est interrompu par des citations un peu trop abondantes, la pensée ne se développe pas toujours avec l'ampleur et l'unité que d'autres ont pu atteindre. La vivacité, la violence si fréquentes ne sont pas toujours d'une haute distinction, le style nerveux devient quelquefois le style tendu, le style simple confine à l'absence de style, enfin l'éloquence voulue se complait, il faut bien le reconnaître, dans des formules trop usitées et quelquefois, — je me hâte de dire que c'est rare, — elle tourne à la banalité.

N'exagérons rien pourtant. Si Joseph de Maistre n'est pas irréprochable, s'il n'a pas d'une manière continue l'ampleur et le nombre de certains écrivains classiques, on n'en trouve pas moins chez lui d'admi-

(2) *Du Pape*, p. 230.

rables parties, et des suites de pages d'une beauté de premier ordre, d'une vigueur soutenue, d'une éloquence entraînante, d'une inspiration puissante, profonde, sombre parfois, d'une verve qui ne se ralentit pas. Le portrait du bourreau auquel, malgré qu'on en ait, il faudra bien réserver toujours une bonne place dans l'œuvre de Maistre, le morceau sur Voltaire, le long entretien sur la guerre, les considérations mystiques du sénateur sur les causes et les fins de la réversibilité en sont, pour ne pas sortir de son ouvrage le plus connu, des exemples éclatants. Sans doute, si l'on examine ce style de près on trouve en lui des faiblesses, des défauts positifs, des négligences. La *perfection* n'est pas atteinte. Mais il est une sorte de grandeur que la perfection ne suffit pas à donner, et avec laquelle elle semble peut-être incompatible. C'est la grandeur de Corneille à laquelle Racine n'atteint pas, c'est la grandeur de Michel-Ange qui manque à Raphaël, c'est la grandeur de Shakespeare et de Victor Hugo. Cette grandeur est faite d'outrance et elle s'accommode très bien de certaines imperfections. Nous sommes ainsi faits, et c'est peut-être un défaut, mais je crains bien qu'il soit irrévocable, que la force ne nous apparaît guère que dans l'effort, et que d'autre part les faiblesses, les lacunes d'une œuvre nous en rendent souvent les beautés plus éclatantes. Cette grandeur qui ne va guère sans quelque mauvais goût, sans quelque emphase, sans de fréquentes exagérations, Joseph de Maistre l'a atteinte et pour cela nous l'admirerons.

Et nous l'admirerons encore parce que, après tout, les défauts de ses œuvres, on finit par les oublier. Il est aisé de le critiquer, il est aisé aussi et plus agréable, de négliger, en se laissant entrainer par cette éloquence serrée et fougueuse, les imperfections où l'on pourrait s'arrêter. Je ne dis pas qu'on se laisse convaincre mais lorsque la lecture est terminée l'impression est forte, on sent qu'on a lu un maître. Ce que j'ai dit de quelques longs passages de ses livres, on peut le dire de ses chapitres, de ses livres entiers. Oui, à côté de morceaux étincelants, de beautés qu'aucun autre n'a dépassées et que bien peu ont égalées, on trouve des faiblesses, des lacunes et des négligences, la composition est défectueuse, l'excès du parti pris, l'excès de la violence nous arrêtent ou nous choquent, mais l'ouvrage demeure dans notre souvenir comme une grande œuvre, on peut, après l'avoir lu, sortir de cette lecture fatigué, heurté, choqué ou surpris, on en sort fortifié, — on a pensé, avec ou contre l'auteur,— et modifié en quelque sorte par le contact de cet esprit si vibrant et si ferme ; c'est que le style de Maistre l'a servi souvent d'une merveilleuse manière et jamais ne l'a trahi, c'est qu'il est transparent, ce style et qu'il nous laisse apercevoir derrière l'écrivain, la haute intelligence, l'esprit toujours actif, le cœur droit, ardent et généreux de l'homme. Cela suffit pour faire de Joseph de Maistre, non pas un modèle à imiter, mais un maître à admirer, et non

pas un écrivain irréprochable, mais certainement un grand écrivain, un de nos grands écrivains pouvons-nous dire, puisque notre langue fut la sienne.

CHAPITRE TROISIÈME

LA DOCTRINE

Le système de Joseph de Maistre, comme tous les systèmes dignes de ce nom, peut se résumer en quelques phrases. Le bien, l'idéal, le but c'est l'unité absolue, le mal c'est la division sous toutes ses formes, c'est vers l'unité qu'il faut tendre toujours et partout. Mais cette unité ne peut être atteinte par les hommes que si une autorité les réunit, le représentant de cette autorité sera le Pape dans le domaine spirituel, le roi dans le domaine temporel, et l'autorité qui doit nous donner l'unité participe de son caractère absolu et sacré. Cependant le mal existe dans le monde, il doit être expié, de là, la nécessité de la douleur, la nécessité du bourreau qui est le soutien de l'unité politique, la nécessité de la guerre dont le caractère divin est précisément d'être l'expiation, insuffisante sans elle. Et l'unité obscure, essentielle, originelle qui est celle du genre humain fait de ce genre humain un tout dont les éléments sont solidaires les uns des autres, et souffrent et *satisfont* les uns pour les autres. Quoi qu'il en soit d'ailleurs

de son origine et de sa cause, la solidarité est un fait et la réversibilité s'y rattache nécessairement. Le monde entier est ainsi une sorte de sacrifice permanent, la « souffrance de l'humanité » c'est la condition du retour à l'unité. La Providence qui dirige tout prépare ainsi le salut de l'homme, le salut par la souffrance et par le sang.

C'est à ces vues que tout se rattache dans l'œuvre de Joseph de Maistre. Cette unité dont il était si épris s'il ne l'a pas mise dans son style, ni toujours dans la composition de ses livres, il l'a admirablement réalisée où elle était nécessaire, dans la doctrine, dans l'enchaînement des idées principales qui en constituent la partie essentielle, dans les idées secondaires qui en dépendent, dans les mille idées de détail qui viennent s'y rattacher et qui achèvent de donner à la théorie la complexité et la richesse sans que l'unité en souffre.

§ I

L'UNITÉ

Il faut voir maintenant d'un peu plus près comment il a compris ses propres idées et ce qu'il entend au juste par l'unité, l'autorité, la providence.

A mon sens, si l'on veut bien comprendre le système de Maistre, il faut le considérer comme l'effort d'un philosophe, d'un métaphysicien épris d'une passion mystique pour l'unité, ce but toujours fuyant de la métaphysique qui essaye de le réaliser

dans la théorie, de la morale qui voudrait le réaliser dans la pratique. Maistre n'est pas avant tout un chrétien quoi qu'on en puisse penser, et quoi qu'on en ait dit il n'est pas avant tout un politique. On a dans ces derniers temps cru trouver dans ses doctrines religieuses une sorte de prolongement de ses théories gouvernementales. A mes yeux, c'est une erreur et j'y vois bien plutôt une conséquence de ses tendances métaphysiques, Joseph de Maistre a aimé avant tout l'ordre et l'unité mais à un point de vue abstrait et général ; son système politique et son système religieux sont des parties d'un même tout : la recherche et la réalisation dans la mesure du possible de l'unité théorique et pratique, mais s'il faut marquer les rangs, je n'hésiterais pas à faire passer dans son œuvre la religion avant la politique.

Sur le premier point les preuves abondent. On n'a qu'à voir en particulier comment il s'y prend pour défendre l'infaillibilité du pape, je sais bien qu'il admet d'autres arguments que ceux qu'il donne, des arguments moins philosophiques et peut-être plus orthodoxes, mais il me suffit en vérité qu'il ait trouvé les siens et qu'il les ait exposés à sa manière. Il est très facile de constater que c'est toujours une sorte d'unité abstraite qu'il a en vue. Tout ce qui rompt cette unité est déplorable, faux et criminel, mais il se soucie assez peu qu'on se sépare de lui sur un point ou sur un autre. Ce n'est pas au dogme qu'il tient, c'est à *l'unité de dogmes*. Il s'explique

là-dessus avec une netteté qui ne laisse guère place au doute : « Je conviens donc si vous voulez, écrit-il, à une dame russe, qu'il importe peu avant la décision qu'on croie que le *Saint-Esprit procède du Père et du Fils ou du Père par le Fils* ; mais il importe infiniment qu'aucun particulier n'ait droit de dogmatiser de son chef, et qu'il soit obligé de se soumettre dès que l'autorité a parlé, autrement il n'y a plus d'unité ni d'Eglise. » (1) Il dit ailleurs : « Quant au dogme proprement dit, c'est précisément sur ce point que nous n'avons aucun intérêt de mettre en question l'infaillibilité du Pape. Qu'il se présente une de ces questions de métaphysique divine, qu'il faille absolument porter à la décision du tribunal suprême : notre intérêt n'est point qu'elle soit décidée de telle ou telle manière, mais qu'elle le soit sans retard et sans appel. » (2) Ceci est tout à fait caractéristique. Et si l'on veut avoir une déclaration analogue en ce qui concerne l'autorité temporelle, qu'on se rappelle ce passage que j'ai déjà cité où il déclare que les peuples ne sont pas faits pour les rois, ni les rois pour les peuples exclusivement, mais que chacun est fait pour l'autre et que surtout *l'un et l'autre sont faits pour qu'il y ait une souveraineté.* Ici, il est vrai, Maistre vise la souveraineté, non l'unité, mais c'est que pour lui le souverain, cause de l'unité devient l'unité elle-même réalisée, rendue visible et tangible, et

(1) *Lettres et opuscules* II, 266.
(2) *Du Pape*, p. 145-146.

nous voyons ainsi confirmer cette tendance abstraite de Joseph de Maistre, vers une *forme* suprême dont l'Eglise et la royauté sont pour ainsi dire les plus hautes incarnations.

Ceci nous amène à un côté curieux et important de sa doctrine et nous aide à le comprendre. Pour Maistre l'infaillibilité du Pape étant le fondement de l'unité de l'Eglise, c'est-à-dire de l'unité des croyances humaines, est pour ainsi dire, une chose de droit naturel. « Quand même on demeurerait d'accord qu'aucune promesse divine n'eût été faite au Pape, il ne serait pas moins infaillible, ou censé tel, comme dernier tribunal ; car tout jugement dont on ne peut appeler est et doit être tenu pour juste dans toute association humaine sous toutes les formes de gouvernement imaginables, et tout véritable homme d'état m'entendra bien, lorsque je dirai qu'il ne s'agit pas seulement de savoir si le Souverain Pontife *est*, mais s'il *doit être* infaillible. » (1) L'infaillibilité du Pape nous est ainsi présentée, pour parler la langue de Kant, comme une sorte de *postulat de la raison pratique*, comme une croyance que des nécessités supérieures nous obligent moralement à tenir pour vraie. Aussi n'hésite-t-il pas à en montrer les avantages pour les protestants et même pour les athées ; il en parle pour les catholiques d'une manière inattendue et susceptible de froisser peut-être plutôt que

(1) *Du Pape*, 21-22.

de raffermir certaines âmes religieuses. D'autres insisteraient sur la vérité du dogme, lui met surtout en lumière sa nécessité, je dirais volontiers son « utilité » en prenant le mot dans un sens très élevé et très large. C'est ainsi qu'il parle comme nous l'avons vu de *l'intérêt* qu'il y a non pas à ce qu'une question concernant le dogme soit tranchée d'une façon ou de l'autre, mais à ce qu'elle le soit sans retard. Et l'on ne saurait s'étonner qu'il écrive à l'archevêque de Raguse « je crois qu'en ce moment les hommes sensés de tous les pays, et les protestants mêmes doivent diriger leurs efforts, chacun dans leur sphère particulière vers le rétablissement du Saint-Siège dans tous ses droits légitimes » et même « si j'étais athée et souverain, Monseigneur, je déclarerais le Pape infaillible par édit public, pour l'établissement et la sûreté de la paix dans mes Etats » (2). L'unité comme but, l'autorité comme moyen. Maistre ne se lasse pas de nous y ramener toujours.

Quelques années après la mort de Joseph de Maistre, un autre grand penseur, Auguste Comte tâcha de remplacer les doctrines religieuses et métaphysiques dont il prévoyait la fin, et dont il craignait l'insuffisance. Il tenta d'y suppléer par une organisation du savoir positif, par une organisation politique, par une organisation sacerdotale, car il créa une religion pour remplacer les autres et comme Joseph de Mais-

(2) *Lettres et opuscules* I. 378-379.

tre, à côté, au-dessus de l'autorité temporelle il plaça son gouvernement spirituel. Pas plus que Maistre il n'aima l'indépendance, la libre pensée ni le libre examen, comme lui il faisait passer avant tout l'organisation et l'unité, plus que lui, car il s'applique davantage au détail, il systématisa et règlementa à l'excès toutes les croyances, tous les sentiments, tous les actes de la vie humaine. Son œuvre inspirée par le même esprit général que celle de l'auteur du Pape en est sur quelques points une exacte contre-partie, et le théoricien des soirées de Saint-Pétersbourg, s'il avait pu connaître le système de Comte s'indignerait sans doute de toute comparaison entre eux, Maistre voulait l'unité par le christianisme, Auguste Comte rejeta les dogmes chrétiens. Toutefois son organisation sociale, politique et religieuse était telle qu'on a pu lui adresser une critique qui est en même temps, et à certains égards, un grand éloge. Un savant anglais déclara que sa doctrine était « un catholicisme sans christianisme. » Ce mot me revenait à l'esprit pendant que je lisais les écrits de Joseph de Maistre, et certes je ne pouvais guère penser à le lui appliquer. Cependant il se rapproche de Comte par cet ardent besoin d'unité qu'il fait passer avant toutes les formes religieuses, comme la souveraineté passe avant telle ou telle forme de monarchie, il s'en rapproche encore par sa passion pour l'autorité, si d'ailleurs comme on a pu le dire il est plus royaliste que légitimiste, il est aussi plus

catholique au sens étymologique que chrétien, et si le système de Comte est un catholicisme sans christianisme, celui de Joseph de Maistre pourrait bien être un catholicisme avant tout avec le christianisme en plus, et, si j'osais le dire, par dessus le marché.

On a même pu douter de ce christianisme. Et, en effet, les dogmes chrétiens, sauf quelques-uns, assez rares, paraissent intéresser assez peu Joseph de Maistre ; on dirait vraiment que la seule supériorité du christianisme à ses yeux c'est d'offrir non pas des croyances vraies et supérieures en cela à celles des autres religions, mais bien une organisation plus forte et une unité pratique plus grande. La religion même pourrait en quelque sorte semble-t-il disparaître sans grand inconvénient, pourvu que la forme en subsistât. Maistre dit quelque part qu'il n'y a pas de religion tout à fait fausse, et en effet, elles doivent toutes lui paraître vraies précisément en proportion de l'unité de croyances plus ou moins grandes qu'elles sont capables de réaliser, et, aussi parce que pour lui le christianisme n'est pas absolument isolé des autres doctrines. Tout se tient, et l'unité il la retrouve encore dans la ressemblance des religions, comme dans la continuité qui relie, par exemple, les évêques chrétiens aux druides des Gaulois. S'est-il jamais demandé réellement si le christianisme était vrai ? Je ne sais trop — on serait parfois tenté de croire qu'il s'en inquiétait peu et qu'il s'intéressait seulement aux moyens de le répandre et de réaliser

par lui l'uniformité des croyances. En tout cas il le défend souvent par des raisons toutes pratiques, il en arrive même à des considérations qu'on se serait fait scrupule de lui prêter « puisqu'il est assez bien prouvé par l'histoire, dit-il, qu'il faut une religion aux peuples et que le sermon sur la montagne sera toujours regardé comme un code de morale passable, il importe de maintenir la religion qui a publié ce code. Si ses dogmes sont des fables, il faut au moins qu'il y ait *unité de fables*, ce qui n'aura jamais lieu sans *l'unité de doctrine* et d'autorité laquelle à son tour devient impossible sans la suprématie du souverain pontife. » (1) Notez qu'il n'écrit pas ceci à un athée pour le convaincre en le prenant par son côté faible, rien ne serait plus contraire à son humeur, il l'écrit à un archevêque, notez surtout que ce ton n'est pas rare chez lui, il lui est habituel. Maistre ne parlerait pas autrement s'il était une sorte de Machiavel de la religion, uniquement préoccupé d'imposer aux autres, dans un but politique, des croyances dont il ne se soucierait lui-même aucunement.

Et pourtant Joseph de Maistre est un croyant convaincu, il n'y a aucune possibilité de doute à cet égard. Seulement il faut bien entendre que ce qu'il demande à la religion c'est avant tout l'unité et l'autorité. S'il en parle avec le ton singulier que nous avons relevé, c'est peut-être parce qu'il est si forte-

(1) *Lettres et opuscules*, I. 378-379.

ment convaincu de la valeur particulière de ses croyances qu'il fait à son adversaire le plus beau jeu possible, sachant bien que la victoire lui restera toujours, c'est surtout que, dans les limites imposées par la foi, il est un esprit très libre, et prêt à envisager les idées les moins ordinaires, celles qui offrent quelque difficulté au commun des esprits, et que ce sont même celles-là qu'il préfère, c'est qu'il prend naturellement les questions par le côté auquel les autres ne songeraient pas et qu'il se complait à les prendre ainsi. D'ailleurs pour lui l'unité et la vérité sont une même chose. Il croit le christianisme capable de réaliser l'unité religieuse, cela lui suffirait au besoin. Si d'un autre côté c'est le christianisme et non tout autre doctrine qui lui a paru répondre à ses besoins de métaphysique il n'y a pas de quoi s'en étonner. D'abord aucune autre croyance déjà formée ne pouvait lui offrir de pareils avantages, et je crois bien qu'il n'avait pas la patience voulue pour en édifier une lui-même comme Auguste Comte, d'un autre côté sa naissance, son éducation, son milieu, sa carrière expliquent suffisammeut son choix. S'il n'est pas *né chrétien*, il est certainement devenu chrétien — un chrétien un peu étrange.

Ne nous y trompons pas d'ailleurs, sa théorie sur l'unité n'est ni superficielle, ni complètement fausse. On peut penser — c'est ce que je fais — que cette unité n'est pas réalisable par les moyens qu'il a préconisés, mais il ne s'est pas trompé en confondant l'unité

avec le vrai et avec le bien. Nous ne pouvons pas concevoir le vrai autrement que comme l'accord des croyances avec la réalité, c'est-à-dire l'accord général de nos croyances avec tout ce qui peut nous faire connaitre le réel, perceptions et sensations, expériences, idées et aspirations vagues. La vérité connue et adoptée suppose bien l'harmonie universelle des idées et la moralité pratiquée suppose bien l'harmonie universelle des actes. Beauté, vérité, moralité, toutes ces grandes choses sont un même fait, l'unité, l'harmonie, la finalité, vu par ses différentes faces, apprécié par nos différentes facultés. La fausseté, l'erreur, le mal sont un désaccord, désaccord entre une opinion et l'expérience, entre la croyance de l'un et la croyance de l'autre, entre un acte et un principe, entre les sentiments qui luttent dans des individus différents ou qui se combattent au sein de la même personnalité. Cette vérité qu'il n'est pas possible de développer ici suffisamment pour la défendre contre des objections évidentes, Joseph de Maistre l'a sentie et pénétrée. « *Le mal est le schisme de l'être, il n'est pas vrai.* » Une grande partie de sa philosophie tient dans ce mot, et cette partie là est bonne.

Il me semble après ce qui précède que nous avons aussi résolu la seconde question que nous nous étions posée. La philosophie et la religion de Joseph de Maistre ne sont pas un simple prolongement de sa politique. Ce qui a pu aider à la confusion c'est que

Maistre emploie souvent pour défendre la religion des arguments qui ont une apparence politique. Nous en avons plusieurs exemples dans les fragments que j'ai cités. Mais cela ne provient que de sa façon de concevoir l'unité; sa conception ne reste malheureusement pas toujours également haute, mais, quand il va au fond de ses croyances, l'unité pour lui n'est pas une chose abstraite, une simple ressemblance d'opinions, une uniformité de croyances ; non, l'unité qu'il souhaite, est celle d'un organisme, d'un ensemble de forces qui convergent vers un même point central.

Sans soumission à une commune autorité, il n'y avait plus d'unité ni d'église « sous ce point de vue, écrivait-il, l'Eglise grecque est aussi séparée de nous que l'Eglise protestante ; car si le gouverneur d'Astrakan ou de Saratoff se sépare de l'unité russe, et qu'il ait la force de se soutenir dans son indépendance, il importe peu qu'il retienne la langue de l'empire, *plusieurs* ou même *toutes* les lois de l'empire : il ne sera pas moins étranger à *l'empire russe*, qui est l'unité politique comme l'empire catholique est l'unité religieuse. » (1)

Il se figure une société d'intelligences soumises à la même règle, recevant les mêmes inspirations, la même direction, et cette société d'intelligences il se la construit naturellement sur le modèle de la société

(1) *Lettres à une dame russe sur la nature et les effets du schisme. Lettres et opuscules.* Tome II, p. 267.

politique, mais c'est d'abord le modèle qui se présente immédiatement à l'esprit qui cherche une comparaison, ou une image concrète. Tout semble établir que la religion et le royaume sont pour lui deux applications du principe d'unité. Et il n'est pas douteux que la religion ne doive être réputée supérieure à la politique à cause de l'unité plus grande qu'elle produit, de la quantité plus considérable d'hommes qu'elle réunit sous une même loi. Au reste, dans son livre sur le Pape, Joseph de Maistre montre évidemment plus de respect encore pour le Souverain Pontife que pour le roi et il n'est pas éloigné de placer le Pape comme un arbitre, presque comme un juge, au-dessus des souverains temporels, même pour les affaires temporelles. Et il n'est pas étonnant que la vue des royaumes terrestres ait aidé Joseph de Maistre à considérer la religion comme une sorte de monarchie universelle, il faut bien prendre ses idées dans l'expérience. Mais je ne m'aperçois jamais, dans son œuvre qu'il ait subordonné la religion à la politique, je vois le contraire à peu près partout, je vois surtout qu'il a considéré la religion et la monarchie comme des formes diverses des mêmes principes.

La religion est d'ailleurs le fondement même de la politique. C'est bien elle qui est la base de l'ensemble du système. « Toutes les institutions imaginables dit-il, reposent sur une idée religieuse ou ne font que passer. Elles sont fortes et durables à mesure

qu'elles sont *divinisées*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Non seulement la raison humaine, ou ce qu'on appelle la *philosophie*, sans savoir ce qu'on dit, ne peut suppléer à ces bases qu'on appelle *supersti-tieuses*, toujours sans savoir ce qu'on dit, mais la philosophie est, au contraire, une puissance essen-tiellement désorganisatrice. » (1) La religion apparaît ainsi comme le soutien de l'Etat mais aussi comme sa raison d'être, ce n'est pas que la religion soit faite pour la politique, mais la politique ne peut que se conformer à la religion. C'est celle-ci qui règne sur-tout et s'il a beaucoup parlé sur l'unité politique, en faveur de la royauté et contre la révolution Maistre a parlé plus encore et avec au moins autant de fer-veur, pour l'unité religieuse, en faveur de la papauté et contre les hérésies.

Joseph de Maistre apporte dans la philosophie poli-tique le même esprit que dans la philosophie reli-gieuse. L'unité toujours, il y revient partout explici-tement ou implicitement — nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer. La force de son principe est telle et son esprit dans le cercle qu'il s'est tracé est si indépendant que nous le voyons adopter les opinions absolument opposées à celles que son milieu, ses convictions politiques et même ses convictions religieuses paraissaient devoir lui dicter. Au reste, il ne s'écarte pas de la logique, mais il nous oblige

(1) *Considérations*, etc. p. 67.

à admirer chez lui la force de la conviction abstraite et du principe de l'unité, et à voir combien il faisait passer le principe avant les considérations d'une politique étroite. Aux autres raisons qu'il avait d'être défavorable aux émigrés venait s'en ajouter une très puissante tirée du démembrement possible de la France. Il prend parti pour la France même républicaine, dans sa résistance à la coalition européenne. « Qu'on y réfléchisse bien, dit-il, on verra que le mouvement révolutionnaire une fois établi, la France et la monarchie ne pouvaient être sauvées que par le jacobinisme... Que demandaient les royalistes lorsqu'ils demandaient une contre-révolution telle qu'ils l'imaginaient, c'est-à-dire faite brusquement et par la force ? Ils demandaient la conquête de la France ; ils demandaient donc sa division, l'anéantissement de son influence et l'avilissement de son roi, c'est-à-dire des massacres de trois siècles, peut-être, suite infaillible d'une telle rupture d'équilibre. Mais nos neveux, qui s'embarrasseront très peu de nos souffrances et qui danseront sur nos tombeaux, riront de notre ignorance actuelle ; ils se consoleront aisément des excès que nous avons vus, et qui auront conservé l'intégrité *du plus beau royaume après celui du ciel.* » (1)

(1) *Considérations,* p. 21-22.

§ 2.

L'AUTORITÉ

Si l'unité c'est le bien, si le mal c'est la division, il n'est pas douteux que la division ne soit fréquente, et, comme beaucoup d'observateurs réfléchis et de penseurs solitaires, Maistre avait facilement l'observation attristée. Son système l'y portait sans doute, — si d'ailleurs il n'est pas susceptible de s'expliquer lui-même partiellement par ce trait de son caractère. Il a pénétré assez profondément dans les sentiments de l'homme pour voir le fond vaseux que recouvre une eau plus ou moins limpide ; ses jugements sur l'humanité sont durs, et sinon tout à fait justes, — lui-même n'en serait peut-être pas toujours bien sûr — du moins et bien certainement, plus justes que charitables : « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin dit-il, mais celle d'un honnête homme est abominable. Qu'il y a peu d'hommes dont le passage sur cette sotte planète ait été marqué par des actes véritablement bons et utiles... Mais qu'est-ce que le commun des hommes et combien y en a-t-il sur mille qui puissent se demander sans terreur : Qu'est-ce que j'ai fait dans ce monde ? *En quoi ai-je avancé l'œuvre*

(1) *Lettres et opuscules*, I. 450.

générale, et que reste-t-il de moi en bien et en mal ? » (1) Il dit encore ailleurs « ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs *avec des lampes,* et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de *vertu*, de *justice* et d'*innocence.* Commençons par examiner le mal qui est en nous, et pâlissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme ; car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du législateur éternel. » (2)

L'innocence, on le sait, n'est pas de ce monde ; c'est une des vérités qu'il développe dans les *Soirées* à propos des manifestations sur la terre de la justice divine. Avec sa profonde logique, il a bien vu la cause ou le caractère de ce mal qui existe dans l'homme, l'unité brisée et la division. De nos jours on entend souvent parler de dédoublement de la personnalité. Au temps de Joseph de Maistre, c'était plus rare, il y avait bien eu déjà les vers fameux de Racine et les paroles de quelques moralistes. Maistre, dans quelques mots jetés en passant, voit juste ici, et il voit plus loin : « Comme l'hypocrisie proprement dite m'a toujours paru beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine communément et que je crois à ce vice hideux aussi peu qu'il m'est possible, je ne

(1) *Lettres et opuscules,* I. 450.
(2) *Soirées de St-Pétersbourg*, I. 214.

refuse point de mettre sur le compte des contradictions humaines tout ce qu'elles peuvent expliquer. Tous les jours on dit : *c'est un hypocrite*, mais pourquoi donc, quand il suffit de dire : c'est un homme ? Sénèque a fort bien dit : *Magna res est unum hominem agere.* En effet, il n'y a rien de si difficile *que de n'être qu'un.* Quel homme sensé n'a pas mille fois gémi sur les contradictions qu'il aperçoit dans lui-même ? Celui qui fait le mal par faiblesse, après avoir fait le bien par ostentation, est coupable sans doute, mais nullement hypocrite. »

Pour remédier au mal et à la division il ne faut donc pas compter sur un accord spontané des esprits et des cœurs, l'homme est mauvais, le péché originel pèse sur lui, il reste deux moyens de salut, l'un préventif, pour ainsi dire, l'autorité, l'autre répressif, l'expiation. Ils peuvent soit nous aider à préserver l'unité que nous conservons, soit nous faire reconquérir l'unité perdue.

L'autorité est la condition du maintien de l'unité, elle la représente et en quelque sorte elle la personnifie. Il faut que la société religieuse et la société civile soient dirigées, il faut quelqu'un pour imposer une direction, pour indiquer la voie à suivre, pour faire cesser les conflits toujours possibles, Cette autorité pour exister doit être infaillible. Infaillibilité dans l'ordre spirituel, souveraineté dans l'ordre temporel, ce sont pour Maistre des mots synonymes. « L'un et l'autre expriment cette haute puissance qui

les domine toutes, dont tous les autres dérivent, qui gouverne et n'est pas gouvernée, qui juge et n'est pas jugée » (1). L'infaillibilité seule peut maintenir l'unité des croyances, seule elle peut faire que les difficultés soient dénoncées sans retard, les schismes prévenus, les esprits gardés de la division et de l'hérésie. La défense de l'infaillibilité du pape est faite par Maistre avec une vigueur et une abondance d'arguments bien remarquable, je ne dis pas convaincante, je le dirais si je me plaçais à son point de vue.

A force de voir dans l'autorité la condition nécessaire de l'unité, sa cause, et pour ainsi dire sa représentation concrète, on en vient à les rapprocher et à les confondre. Le pape et la religion sont étroitement unis l'un à l'autre, dans la doctrine de Joseph de Maistre, au point de ne plus faire qu'un. « J'ai toujours eu en vue, dit-il, ce passage de Bellarmin, non moins avoué par la raison que par la religion : *Savez-vous de quoi il s'agit, lorsqu'on dispute sur le Saint-Siège ? Il s'agit du christianisme* » (2).

La papauté est donc « le pouvoir suprême, *unique*, indéfectible, établi par Celui qui ne nous aurait rien appris s'il nous avait laissé le doute ; établi, dis-je, pour commander aux esprits dans tout ce qui a rapport à la loi, pour les tenir invariablement unis sur la même ligne, pour épargner enfin aux enfants

(1) *Du Pape*, 18.
(2) *Lettres et opuscules* I. 378.

de la vérité l'infortune et la honte de divaguer comme l'erreur » (1).

Avec cette conception du christianisme on comprend l'opinion que Maistre doit avoir des hérésies ou de tout ce qui leur ressemble, de toute indépendance dogmatique quelle qu'elle soit. Ce n'est pas lui qu'on convaincrait par des considérations sur le respect dû à la pensée libre et sur le droit qu'a l'homme de se tromper. Tout ce qui en résistant à l'autorité établie rompt l'unité, est déplorable, faux et criminel. Il s'écrie à propos des maximes de l'Eglise gallicane. « Qui ne s'étonnerait d'abord de cette expression *nos maximes* ! Est-ce donc que dans le système catholique une Eglise particulière peut avoir en *matière de foi* des *maximes* qui n'appartiennent pas à toutes les Eglises ? » On sait comment il a traité les hérésies et les hérétiques, tous les dissidents en un mot entre lesquels il ne voit pas de différences essentielles. « Le Souverain Pontife est la base nécessaire, unique et exclusive du christianisme. A lui appartiennent les promesses, avec lui disparaît l'unité, c'est-à-dire l'Eglise. Toute Eglise qui n'est pas catholique est *protestante.* Le principe étant le même de tout côté, c'est-à-dire une *insurrection contre l'unité souveraine*, toutes les Eglises dissidentes ne peuvent différer que par le nombre des dogmes rejetés. » (3)

(1) *De l'Eglise gallicane*, 358.
(2) *De l'Eglise gallicane*, 327.
(3) *Du Pape*, p. 427.

Mêmes principes pour ce qui concerne les sociétés politiques. Si Joseph de Maistre conçoit l'Eglise sous la forme d'une monarchie, il ne conçoit pas sans cette forme la société temporelle. L'unité qui est la condition même de la nation ne peut exister pour lui que par la monarchie. « La grande république est impossible, dit-il, et sur ce point le temps devait le démentir, — parce qu'il n'y a jamais eu de grande république. » (1) Le régime représentatif est un trompe-l'œil ou une cause de ruine « la question, dit-il à propos de la République française, n'est pas de savoir si le peuple français peut être libre par la constitution qu'on lui a donnée, mais s'il peut être *souverain*. On change la question pour échapper au raisonnement. Commencons par exclure l'exercice de la souveraineté ; insistons sur ce point fondamental, que le souverain sera toujours à Paris, et que tout ce fracas de représentation ne signifie rien ; que le *peuple* demeure parfaitement étranger au gouvernement ; qu'il est plus sujet que dans la monarchie, et que les mots de *grande république* s'excluent comme ceux de *cercle carré* » (2). Il ne faut pas confondre, d'ailleurs, le mandataire et le représentant « on suppose assez souvent, par mauvaise foi ou par inattention que le *mandataire* seul peut être *représentant* : c'est une erreur. Tous les jours, dans les tribunaux, l'enfant, le fou et l'absent sont représentés par des

(1) *Considérations sur la France*, 52.
(2) *Considérations*, p. 59.

hommes qui ne tiennent leur mandat que de la loi : or le *peuple* réunit éminemment ces trois qualités, car il est toujours *enfant*, toujours *fou* et toujours *absent*. Pourquoi donc ses *tuteurs* ne pourraient-ils se passer de ses mandats ? » (1) Mais si l'on veut que tout le peuple soit représenté, qu'il le soit par des mandataires et que chacun puisse donner ou recevoir des mandats, à quelques exceptions inévitables près « et si l'on prétend encore joindre à un tel ordre de choses l'abolition de toute distinction et fonction héréditaire ; cette représentation est une chose que l'on n'a jamais vue, et qui ne réussira jamais. » (2)

Le roi et l'aristocratie voilà les véritables représentants de la nation, presque la nation elle-même puisqu'ils en sont l'unité. « Le ROI, ou pour mieux dire le SOUVERAIN répond justement de tout, parce qu'il sait tout, tous ses agents, tous ses organes n'étant que lui-même. » Son autorité est inattaquable. Elle n'est pas illimitée, aucune ne peut l'être, « il n'y a point de souveraineté qui, pour le bonheur des hommes, et pour le sien surtout, ne soit bornée de quelque manière » mais « dans l'intérieur de ces bornes, placées comme il plaît à Dieu — et retenons bien ces mots, ils sont très importants — elle est toujours et partout absolue et tenue pour infaillible. Et quand je parle de l'exercice légitime de la souve-

(1) *Considérations, etc. p. 55 en note.*
(2) *Considérations, p. 55-56.*

raineté, je n'entends point ou je ne dis point l'exercice *juste*, ce qui produirait une amphibologie dangereuse, à moins que par ce dernier mot on ne veuille dire que tout ce qu'elle opère dans son cercle est juste ou tenu pour tel : ce qui est la vérité. » (1)

A côté du roi qui est pour ainsi dire l'incarnation de la nation même, la noblesse a sa place, une place de premier ordre. « Il y a dans tous les pays un certain nombre de familles conservatrices sur lesquelles repose l'Etat : c'est ce qu'on appelle l'*aristocratie* ou la *noblesse*. Tant qu'elles demeurent pures et pénétrées de l'esprit national, l'Etat est inébranlable, en dépit des vices des souverains ; dès qu'elles sont corrompues, surtout sous le rapport religieux, il faut que l'Etat croule, quand il serait gouverné de Charlemagne en Charlemagne. Le patricien est un prêtre laïque : la religion nationale est sa première propriété et la plus sacrée, puisqu'elle conserve son privilège, qui tombe toujours avec elle. Il n'y a pas de plus grand crime pour un noble que celui d'attaquer les dogmes. » (2).

On devine aisément que l'aristocratie telle qu'il la voulait n'était pas ce que quelques-uns rêvent aujourd'hui : une aristocratie purement intellectuelle, et surtout une aristocratie de savants, de lettrés ou de philosophes. Ceux-ci sont gens peu

(1) *Du Pape*, p. 216-217, *en note*.

(2) *Lettres sur la chronologie biblique*, in *Lettres et Opuscules*. II, 247.

imitateurs, relativement, et même par la simple expansion de leur esprit, peuvent, sans le vouloir et simplement pour ne pas y prendre garde, devenir dangereux. Je ne jurerais pas que le comte Joseph de Maistre lui-même soit absolument sans reproche, mais à coup sûr il aime et estime peu les savants, les philosophes, les raisonneurs. La raison humaine est invectivée par lui en cent endroits. La science, il a toujours affecté d'en faire peu de cas. Aussi en traçant magnifiquement le rôle de l'aristocratie lui oppose-t-il avec dédain les prétentions des penseurs ou des savants. « S'il y a une chose sûre dans le monde, dit-il, c'est à mon avis que ce n'est point à la science qu'il appartient de conduire les hommes. Rien de ce qui est nécessaire ne lui est confié. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous apprendre ce qu'il est et ce que nous lui devons. Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'Etat d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices, d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien, ce qui est vrai et ce qui est faux, dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas le droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser : de quoi pourraient-ils se plaindre ? » (1). Pour être de l'aristocratie de Maistre il fallait se rattacher à l'au-

(1) *Soirées de St-Pétersbourg*. II, 131.

torité divine en étant prêtre, à l'autorité du roi par sa charge ou sa fonction, ou bien faire partie d'une de ces vieilles familles qui lui semblaient légitimement et héréditairement associées à l'autorité royale, étant sans doute destinées à cette association par l'autorité divine.

Voilà l'autorité constituée, autorité religieuse d'une part, autorité civile de l'autre. Pensera-t-on que la partie de la nation qui reste en dehors de cette autorité soit sacrifiée au reste ? Ce serait se tromper du tout au tout. Dans un organisme bien unifié aucune partie n'est sacrifiée à l'autre, mais toutes n'ont pas le même rôle. Les bras ne sont pas sacrifiés à la tête, mais ils ne commandent pas comme elle. Le bonheur de l'ensemble fait partie de l'ordre, il est essentiel à l'unité. A ce titre Joseph de Maistre s'y intéresse, il adopte et présente comme n'offrant « aucune difficulté » une maxime qui est celle de Bentham et des utilitaires. « Il serait bien temps, dit-il, de s'apercevoir que les meilleures institutions ne sont point celles qui donnent aux hommes le plus grand degré de bonheur possible à tel ou tel moment donné, mais bien celles qui donnent *la plus grande somme de bonheur possible au plus grand nombre de générations possibles. C'est le bonheur moyen*, et je ne vois pas qu'il y ait là aucune difficulté. »

On se tromperait surtout si l'on voyait dans le système autoritaire et aristocratique de Joseph de Maistre une sorte de restauration des privilèges des

classes nobles. Ce qu'il refuse au peuple, c'est l'autorité. Assurément, pour Maistre le peuple est privé de tout droit politique important, la souveraineté n'émane pas de lui, il ne peut prétendre imposer au roi ses volontés ou ses caprices, il ne peut même, il ne doit pas en tout cas éviter de se soumettre aux volontés ou aux caprices du prince. Le contrôle du supérieur par l'inférieur répugne essentiellement à Maistre, et l'on pourrait bien lui accorder qu'il est regrettable que les défauts de l'homme le rendent nécessaire. Les devoirs du souverain sont pour lui une affaire de conscience. Peut-être l'aristocratie peut-elle parfois donner discrètement son avis, le pape, à la rigueur, peut intervenir dans certains cas extrêmes. Mais ceci est tout à fait exceptionnel. Il n'est pas bon que le peuple réfléchisse trop sur les pouvoirs du roi et prenne une conscience trop claire de ce qu'il doit attendre de lui. L'anarchie menace dès que la critique et la discussion sont possibles.

Mais si Joseph de Maistre n'entend pas substituer les fantaisies d'un homme ou d'une classe aux aspirations de tous, s'il ne reconnaît guère de droits au peuple, s'il lui refuse surtout, pour ainsi dire, *le droit de faire valoir ses droits*, il est très exigeant quant aux devoirs qu'il impose aux dépositaires de la souveraineté. A ceux-ci il accorde bien l'autorité mais c'est pour leur imposer des devoirs, non pour leur permettre de ne pas les remplir. Le roi et l'aristocratie

n'ont pas de privilèges, il ne s'agit pas pour Maistre de faire prospérer un homme et une caste, il s'agit de maintenir l'unité. De là découlent les prérogatives de ceux qui représentent l'autorité, ils n'ont de droits que pour faire leur devoir. S'ils faillissent à leur tâche, sans doute le peuple leur doit encore le respect et l'obéissance, mais ils sont, eux, les plus coupables des hommes. Et Maistre ne se représente nullement le pouvoir idéal sous la forme d'une insupportable tyrannie. Nous avons vu tout à l'heure ce qu'il pensait des gouvernements forts. Il fut libéral, conseillant par dessus tout de tenir compte des besoins du moment et de l'opinion publique, recommandant la douceur et la bonté, même la justice et l'exécution régulière des lois. On sait qu'il passa pour jacobin. Lui-même exprimait sa pensée habituelle par deux phrases. « Les abus valent mieux que les révolutions » ceci était pour les peuples, mais « les abus amènent les révolutions » et ceci était pour les rois.

Joseph de Maistre a conservé devant les rois et les nobles toute la liberté de son jugement, il a parfois paru attacher une médiocre importance à la personne même du souverain, et il a jugé très sévèrement une partie de la noblesse française. Il a traité de même les papes (sauf quand le système l'exigeait) et le clergé. C'est que pour lui c'est la forme abstraite qui importe, l'unité comme but, l'autorité comme moyen ; l'équilibre des forces sociales, la régularité des fonctions, le bonheur de l'ensemble obtenus par

une hiérarchie fondée sur la nature des choses et régulièrement établie par une harmonieuse répartition des devoirs, voilà ce qu'il désirait. Et l'on peut bien trouver son idéal irréalisable, mais il ne faut pas méconnaître sa grandeur non plus que l'élévation des sentiments, la hauteur des vues qui l'ont inspiré.

Cette autorité humaine, d'ailleurs, il ne la considérait jamais comme absolue, — nous l'avons déjà vu — il ne la bornait pas précisément par les droits du peuple, par des faits purement humains, par des considérations d'utilité, par des contrôles de parlement, il la voyait limitée, arrêtée par les lois mêmes de l'univers, c'est-à-dire, pour lui, par les décrets de la providence, et ici ces choses mêmes dont il était très disposé à faire bon marché dans ses théories, la volonté du peuple, l'initiative de tel ou tel individu, une révolte même, un crime, un assassinat prenaient une valeur singulière qui leur venait non point de leur nature propre ni de l'individu dont elles émanaient, mais de la place qu'il leur attribuait dans l'ordre universel des choses, dans les desseins de Dieu. Aussi pour achever de saisir ses théories sur l'autorité, comme pour comprendre ses vues sur la rédemption, faut-il examiner ses idées sur la Providence et la façon dont le monde est régi.

§ 3

LA PROVIDENCE ET LES LOIS DU MONDE

L'homme s'agite et Dieu le mène. Il n'y a pas de mot qui rende mieux l'opinion de Joseph de Maistre sur les rapports de la liberté humaine et de la Providence divine. Tout est dirigé par une volonté supérieure. L'homme reste libre dans son domaine, il ne peut rien changer à l'ensemble des choses. « Si l'on imagine une montre dont tous les ressorts varieraient continuellement de force, de poids, de dimension, de forme et de position et qui montrerait cependant l'heure invariablement, on se formera quelque idée de l'action des êtres libres, relativement aux plans du Créateur » (1). Cette volonté providentielle se montre le plus souvent par des lois générales, par l'ordre réalisé dans le monde politique et moral comme dans le monde physique, quelquefois ces lois générales sont suspendues et le miracle se manifeste, le miracle « effet produit par une cause divine ou surhumaine, qui suspend ou contredit une cause ordinaire. » (2)

C'est cette action continuelle de la Providence qu'il faut toujours avoir en vue si nous voulons

(1) *Considérations sur la France, 2.*

(2) *Considérations sur la France.*

comprendre les théories politiques de notre auteur. Peut-être paraitra-t-il inutile aujourd'hui de s'y attarder, mais c'est un jugement qu'il ne faut pas se hâter de porter quand on lit Maistre. Le fait est que pour ce qui concerne ses vues sur la société, il suffirait de considérer les lois de la Providence telles qu'il les comprend, comme des lois simplement et sans décider si elles sont ou non l'expression d'une votonté supérieure pour que chacun, quelles que soient ses opinions, pût trouver dans les *Considérations sur la France* ou dans l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, de quoi réfléchir, de quoi réformer ses idées ou de quoi en acquérir d'autres.

Les lois générales de la Providence nous donnent à la fois la raison d'être de l'autorité du souverain et du pape, et la raison d'être des limites de cette autorité. Le pape et le roi sont les représentants de la volonté divine, à ce titre ils sont infiniment respectables, mais s'ils sont les plus hauts ils ne sont pas les seuls, nous avons vu le rôle important réservé à l'aristocratie. Maistre insiste souvent sur cette idée que nulle autorité n'est absolue. Et même elle n'est pas seulement limitée, je ne dirais pas par les droits, mais bien plutôt par les devoirs des patriciens, par la mission, divine aussi, qui leur est confiée ; une constitution, un poignard quelquefois, voilà les bornes auxquelles se heurte la souveraineté. Nous pouvons bien blâmer ceux qui se

chargent, au prix d'un crime, d'arrêter l'autorité royale, par exemple, mais il ne faut pas oublier que des criminels, des meurtriers exécrables en eux-mêmes contribuent cependant pour leur part, involontairement, malgré eux, à la réalisation des desseins de Dieu. La Révolution française si « satanique » qu'elle soit, n'est pas moins divine et n'en fait pas moins triompher la Providence que l'enchainement des faits manifeste, pour Joseph de Maistre, d'une éclatante façon. Par exemple, la tyrannie qui chassa les prêtres français de leur patrie « par milliers, contre toute justice et toute pudeur, fut sans doute ce qu'on peut imaginer de plus révoltant ; mais sur ce point, comme sur tous les autres, les crimes des tyrans de la France devenaient les instruments de la Providence (1). » On ne saurait nier, en effet, dit Maistre, « que le sacerdoce, en France, n'eût besoin d'être régénéré. » « Dans les temps qui précédèrent immédiatement la révolution, le clergé était descendu à peu près autant que l'armée, de la place qu'il avait occupée dans l'opinion générale. » Maistre, ne nous y trompons pas, n'a jamais fait l'apologie du crime politique, il pense seulement que ce crime a des effets que ses auteurs n'ont pas vu, et que l'inconscience humaine tourne toujours au profit des volontés conscientes de Dieu. Il sait unir dans son cœur l'exécration pour l'auteur de l'acte coupable et l'ad-

(1) *Considérations sur la France*, p. 26.

miration pour le but vers lequel il se dirige sans le savoir, et vers lequel convergent tant d'actes incompris par ceux qui les accomplissent. C'est ainsi que par lui la France et la monarchie, une fois le mouvement révolutionnaire établi, ne pouvaient être soumis que par le jacobinisme. Et il s'écriait : « Lorsque d'aveugles factieux décrètent l'indivisibilité de la république, ne voyez que la Providence qui décrète celle du royaume. » (1)

Aussi pour Joseph de Maistre la vie des nations va pour ainsi dire d'elle-même sous l'impulsion de Dieu, comme la vie organique. Cette fameuse comparaison des organismes individuels et des organismes sociaux qu'on a tant répétée, mais qui contient tant de vérité, on la retrouve dans Joseph de Maistre et elle s'impose quand elle n'est pas formulée. Les faits sociaux apparaissent comme se développant pour ainsi dire supérieurement à la volonté de l'individu. Maistre a admirablement vu comment l'homme est pris dans le tourbillon social qui le dirige sans qu'il s'en doute, qui lui impose ses pensées, ses sentiments et ses actes. Nous expliquerions probablement le fait autrement qu'il ne l'explique, mais sur le fait lui-même on ne peut qu'être d'accord avec lui. « Plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la révolution, et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne

(1) *Considérations sur la France*, p. 26.

saurait trop le répétér, ce ne sont point les hommes qui mènent la révolution, c'est la révolution qui emploie les hommes . On dit fort bien. quand on dit qu'*elle va toute seule.* » Il ajoute à la vérité : « Cette phrase signifie que jamais la divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun évènement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer. » (1) Il faut savoir gré à Maistre d'avoir, sans nier l'influence de la volonté de l'homme, de ses désirs, de ses idées (2), montré comment elle s'exerçait forcément dans un cercle restreint et quelle part énorme il fallait réserver à cet ensemble de faits généraux où Maistre voit la manifestation d'une volonté supérieure, où d'autres verront les effets accumulés de la race du milieu et du moment, ou de l'imitation prolongée et développée d'une vieille conception originale ou d'une conformité spontanée à une sorte d'idéal incarné dans une série de générations successives qui le réalisent avec plus ou moins de conscience. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'autorité du roi puisse se heurter et se briser contre des obstacles à la fois naturels et divins. L'opinion publique est ainsi une force dont il faut tenir grand compte, et nous savons la déférence que Maistre a pour elle. Le chevalier des *Soirées*, relativement naïf, émet l'idée

(1) *Considérations*, etc., p. 8.
(2) *Considérations sur la France*, p. 175.

que la cause de la guerre pourrait bien être l'ordre des rois. « Les souverains, lui répond le sénateur, ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion ; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. » (1) et il s'attarde à énumérer un certain nombre de faits qui confirment son dire. L'aristocratie est de même hors de la portée de la volonté royale. « Il ne faut pas croire au moins, dit-il, si l'on veut s'exprimer exactement, que les souverains puissent *ennoblir*. Il y a des familles nouvelles qui s'élancent, pour ainsi dire, dans l'administration de l'*Etat* ; qui se tirent de l'égalité d'une manière frappante, et s'élèvent entre les autres comme des baliveaux vigoureux au milieu d'un taillis. Les souverains peuvent sanctionner ces ennoblissements naturels ; c'est à quoi se borne leur puissance. » (2) Nature et Providence, c'est tout un pour Maistre. On le voit, peu à peu, sa doctrine des limites du pouvoir souverain, sous ses diverses formes, se ramène à cette formule : une monarchie absolue, tempérée par la providence.

Mais la royauté même, comme forme de l'autorité, n'existe que par elle. En un sens, la Pro-

(1) *Soirées dè Saint-Pétersbourg*. II. 3.

(2) *Considérations sur la France*, p. 176.

videnee domine tout : « Toute constitution est divine dans son principe » (1). Maistre dit ailleurs « il est écrit : « C'EST MOI QUI FAIS LES SOUVERAINS... » Dieu *fait* les rois, au pied de la lettre. Il prépare les races royales, il les mûrit au milieu d'un nuage qui cache leur origine. Elles paraissent ensuite *couronnées de gloire et d'honneur* : elles se placent et voici le plus grand signe de leur légitimité. » Ce qui suit continue à indiquer ce caractère de spontanéité des faits historiques. « C'est qu'elles s'avancent comme d'elles-mêmes, sans violence d'une part, et sans délibération marquée de l'autre : c'est une espèce de tranquillité magnifique qu'il n'est pas aisé d'exprimer. *Usurpation légitime* me semblerait l'expression propre (si elle n'était pas hardie) pour caractériser ces sortes d'origines que le temps se hâte de consacrer. » (2)

Il est surprenant de voir à quel point Joseph de Maistre, le prophète du passé comme on l'a appelé, mais qui était plus de son temps qu'il n'y paraissait et qui par quelques points anticipe sur l'avenir, a eu le sens des développements, je dirai volontiers de l'évolution des institutions politiques. Elles sont hors de la portée de l'homme et si l'on excepte les cas où Dieu est directement intervenu pour dicter ses lois par l'intermédiaire d'un homme (Maistre nous dit quelque part que Moïse est le seul qui ait

(1) *Considérations sur la France*, p. 40.

(2) *Essai sur le pr. gén. des const. pol.* Préface. XIII.

fait une constitution) — toutes les constitutions libres connues « ont pour ainsi dire *germé* d'une manière insensible. » (1) Joseph de Maistre sait que les institutions se transforment et changent, commencent par une sorte d'état embryonnaire, inférieur, humble, même quand elles doivent arriver au plus haut degré d'importance et de grandeur. « Rien de grand, disait-il, n'a de grands commencements. On ne trouvera pas dans l'histoire de tous les siècles une seule exception à cette loi. *Crescit occulto velut arbor ævo ;* c'est la devise éternelle de toute grande institution, de là vient que toute institution fausse écrit beaucoup, parce qu'elle sent sa faiblesse, et qu'elle cherche à s'appuyer. » (2)

Aussi se rendait-il bien compte du mouvement parfois insensible qui amène une constitution de son point de départ à son point d'arrivée, de la graine à l'arbre vigoureux. La portée de cette croyance et son importance pour Maistre se montre dans le passage où il s'en sert pour repousser certaines attaques contre la papauté. On peut se demander à la rigueur si même les nécessités de défendre la papauté telle qu'il la comprenait ne lui ont pas inspiré cette croyance. Je suis disposé à admettre qu'il n'en est rien, au reste la question n'est pas de première importance : une idée discutable ne fait rien perdre

(1) *Considérations, etc. p.* 30

(2) *Essai sur le pr. gén. p.* 31.

de leur valeur aux idées justes dont on croit pouvoir se servir pour la défendre. « Une foule de savants écrivains, dit-il, ont fait depuis le XVIe siècle une prodigieuse dépense d'érudition pour établir, en remontant jusqu'au berceau du christianisme, que les évêques de Rome n'étaient point dans les premiers siècles ce qu'ils furent depuis ; supposant ainsi, comme un point accordé, que tout ce qu'on ne trouve pas dans les temps primitifs est abus. Or, je le dis sans le moindre esprit de contention, et sans prétendre choquer personne ils montrent en cela autant de philosophie et de véritable savoir que s'ils cherchaient dans un enfant au maillot les véritables dimensions de l'homme fait. La souveraineté dont je parle dans ce moment est née comme les autres, s'est accrue comme les autres. C'est une pitié de voir d'excellents esprits se tuer à vouloir prouver par l'enfance que la virilité est un abus, tandis qu'une institution quelconque adulte en naissant, est une absurdité au premier chef, une véritable contradiction logique. »

Nous ne serons pas surpris, avec ces doctrines que Maistre ait eu des idées très nettes sur la relativité des mesures politiques, et des jugements à porter sur les événements. « Chaque siècle disait-il, a ses préjugés et sa manière de voir d'après laquelle il *doit* être jugé. C'est un insupportable sophisme du nôtre de supposer constamment que ce qui serait condamnable de nos jours l'était de même dans les

temps passés, et que Grégoire VII devait en agir avec Henri IV, comme en agirait Pie VII envers sa majesté l'empereur François. » (1). Aussi se défend-il d'être *réactionnaire*. C'est une « erreur très funeste, à mon sens, de s'attacher trop rigidement aux monuments anciens. Il faut sans doute les respecter, mais il faut surtout considérer ce que les jurisconsultes appellent le *dernier état*. Toute constitution libre est de sa nature variable et variable à proportion qu'elle est libre, vouloir la ramener à ses rudiments, sans en rien rabattre, c'est une entreprise folle. » (2)

S'il voyait bien les différences des temps et les divers états des institutions, il savait aussi voir les ressemblances et il se plaisait à mettre en relief les moins acceptées. Il aime à rapprocher des choses fort éloignées. Son goût pour le paradoxe, au moins apparent y trouve son compte non moins que sa passion pour l'unité. Avec ses idées sur le gouvernement du monde par Dieu il n'est pas surprenant qu'il ait uni à cause de leur communauté éloignée d'origine et de but, des croyances et des institutions très différentes, et en rapprochant les choses il rapproche très volontiers les mots. On sait qu'il fait des évêques les successeurs des druides, ce qui est hardi à tous les points de vue ; il appelle quelque

(1) *Du Pape*. 213.

(2) *Causeries sur la France*. p. 116.

part un missionnaire : *Osiris chrétien*, ailleurs il parle de la *mythologie chrétienne*. A la vérité il lui fait une assez belle part. « Toute religion, par la nature même des choses, *pousse* une mythologie qui lui ressemble. Celle de la religion chrétienne est, par cette raison, toujours chaste, toujours utile et souvent sublime, sans que (par un privilège particulier) il soit jamais possible de la confondre avec la religion même. De manière que nul *mythe* chrétien ne peut nuire, et que souvent il mérite toute l'attention de l'observateur. » (1) Dans l'*éclaircissement sur les sacrifices* il va peut-être plus loin encore en retrouvant dans le paganisme toutes les doctrines religieuses auxquelles il croit : « le paganisme... étincelle de vérités, mais toutes altérées et déplacées, de manière que je suis entièrement de l'avis de ce théosophe qui a dit de nos jours que l'*idolatrie était une putréfaction.* » (2) Il continue plus loin le même sujet : « Quelle vérité, s'écrie-t-il, ne se trouve point dans le paganisme ? » Et il développe assez longuement cette conception.

Peut-être faut-il rattacher à certains égards à ce même procédé général de l'esprit de Joseph de Maistre l'aptitude singulière qu'il a pour trouver des raisons en faveur de ses croyances jusque chez leurs plus déterminés adversaires. On lui a reproché

(1) Du principe générateur, etc. p. 42 *en note*.

(2) *Eclaircissements sur les sacrifices*, à la fin du Tome II des *Soirée* . p. 361 et 379.

comme une sorte de travers de chercher à faire toujours déposer Luther en faveur de l'infaillibilité du pape ou Voltaire en faveur de l'Eglise catholique. Outre que le procédé peut être de bonne guerre, il y a quelque chose de plus profond que ne l'a cru le critique dans cette habitude de Maistre qui tâche de retrouver partout et toujours les mêmes croyances autant que cela lui est possible et pour qui ces éclats de vérité disséminés parmi l'erreur sont sans doute comme les fragments de la primitive unité brisée qui aspirent à se rejoindre.

L'évolution exige à la fois le changement et la conservation. Si Maistre avait le sentiment du progrès, bien que le mot puisse sembler étrange employé à propos de ses doctrines, il avait aussi l'amour de la conservation. Personne peut-être n'a cru plus que lui à cette sorte de logique interne qui dirige la vie des nations et par laquelle l'homme est emporté. Pour l'aider, l'intervention humaine ne peut pas produire grand chose, pour la combattre elle est à peu près impuissante. Maistre a insisté bien souvent sur l'inutilité ou le danger des constitutions écrites, par lesquelles certaines personnes voudraient organiser la vie de la nation à peu près comme un malade pourrait décider dans son for intérieur qu'il se portera bien dorénavant. Aussi est-il très favorable aux institutions qui ont longtemps régi la vie d'un peuple, qui sont nées, et se sont développées avec lui, qui ont fait leurs preuves pour ainsi dire, et

peuvent être reconnues comme l'expression même de la nature de ce peuple, ou ce qui revient au même au point de vue de Joseph de Maistre, comme l'expression des intentions de la providence à son égard. Il se méfie des nouveautés autant et plus sans doute que des retours en arrière. C'est avec enthousiasme qu'il adopte une pensée d'Origène, « qui vaut seule un beau livre. » « *Rien* dit-il, *ne peut changer en mieux parmi les hommes* INDIVINEMENT. Tous les hommes ont le sentiment de cette vérité, mais sans être en état de s'en rendre compte. De là cette aversion machinale de tous les bons esprits pour les innovations. Le mot de *réforme*, en lui-même et avant tout examen, sera toujours suspect à la sagesse, et l'expérience de tous les siècles justifie cette sorte d'instinct ». (1) Aussi voulait-il toujours une grande prudence dans les changements et qu'une présomption favorable s'attachât aux anciens usages. Cette idée comme la précédente, il l'appliquait naturellement à la défense de ses doctrines : « je ne conseillerais jamais à une nation, disait-il, de changer ses institutions antiques, qui sont toujours fondées sur de profondes raisons, et qui ne sont presque jamais remplacées par quelque chose d'aussi bon. Rien ne marche au hasard, rien n'existe sans raison, l'homme qui détruit n'est qu'un enfant vigoureux qui fait pitié. Toutes les fois que vous verrez une grande

(1) *Essai sur le pr. gén.* p. 54 et 55.

institution ou une grande entreprise approuvée par les nations, mais surtout par l'*Eglise*, comme la chevalerie, par exemple, les ordres religieux, mendiants, enseignants, contemplatifs, missionnaires, militaires, hospitaliers, etc., les indulgences générales, les croisades, les missions, l'inquisition, etc., approuvez tout sans balancer et bientôt l'examen philosophique récompensera votre confiance en vous présentant une démonstration complète du mérite de toutes ces choses. » (1)

Si la conservation et le changement sont également nécessaires on peut se trouver parfois embarrassé. Maistre nous dit bien que « puisque toute constitution est divine dans son principe, il s'ensuit que l'homme ne peut rien dans ce genre à moins qu'il ne s'appuie sur Dieu dont il devient alors l'instrument » (2) mais ceci n'est pas une solution pratique et ne nous dit pas si tel ou tel novateur est l'instrument de Dieu ou bien un simple fauteur de désordre. Maistre, je dois le dire ne nous propose pas de *critérium*, et c'est sans doute parce qu'il ne veut pas laisser à la raison individuelle la faculté de s'en servir. Elle est incompétente. Le sens commun, une sorte d'instinct universel, voilà ce qui doit compter et ce avec quoi il faut compter. Le grand respect de Maistre pour l'opinion publique,

(1) *Lettres sur l'inquisition*, p. 72.
(2) *Essai sur le pr. gén.*, p. 40 et 41.

c'est la même tendance qui le lui inspire. Ce qui est général, inconscient, inné ou imposé par les grandes circonstances de milieu ou d'organisation c'est ce qui importe, le reste, « cette lumière tremblante que nous appelons la raison, » c'est chose négligeable ou peu s'en faut. Quant à la science, nous avons vu ce que Joseph de Maistre en pense, peut-être l'estimerait-il davantage s'il voyait que ses conclusions doivent un jour devenir à leur tour le *sens commun*. Mais cette conscience intellectuelle qui est souveraine pour prononcer dans la question d'ordre philosophique ou social et qui a peut-être son mot à dire même dans les questions d'ordre strictement scientifique, voilà qui est bien supérieur à toutes les fantaisies de la raison individuelle. Tout ce qu'estime Joseph de Maistre, c'est, remarquez-le, ce qui est le moins partie de notre individualité propre, ce qu'il y a au contraire de plus général en nous, c'est à dire ce qui est plus que le reste, semble-t-il, l'expression directe de la volonté divine et des lois de la Providence. Sans doute si nous allons contre, nous servirons toujours les desseins de Dieu puisque aussi bien tout nous ramène là, mais nous le servirons malgré nous et nous briserons, au moins pour un temps, l'unité tant désirée. L'autorité du sens commun, comme l'autorité de la tradition, comme l'autorité de l'opinion publique, comme l'autorité du pape et du roi, c'est encore l'autorité divine et cette autorité divine, elle aussi, c'est l'unité cherchée, voulue, réalisée un jour à tra-

vers les souffrances et les crimes. Dieu, le bien, le vrai, c'est toujours l'harmonie, l'unité, — unité existant dès l'origine, troublée, rompue par la volonté mauvaise de l'homme, — et dont l'autorité sous toutes ses formes, maintient et conserve les restes en en préparant la restauration finale, et cette autorité même, n'est que l'influence de l'unité qui persiste encore et survit sur les fragments égarés de l'ensemble que le malheur, que l'expiation réunira.

§ 4

L'EXPIATION ET LA RÉDEMPTION

Malgré la providence, malgré le souverain et le pape, malgré l'autorité divine et l'autorité humaine, l'homme a fait le mal, il le fait encore. Il ne reste donc plus d'espoir de salut que dans l'expiation. Cette expiation Joseph de Maistre en a montré avec grandeur et avec puissance, la réalisation sur la terre. Les supplices, les souffrances, les meurtres, la guerre, tout le mal qui règne encore sur nous et qui rachète le mal que nous avons commis, il l'a analysé, scruté et décrit. Ici il est, au moins à l'égard des principes, dans la tradition chrétienne. Je n'examinerai pas s'il est logique de multiplier pour ainsi dire, le sacrifice du Christ en faisant continuellement et partout souffrir pour le coupable l'innocence, toujours imparfaite, qui nous est seule connue, après que

le Christ lui-même avait versé son sang pour effacer les péchés du monde. C'est une des objections protestantes. Maistre la cite sans y répondre directement, mais pour en faire sortir une nouvelle preuve à l'appui de ses croyances. Quoi qu'il en soit,— et pour le moment, la question n'a pas une bien grande importance,— la rédemption, l'expiation sont un des points capitaux que Maistre a le plus profondément examinés. Je disais qu'ici il se montrait réellement chrétien, j'aurais pu dire simplement qu'il s'y montre religieux, car le christanisme a repris une vieille idée, comme Maistre lui-même l'indique avec ce bonheur qu'il éprouve toujours quand il peut retrouver une forme quelconque de l'unité essentielle. « C'est une merveille inconcevable, sans doute, dit-il, en parlant de la rédemption par le sacrifice du Christ, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause; de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable et le SALUT PAR LE SANG. »(1)

(1) *Eclaircissements sur les sacrifices*, p. 405.

Mais si la purification par le sacrifice est une vieille croyance, le christianisme l'a bien faite sienne.

Maistre aussi l'a faite sienne par son ardeur et son génie. Son christianisme a toujours pris et gardé l'empreinte de sa personnalité. Remarquons qu'il prênd le dogme chrétien par ses côtés sombres et par son côté mystérieux. Ses tendances mystiques ont trouvé ici une occasion de se développer. Une comparaison fera ressortir avec évidence le caractère particulier de son esprit. On a rapproché déjà de ses doctrines les théories de Darwin. Le savant anglais, lui aussi, a insisté sur l'abondance du mal, et nous a montré dans la nature une lutte pour l'existence aussi impitoyable qu'incessante, il en a fait aussi la condition, non pas de la rédemption, mais du progrès, du développement des organismes, de la vie elle-même. Seulement Darwin a pris les choses par le bon côté ; dans son optimisme en quelque sorte inné, admirable d'ailleurs chez ce perpétuel malade, il a toujours trouvé extrêmement ingénieuse cette combinaison du Créateur, ou cette loi de la nature qui faisait ainsi sortir du mal et se développer le bien. Maistre a vu autrement. Il n'insiste pas sur ce qui, dans le mystère de la rédemption, peut éveiller en nous des sentiments de sympathie et d'amour. Il ne dit trop rien de l'amour de Dieu qui donne son fils, de l'amour du Christ qui se donne lui-même pour ce monde qu'ils vont sauver, arracher à l'éternité du malheur Ce côté de la question il ne semble

pas l'apercevoir, ce qui le frappe, ce qui l'émeut, ce qui l'intéresse, c'est le sacrifice, le sacrifice sanglant, l'expiation nécessaire pour ce retour au bien, c'est-à-dire à l'unité, le but essentiel qu'il faut atteindre. Et de même que tout à l'heure il confondait un peu l'autorité et l'unité, de même il en vient à confondre presque et à unir dans un même amour profond et troublé l'unité et l'expiation. Dans le Christ, on l'a dit, il ne voit guère que la victime sanglante, et cette victime sanglante il aime à nous la montrer multipliée, à la retrouver sous une forme affaiblie, dans chacun de nous. Comme le sang versé par le bourreau, cet envoyé de Dieu, ce soutien de l'ordre, cet indispensable gardien de l'intégrité de la patrie, est la condition nécessaire de l'unité politique, de même le sang versé sur les champs de bataille, les mille souffrances qui assaillent l'humanité, les massacres, les morts violentes, les maladies, les tourments de toute nature sont les moyens employés par la providence qui dirige tout pour nous ramener au bien, à l'unité, en faisant disparaître par la souffrance les souillures de nos péchés et de nos crimes.

Sans doute nul homme n'est absolument innocent, tout homme est pécheur, tout pécheur est coupable, tout coupable doit être châtié, mais de plus l'innocence elle-même doit souffrir, elle expie pour le coupable. La solidarité des hommes explique la réversibilité. Cette solidarité il serait intéressant de l'expliquer à son tour — peut-être faut-il se borner à l'ac-

cepter comme un fait dont tout nous prouve la réalité, on peut aussi se livrer aux plaisirs de l'hypothèse.

Nous avons vu comment Joseph de Maistre avait concilié ses principes orthodoxes et l'impétuosité intellectuelle qui le poussait toujours à l'extrême limite et qu'il avait pris le parti en exposant ses idées aimées, ses idées d'au-delà, sous forme de dialogue, de les faire exprimer par un interlocuteur sympathique, respectable, éclairé, mais non catholique, non soumis à l'autorité du pape ; lui-même, sous le couvert d'un autre interlocuteur, exposait ses réserves et se défendait de vouloir franchir une limite tracée peut-être par Dieu lui-même. Rendu libre par ce moyen, il peut s'aventurer aussi loin qu'il veut dans les profondeurs de la métaphysique, il tient le fil conducteur qui l'empêche de s'égarer.

Il nous faut donc considérer les théories du sénateur comme exprimant non pas peut-être absolument ce que croit Joseph de Maistre, mais ce qu'il incline à admettre comme vrai, ce qu'il souhaite qu'il lui soit permis de croire. La généralisation de ses principes sur l'unité, sur la division, sur le bien et le mal, le conduit à supposer une certaine unité primitive générale qui a été rompue, qu'il faut refaire et qui semble devoir absorber en un seul tout, les hommes, le monde et Dieu. Il y reconnait, lui-même, le principe qui a inspiré non seulement Saint-Paul et Malebranche, mais encore les stoïciens et Spinoza.

Ainsi sont justifiées toutes les souffrances auxquelles le juste paraît être soumis sur cette terre. Sa justice est imparfaite et il souffre pour lui-même mais au nom de l'unité originelle, et en tout cas de la solidarité, de la réversibilité, il souffre aussi pour les autres. La réalité de cette réversibilité, Maistre trouve partout des raisons d'y croire, dans l'expérience de tous les jours comme dans les traditions et les croyances des nations. C'est un fait d'expérience, pour ainsi dire, dont on méconnait seulement quelquefois la portée et l'importance et qu'il faut généraliser. La conséquence en est fatale «... *Le juste souffrant volontairement ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable qui, de lui-même ne pourrait s'acquitter*... lors donc que le coupable nous demandera *pourquoi l'innocence souffre dans ce monde*... nous pouvons répondre : *Elle souffre pour vous si vous le voulez.* » (1)

Malgré tout, le système de Joseph de Maistre — comme celui de Darwin — est optimiste, en un sens, le mal y est présenté comme une expiation du mal, c'est-à-dire comme une condition du retour au bien. Si l'on se rappelle d'ailleurs que le monde entier est régi par les lois d'un Dieu juste et bon, — à la vérité Maistre fait bien peu pour nous faire sentir ces quali-

(1) *Soirées de St. P.* 130-254.

tés, — on conçoit que les vues les plus pessimistes sur l'état actuel de notre humanité et même du monde qui l'environne et qu'elle habite peuvent s'accorder avec un optimisme fondamental. D'ailleurs, Joseph de Maistre prévoit pour un temps prochain un grand évènement bienfaisant. « Tout annonce, dit le sénateur dans les *Soirées*, et nos propres observations même le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas.* » (1) et le comte répond : « Vous attendez un grand évènement, vous savez que, sur ce point, je suis totalement de votre avis » (2). Plus tard enfin le mal lui-même doit disparaître « La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. » (3) Très ferme sur l'existence et la profondeur du mal, Maistre ne l'est pas moins en ce qui concerne la guérison. Pessimiste pour le présent, optimiste pour l'avenir, parce que dans les volontés mauvaises et inconstantes de l'homme, il voit ou croit voir subsister les éternels décrets de Dieu. L'unité vivante encore est le garant de l'unité future ; si amoindrie qu'elle soit parmi nous, elle subsiste en nous, sous

(1) *Soirées de St. P.* II, 285.
(2) *Soirées de St. P.* 301.
(3) *Soirées de St. P.* 32,

nous et au-dessus de nous, et ce qui semble achever notre division est précisément le remède à cette division même.

C'est dans la partie des *Soirées* où Joseph de Maistre expose ses vues sur la nécessité de la guerre, du sang répandu, de l'expiation sanglante acceptée par l'innocence elle-même qu'il faut chercher le Maistre qu'on connaissait autrefois, qu'on avait peut-être un peu oublié pendant quelque temps parce qu'on avait quelque peine à pénétrer de grandes idées et de grands sentiments trop éloignés des tendances dominantes, le Maistre aux grandes envolées métaphysiques, le Maistre mystique, sombre et puissant, l'apologiste du bourreau, l'admirateur religieux et troublé de la guerre, le philosophe qui prend plaisir à contredire les prévisions et les certitudes les plus évidentes de la raison vulgaire au nom d'une raison supérieure, qui se grise pour ainsi dire de l'absurdité apparente des doctrines et de la cruauté apparente des dogmes. Ce n'est pas qu'il recherche le plaisir d'étonner ou d'effrayer, bien qu'il n'y reste pas insensible, mais il se laisse aller à cette sorte d'ivresse de la pensée et du cœur à la fois angoissante et délicieuse où l'on croit dénouer toutes les contradictions en les acceptant, où l'on prononce avec foi le *credo quia absurdum*, où la fausseté évidente, où l'illogisme manifeste semblent d'autant plus rapprochés de la vérité cachée qu'ils s'éloignent de la vérité commune, où la cruauté, l'horreur des réalités semblent non pas même dissimuler,

mais au contraire mettre en lumière une intelligence cachée au vulgaire, une bonté que le profane ne sent pas, de telle sorte que l'esprit enchanté juge l'évidence proportionnelle à l'absurdité et la bonté proportionnelle à l'horreur éprouvée. C'est là après tout, qu'on s'y plaise ou non, un des grands côtés de Joseph de Maistre, celui qui l'élève au rang des penseurs qui ont le plus fait effort pour voir de haut et de loin.

Que son ivresse métaphysique ait sa grandeur il suffirait de lire, même superficiellement les *Soirées* pour s'en convaincre, qu'elle ait ses dangers on ne peut le nier. D'un côté il manque s'avancer jusqu'au panthéisme, un esprit moins ferme ou moins prévenu que le sien y serait arrivé tout à fait, et je ne sais si lui-même ne serait pas suspect à quelques catholiques ; d'autre part, je ne pense pas qu'aucun libre-penseur se laisse convaincre par lui. Quant aux catholiques qui n'ont pas subi son influence, aux protestants, aux déistes, je pense que la plupart du temps, il les exaspèrera et les rebutera. On peut voir dans leurs travaux, l'effet qu'il a produit sur Ch. de Rémusat et sur E. Scherer, qui d'ailleurs, à bien des égards, ont plusieurs fois raison contre lui. Il trouvera peut-être ses plus grands admirateurs les plus sincères et les plus sympathiques, d'abord tout naturellement, chez ceux qui pensèrent comme lui et furent ses disciples au moins sur quelques points, La Mennais, Montalembert, le comte De Falloux, Lau-

rentie, puis chez les amateurs de « l'histoire naturelle des esprits », ceux qui aiment les types extrêmes et qui ont plaisir à voir se développer jusqu'à ses dernières limites une personnalité de haute valeur, chez les admirateurs de systèmes enchainés, de logique impitoyable. Il en trouvera enfin chez les incrédules aussi, ceux qui ont abandonné les croyances religieuses et qui cependant sentent et comprennent la nécessité, l'utilité tout au moins des théories d'ensemble et des sentiments qui leur correspondent, d'une philosophie supérieure qui élève l'homme au-dessus de lui-même et le fait en quelque sorte participer comme contemplateur d'abord, comme agent, comme coopérateur ensuite, comme un ferment de moralité et d'harmonie à la vie universelle des mondes. Sans regretter des croyances qu'ils ne peuvent partager et tout en espérant la venue d'une nouvelle forme d'unité intellectuelle à peine entrevue, mais à la fois plus simple et plus ferme que les formes déjà usées, ils peuvent admirer celles-ci dans le passé, et sympathiser avec les esprits qui ont aidé à créer les plus grandioses et les plus harmonieuses. Ceux-là pourront sans accepter sa doctrine, jouir profondément de la certitude de Joseph de Maistre et de la grandeur, de la fermeté, de la hardiesse, de l'éclat de ses théories philosophiques. Ils iront même plus loin et s'ils veulent bien transposer, pour ainsi dire, la pensée de Joseph de Maistre et l'interpréter un peu autrement

qu'ils ne le font, ils jouiront non seulement de la beauté mais de la vérité même de bien de ses idées et d'une bonne part de ses conceptions générales.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES IDÉES

Pour systématique que soit un homme, il ne modèle pas toutes ses idées d'après son système au point que beaucoup d'entre elles ne puissent, au besoin, entrer dans un autre ou même avoir leur valeur propre et subsister par elles-mêmes. Chez tous les philosophes nous avons à glaner des vues sur l'homme, sur la société, sur l'art, sur la science dont la valeur est quelquefois indépendante de l'ensemble de doctrines auquel elles se rattachent plus ou moins étroitement. A mon avis, quand il s'agit de Joseph de Maistre, on enlève quelque chose à la beauté et à la portée des pensées en les considérant à part, ceci est général, sans être toujours absolument vrai. Et même chez lui pourtant on trouve des idées qui nous intéressent par elles-mêmes, peut-être même quelques-unes ne rentrent pas absolument dans le cadre général de la doctrine, ceci est rare, comme on pourra le voir.

Joseph de Maistre est un des hommes qui ont le plus pensé et sur le plus de choses. Il a beaucoup lu, il a beaucoup vu et beaucoup réfléchi. Nous pourrions

l'interroger sur tout, il aurait toujours quelque chose à nous répondre et presque toujours nous l'écouterions avec plaisir, souvent parce que nous serions de son avis, et quelquefois aussi, il faut bien en convenir, parce que nous serions d'un avis opposé.

Au reste, nous avons pu nous faire une idée de la fertilité de son esprit en étudiant son système où les vues de détail, les considérations ingénieuses et piquantes abondent, Il ne peut être question ici que d'insister sur quelques points dont nous n'avons pas eu à parler. Voici des considérations qui méritent de n'être pas oubliées. On pourrait les multiplier bien plus qu'il ne serait à propos de le faire ici.

Maistre n'a pas mal vu le rapport de l'esprit critique et du génie créateur. Il a, — comme d'habitude — outré une vérité au point d'en faire une demi-erreur, mais si l'on enlève ce qu'il y a d'exagéré dans sa pensée il reste une vue juste, exprimée d'une manière piquante. « Tout homme, dit-il à propos de Bacon, qui se croit en état d'inventer un instrument pour inventer, démontre qu'il est incapable d'inventer lui-même, comme tout homme qui écrit sur la métaphysique d'un art prouve qu'il n'a point de talent pour cet art. Nulle exception à cette règle ; et voilà pourquoi le siècle des dissertations suit constamment celui des créations. Racine, j'en suis très sûr, n'aurait pas su faire le livre des *synonymes* et cependant il employait assez bien les mots. » (1). L'argu-

(1) *Examen de la Philosophie de Bacon,* I p. 71.

ment est piquant contre Bacon. Hors de ce cas particulier, il pourrait souvent s'appliquer avec justesse. Les réflexions sur le beau et ses admirateurs sont amusantes, très amusantes même, mais quand on s'amuse en lisant Maistre, on peut être sûr qu'il y a quelque profit à tirer de son plaisir. Elles sont profondes, en effet, ces réflexions et, comme on pense, paradoxales aussi. Mais ici, rendons justice à notre auteur, il nous prévient, il a mis pour titre à ses considérations, *Paradoxe sur le beau.* Ne l'en croyons pas trop sur parole, il y a des choses fort sensées dans son paradoxe et il y a aussi des plaisanteries fort curieuses en ce qu'elles nous montrent Maistre au repos, jouant et imitant dans ses jeux, ses batailles sérieuses, faisant appel, en plaisantant à demi, à ses grandes et graves doctrines. « Il faudrait s'entendre. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi l'homme ne *croirait-il pas d'admirer* ? Il fait bien un autre tour de force, puisqu'il *croit de croire* et cela assez souvent. Il se *pipe*. »

« Plus on examine la chose, plus on est porté à croire que le Beau est une religion qui a ses dogmes, ses oracles, ses prêtres, ses conciles provinciaux et œcuméniques, tout se décide par l'autorité et c'est un grand bien. Sur toutes choses j'aime qu'il y ait des règles nationales et qu'on s'y tienne. Si l'on écoute les *protestants*, voilà tout de suite le jugement particulier, l'intarissable verbiage et la confusion

sans borne et sans remède. » (1) L'ironie est charmante mais elle est à double tranchant et pourrait se retourner contre Maistre. Qu'eût-il pensé s'il avait trouvé ce passage chez un adversaire de ses théories qui eût voulu indiquer, en la raillant, la façon dont il comprenait la religion et la politique ? Etre à la fois si bien pénétré de son système qu'on ne s'en débarrasse jamais, et d'esprit assez libre pour s'en servir en plaisantant de la sorte, c'est la marque d'un esprit supérieur mais dangereux pour ses propres doctrines.

N'allons pas voir, d'ailleurs, dans ces quelques lignes l'expression complète des idées de Maistre en fait d'esthétique. S'il ne parait guère avoir senti le beau dans la nature, il est permis de douter qu'Il ait eu une passion pour le beau dans l'art. Mais de temps en temps il émet, à propos d'esthétique, des vues ingénieuses et des aperçus suggestifs. « Qui ne voit que la beauté devinée est plus séduisante que la beauté visible ? Quel homme n'a remarqué, et dix mille fois, que la femme qui se détermine à satisfaire l'œil plus que l'imagination manque de goût encore plus que de sagesse ? Le vice même récompense la modestie en s'exagérant le charme de ce qu'elle voile ». (2). Et Maistre va peut-être encore ici un peu loin. Est-ce une telle récompense pour la modestie que d'être si indiscrètement admirée par le vice ?

(1) *Paradoxe sur le beau. Lettres et opuscules.* Tome II, p. 189.

(2) *Ess. sur la phil. de Bacon.* Tome II, p. 105.

Mais avec Maistre nous revenons vite à la morale. Il l'associe volontiers à l'art et j'imagine qu'il lui donnait plus d'importance qu'à celui-ci. Voici un passage où il attribue même le sens esthétique au discernement de la vertu. Il est en contradiction avec des opinions régnantes naguère chez nous et puissantes encore, peut-être quelques-uns seront-ils portés à n'y voir qu'une banalité. J'estime, au contraire, qu'il contient une pensée profonde et vraie en partie. En le pressant un peu on en ferait sortir toute une théorie des rapports de l'art et de la morale. « L'erreur la plus faite pour éteindre le véritable sentiment du beau est celle qui confond *ce qui plaît* et *ce qui est beau*, ou en d'autres termes ce qui plait aux sens et ce qui plaît à l'intelligence. Quel spectateur de notre sexe ne se trouve pas plus ému par la Vénus du Titien que par la plus belle Vierge de Raphaël ? Et cependant quelle différence de mérite et de prix ! *Le beau*, dans tous les genres imaginables, est *ce qui plait à la vertu éclairée*. Toute autre définition est insuffisante. » La sienne l'est aussi, mais elle n'est pas inutile.

Son observation se porte sur tout, c'est que les plus minces détails ont leur importance et il arrive à leur trouver une signification mystérieuse, il en fait les symboles de quelques grandes vérités cachées. Il s'est complu à parler longuement des noms, et ses malheureux essais d'étymologie sont assez connus pour qu'il n'y ait pas à insister. Il a entrevu les

vérités imparfaites de la graphologie. « Parmi les mystères de la parole, a-t-il écrit, si nombreux et si profonds, on peut distinguer celui d'une correspondance inexplicable entre chaque langue et les caractères destinés à les représenter par l'écriture. Cette analogie est telle, que le moindre changement dans le style d'une langue est tout de suite annoncé par un changement dans l'écriture, quoique la nécessité de ce changement ne se fasse nullement sentir à notre raison... la France, s'étant laissé pénétrer, dans le dernier siècle, par l'esprit anglais, tout de suite on put reconnaître dans l'écriture des Français plusieurs formes anglaises.

« La correspondance mystérieuse entre les langues et les signes de l'écriture est telle, que si une langue balbutie l'écriture balbutiera, de même que si la langue est vague, embarrassée et d'une syntaxe difficile, l'écriture manquera de même et proportionnellement d'élégance et de clarté ». (1)

Il a dit un mot aussi sur l'éducation des jeunes filles. C'est une question qui s'impose aujourd'hui. Maistre ne nous donnera pas beaucoup d'idées nouvelles, mais on serait peut-être surpris, si on le jugeait sur sa vieille réputation, de le trouver en somme assez accommodant. Ses opinions ici ne sont pas paradoxales. Il accorde à la femme « des clartés

(1) *Du Pape*, 125-126,

de tout », mais il estime que sa principale tâche c'est d'élever les enfants, de « faire des hommes ».

Doucement, et en la raillant un peu, il décourage l'une de ses filles qui paraît avoir montré des visées un peu plus hautes, mais en somme il se montre avec elle assez large et tolérant quand il s'agit de ses lectures ou de ses occupations. (1)

Sur la justice sociale, son but et sa fonction il a des idées élevées et dont on peut s'inspirer. Sa théorie du châtiment est belle et juste a bien des égards. « Regardez autour de vous, M. le Chevalier, dit le Comte dans les *Soirées*, voyez les actes de la justice humaine : que fait-elle lorsqu'elle condamne un homme à une peine moindre que la capitale ? Elle fait deux choses à l'égard du coupable : elle le châtie ; c'est l'œuvre de la justice, mais de plus elle veut le corriger et c'est l'œuvre de l'amour.... Nous pouvons donc contempler la justice divine dans la nôtre comme dans un miroir, terne à la vérité, mais fidèle, qui ne saurait nous renvoyer d'autres images que celles qu'il a reçues : nous y verrons que le châtiment ne peut avoir d'autre fin que d'ôter le mal, de manière que plus le mal est grand et profondément enraciné, et plus l'opération est longue et douloureuse ; mais si l'homme se rend tout mal, comment l'arracher de lui-même et quelle prise donne-t-il à l'amour ? » (2) On se prend à regretter en le lisant

(1) *Lettres et opuscules*. Tome I,

(2) *Soirées de St-Pétersbourg*. I. 333-335.

qu'il n'ait pas étudié plus en détail, avec plus de patience, certaines questions philosophiques, qu'il n'ait pas, par exemple, mieux établi la théorie de l'expiation. Il éclaire parfois d'un mot les problèmes les plus difficiles, seulement le rayon de lumière en illuminant vivement certaines formes saillantes, certaines aspérités, laisse trop d'ombre encore. Mais s'il avait les qualités qui lui manquaient, aurait-il celles qui nous font si vivement regretter les autres ? Voici encore un de ses éclairs. C'est la meilleure réponse au vieil argument des sceptiques qui en montrant les différentes formes de la morale pensent prouver que la morale n'existe pas : « Une femme indienne sacrifie son enfant nouveau-né à la déesse *Gonza*, ils disent : *Donc, il n'y a point de morale innée*, au contraire il faut dire encore : *donc elle est innée* ; puisque l'idée du devoir est assez forte chez cette malheureuse mère, pour la déterminer à sacrifier à ce devoir le sentiment le plus tendre et le plus puissant sur le cœur humain. » (1).

Dans la philosophie pure, sa conciliation du libre arbitre de l'homme et de la toute puissance de Dieu est intéressante. Joseph de Maistre laisse l'homme libre dans sa sphère, mais cette sphère est bornée, et si les actes de l'homme sont libres, l'homme se trompe sur leurs conséquences et leur portée. Dieu fait toujours malgré tout prévaloir ses desseins. Ainsi

(1) *Soirées de St-Pétersbourg*. I. 407.

un homme sur une barque peut marcher dans le sens qui lui convient, mais il n'en est pas moins emporté dans une direction déterminée à l'avance par le courant de l'eau ou l'agitation de l'air. Sans doute Maistre n'a pas résolu le problème, il n'a pu concilier les données contradictoires dont il faut sacrifier au moins une et peut-être toutes deux. Il lui reste, à part l'honneur de l'avoir entrepris, qui n'est pas bien grand, celui de pouvoir faire illusion sur le sujet autant qu'aucun autre philosophe. N'en dirons-nous pas autant à propos d'une autre pensée métaphysique, assez analogue d'ailleurs, et ne verrons-nous pas un bel exemple d'imagination philosophique ingénieuse et large, sinon très rigoureuse et très précise, dans la phrase où il essaye d'entrevoir comment l'esprit de l'homme pourrait entrer en communication directe avec Dieu : « *Le mouvement est au corps ce que la pensée est à l'esprit*, soit, pourquoi donc n'y aurait-il pas une pensée relative et une pensée absolue ? *relative* lorsque l'homme se trouve en relation avec les objets sensibles et avec ses semblables, et qu'il peut se comparer à eux ; *absolue*, lorsque cette communication étant suspendue par le sommeil ou par d'autres causes non régulières, la pensée n'est plus *emportée* que par le mobile supérieur qui emporte tout. Pendant que nous reposons ici tranquillement sur nos sièges dans un repos parfait pour nos sens, nous volons réellement dans l'espace avec une vitesse qui effraie

l'imagination, puisqu'elle est au moins de trente werstes par seconde, c'est-à-dire qu'elle excède près de cinquante fois celle d'un boulet de canon ; et ce mouvement se complique encore avec celui de rotation qui est à peu près égal sous l'équateur, sans que nous ayons néanmoins la moindre connaissance sensible de ces deux mouvements, or comment prouvera-t-on qu'il est impossible à l'homme de penser comme de se mouvoir, avec le mobile supérieur, sans le savoir ? Il sera fort aisé de s'écrier : *Oh ! c'est bien différent !* mais pas tout à fait si aisé, peut-être, de le prouver. » (1)

Je ne sais s'il ne paraîtra pas paradoxal de dire que c'est à propos de la religion que Maistre a émis le plus d'idées neuves et aussi le plus d'idées larges, j'entends d'idées prouvant la force de compréhension et d'assimilation de son esprit, de la faculté de voir les similitudes sous les diversités et de rapprocher, d'unir dans une même loi des faits très différents en apparence. La défense de la superstition, ses appréciations du paganisme, ses vues sur l'unité première et l'unité finale des hommes en Dieu, en sont les preuves. Je n'ai pas besoin d'y revenir. Aussi bien d'ailleurs toutes ces idées gagnent à être considérées dans l'ensemble dont elles font partie.

(1) *Soirées de St-Pétersbourg.* I. 419-421.

CONCLUSION

Il y a quarante ans on trouvait Joseph de Maistre vieilli. Sans doute il a rajeuni depuis, ou peut-être avons-nous vieilli nous-mêmes. Par bien des côtés de son génie, comme par la nature de ses préoccupations il est de notre époque, son œuvre peut nous offrir de quoi satisfaire en quelque manière des besoins intellectuels et moraux assez vifs à l'heure présente. Maistre, s'il n'aimait pas *la science* en tant qu'ennemie possible de la religion,appréciait — comme nous le faisons — le savoir, l'érudition, les connaissances de tout genre et de tout ordre. Surtout il cherchait ce qui nous manque à présent et dont le besoin, vague à la fois et puissant commence à s'imposer à notre attention et se traduit plus ou moins heureusement par des retours au mysticisme, par des audaces scientifiques et philosophiques, par des rêves d'organisation sociale Ce besoin d'harmonie générale, d'unité supérieure nous fait désirer avec force, quelquefois avec angoisse une sorte de participation de l'homme à la vie générale des mondes,l'union de tous sous les mêmes lois, l'organisation d'une société

idéale plus juste (1). Notre siècle a aussi poussé à bout ses idées, et ces idées, étaient à l'opposé de celles de Joseph de Maistre. Nous les avons réalisées non seulement en théorie, mais aussi par la pratique. Nous avons outré l'individualisme au point d'amoindrir la famille, et peut-être un moment d'affaiblir la patrie, car le cosmopolitisme qui fut à la mode était bien plutôt une exagération des droits de l'individu qu'une reconnaissance des droits de l'humanité ; nous avons laissé l'anarchie devenir en quelque sorte la loi dans le domaine intellectuel et moral, les croyances religieuses et philosophiques se sont dissoutes, les croyances merales ont été ébranlées, la lutte des intérêts a paru pouvoir remplacer l'harmonie des devoirs. Ne regrettons pas cette anarchie. Elle est peut-être la condition d'un ordre supérieur. Notre civilisation est [faite de forces opposées et envahissantes, les sciences, les arts, les religions, les industries, les besoins pratiques, tous ces différents éléments vivent pour ainsi dire à part les uns des autres et chacun tâche de dominer, de donner à l'ensemble sa marque propre. Aussi les divergences s'exagèrent ; les uns veulent une civilisation esthétique, d'autres une civilisation industrielle et d'autres encore une civilisation scientifique. Dans notre siècle de recherches minutieuses et de témérités philosophiques, de progrès industriels

(1) J'ai développé tout ceci dans le *Nouveau Mysticisme*.

et d'aspirations métaphysiques, des conflits étaient inévitables en l'absence d'une idée, d'une autorité qui s'imposât à tous et établit les rangs. Il fallait une dissolution presque complète pour aboutir à une reconstruction.

Cette transformation, cette harmonie nouvelle, Joseph de Maistre qui n'a pourtant pas vu notre anarchie l'a prédite. Il la comprenait à sa manière. Je ne pense pas que, dans son ensemble, cette manière soit bonne. Il a sans doute trop confondu l'harmonie avec l'unité, ou plutôt l'unité avec la similitude. Il a trop accordé à l'autorité. Sans nier la valeur de sa doctrine, sans contester qu'on l'ait trop méconnue, qu'on la méconnaisse encore trop, nous nous représentons plus volontiers l'harmonie que nous rêvons sous la forme d'un accord spontané que sous la forme d'une ressemblance imposée. Maistre n'a pas assez compris l'amour désintéressé du vrai, il n'en a senti que les dangers, il s'est bien aperçu que c'était une cause de nombreuses divergences, il n'a pas assez vu que c'était aussi le seul moyen d'avoir un accord durable. L'esprit scientifique est une des plus précieuses acquisitions de l'âme moderne, Joseph de Maistre ne lui a pas rendu justice.

Enfin il a cru à l'éternité d'institutions politiques ou religieuses fatalement transitoires qui ont été capables de donner à la pensée, à la vie humaine l'harmonie nécessaire, qui répondent encore à des besoins persistants, mais qui ne peuvent continuer

leur office à moins qu'elles ne se transforment au point de n'être plus elles-mêmes. Joseph de Maistre a aussi vu trop exclusivement dans toute divergence le mal, l'erreur ou le crime. Il n'a pas su reconnaître qu'une divergence pouvait être le point de départ d'une unité plus haute que l'unité ébranlée. De plus il a trop cru à la nécessité du mal, à la corruption naturelle et naturellement incorrigible des hommes et des choses. Je sais bien qu'avant lui et après lui on a pensé beaucoup trop facilement le contraire, je sais bien comment on a abusé de l'idée du progrès qui est devenu l'objet d'un culte aveugle et béat plus désagréable peut-être que les exagérations de Joseph de Maistre. Il n'en reste pas moins que l'univers montre une certaine tendance à un perfectionnement graduel très instable, très mêlé de retours en arrière et d'écarts de côté et d'autre, mais réel cependant quoique compliqué de progrès dans le mal. Les éléments qui composent le monde paraissent animés d'une tendance égoïste et vague vers un état meilleur, chacun recherchant son harmonie. De l'atome aux sociétés humaines tout élément plus ou moins complexe agit pour lui, mais *lui* pour un homme, pour une société, même pour une molécule, c'est déjà un tout, et ce tout s'associe à d'autres et l'égoïsme en s'élargissant se transforme. Cette aspiration universelle vers le mieux, favorisée, hélas, par la lutte et la mort, il se peut qu'elle devienne celle d'éléments de mieux en mieux associés, de plus en plus convergents

qui la réaliseront à un degré plus élevé. Quelle sera, quelle pourrait être la forme de cette unité finale, il faut bien reconnaître que nous n'en savons à peu près rien, mais nous pouvons regarder et discerner déjà les premiers pas à faire dans la route ouverte devant nous.

Qu'avons-nous à retenir, à ce point de vue, de l'œuvre de Joseph de Maistre ? Beaucoup, et bien plus qu'on n'a paru le croire. Maistre est toujours resté en dehors des auteurs philosophiques dont la tradition impose l'étude à tous les lettrés. On a parlé de lui pour le combattre ou pour l'admirer au point de vue littéraire. On a bien fait en un sens, il mérite d'être combattu comme philosophe et d'être admiré comme écrivain. Mais ce n'est pas tout de le combattre, il faut de plus non seulement comprendre sa haute valeur comme penseur, mais voir aussi tout ce que nous lui devons, peut-être vaut-il mieux dire tout ce que nous pouvons lui devoir. D'abord l'esprit général de son œuvre nous convient, j'entends l'esprit le plus général et le plus abstrait, rien n'est plus en accord avec nos besoins d'aujourd'hui que son amour d'unité et d'harmonie. Les philosophes ont souvent rêvé une sorte d'unité abstraite et purement théorique, ils ont bien tous essayé de ramener le monde à des lois générales, mais l'unification qu'ils obtiennent ainsi est sans vie, et je dirais presque sans intérêt. On peut vraiment se demander en quoi elle nous concerne. Il ne faut pas oublier que nous

aussi nous sommes du monde, et que l'unité du monde, c'est nous qui la faisons, non pas absolument mais pour une grande part avec nos théories et surtout par notre pratique. Notre zèle désintéressé pour la vérité ne doit pas nous le faire considérer comme une chose qui est toujours extérieure à nous et qui ne dépend en rien de nous, les vérités sociales en particulier, c'est nous qui contribuons à les faire, je ne dis pas par notre liberté, le mot prête à des équivoques, mais par nos croyances et nos passions. A tous ces points de vue nous ne pouvons que gagner à nous inspirer de l'esprit de Joseph de Maistre — à condition de ne pas nous laisser entraîner par lui et de réserver les droits qu'il a trop méconnus de cette portion de la vérité qui s'impose et que nous ne pouvons changer.

Mais que de vues profondes nous pouvons nous approprier en les transposant un peu. Il a vu surtout une partie de la réalité, mais cette partie il l'a bien vue. Le problème du mal a été négligé par la plupart des philosophes, on trouvera chez Maistre des éléments précieux pour l'étudier sinon une solution acceptable. Que la division soit le mal, nous pouvons l'accorder, tout ce qu'il dit là-dessus est aussi juste que frappant, sur les causes de cette division, nous différerons sans doute. Je suis porté à croire que le « péché originel » remonte à l'origine des choses, et qu'il eut pour cause l'égoïsme des atomes non associés encore. Mais ceci est-il en contradiction

avec toute une grande partie des vues de Joseph de Maistre sur la question? L'expiation par la souffrance, cela ne veut-il pas dire que le mal se détruit lui-même, que l'unité qui est le bien est aussi la condition de l'existence, l'existence même, que le mal est la négation de l'être? Il y a là de grandes vérités qui auraient seulement besoin d'être précisées et dont il faudrait marquer les limites. Son idée, à laquelle il revient toujours, de la supériorité du sens commun instinctif sur la raison raisonnante, n'est-ce pas une traduction de cette vérité psychologique, développée depuis peu, que la conscience, la réflexion est l'indice d'un état de transition marquant la complexité plus grande des opérations intellectuelles, mais aussi leur imperfection relative, leur moindre unification? L'instinct est dans son domaine étroit, plus sûr que le raisonnement de sorte que si l'instinct pouvait s'élargir ou l'intelligence devenir instinctive, il y aurait un incontestable progrès. Et son respect pour l'opinion publique, pour les instincts généraux, n'est-ce pas la reconnaissance d'un fait un peu méconnu, de la part de vérité contenue dans le système philosophique du consentement universel? Ne serait-ce pas tout au moins une importante et curieuse étude à faire que celle de l'instinct dans la vie des nations. N'existe-t-il pas, dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes, des forces psychiques obscures, des tendances inconscientes, puissantes et bonnes, en qui l'on trouverait peut-être la meilleure raison d'être

du suffrage universel convenablement employé. On a dit et écrit beaucoup de phrases sur le bon sens inné de la masse. Il y aurait mieux à faire, et l'on recueillerait chez Joseph de Maistre des idées fort intéressantes à cet égard; ces forces aveugles et irrésistibles dont il rapporte l'origine à la Providence on peut les étudier en elles-mêmes, dans leur nature et leur développement, et il y aurait grand profit à tirer sur ce point de l'étude de ses ouvrages; je me borne à rappeler les passages que j'en ai cités. Enfin pour l'autorité ne faut-il pas convenir qu'il y a beaucoup de vrai dans ses doctrines. Ne croyons pas avoir supprimé l'autorité parce que au lieu de se modeler sur le roi et sa cour on se modèlera sur tel ou tel artiste, sur tel ou tel homme politique. L'autorité est morcelée, elle n'a pas disparu. Tant qu'il y aura des hommes pour se faire écouter des autres, pour leur donner leurs connaissances, pour leur communiquer leurs doctrines, pour leur inspirer leurs goûts, pour susciter les modes — et quel est le domaine qui échappe à la mode — l'autorité subsistera. Ne peut-on pas penser qu'il y aurait intérêt à la régulariser dans une certaine mesure, non pas encore peut-être ni complètement, mais plus tard et peu à peu, et pour cela encore où trouver des idées plus précieuses que celles de Maistre dans ses divers ouvrages, si excessives qu'elles puissent être ?

Nous n'espérons guère, aujourd'hui, apercevoir clairement et donner la formule définitive de l'unité.

Joseph de Maistre savait bien que les formes religieuses et les formes sociales, même les plus grandes et les plus belles, sont nées et ont insensiblement grandi. Il faut savoir aussi qu'elles vieillissent et qu'elles mourront. Nos plus idéales amours, comme nos plus charnelles, s'attachent à des objets périssables, mais les unes comme les autres sont, à des hauteurs différentes, des incarnations passagères d'une forme immortelle, la tendance à l'harmonie et à l'unité en qui se résume la vie du monde. Pour adorer vraiment l'éternel c'est cette forme même qu'il faudrait adorer, cette forme qui reste vide parce que notre imagination ne peut suffire à la remplir dignement.

Ce serait trop exiger de l'homme. Ainsi que la matière vivante, la matière sociale, si je puis employer ce mot, se moule en des formes diverses. Toutes ne se valent pas, mais il en est que nous ignorons et qui surpassent toutes celles que nous avons pu connaître. Efforçons-nous, si nous les entrevoyons, de les réaliser, elles passeront aussi et peut-être seront encore remplacées par de plus élevées jusqu'à ce que l'homme s'arrête, disparaisse, dégénère, ou se transforme et atteigne l'idéal dernier s'il en est un. Joseph de Maistre peut être, avec tous ses défauts, malgré tout ce qui le sépare de nous, un des meilleurs inspirateurs dont on ait à profiter. La chaleur de son intelligence, sa volonté vigoureusement tendue vers un idéal élevé, son zèle pour le

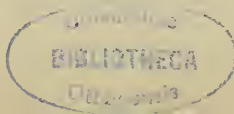
bien et le vrai, son attachement aux croyances supérieures, ses aspirations imposent le respect et sans suivre ses traces, sans accepter ses doctrines, même en les combattant souvent, nous pouvons admirer sans crainte et sans inquiétude les hautes qualités d'esprit et de cœur, et les doctrines élevées de cet honnête homme et de ce grand esprit (1).

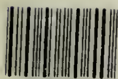
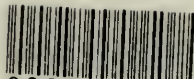
---

(1) L'Académie française avait mis au concours pour le prix d'éloquence à distribuer en 1892, une étude sur Joseph de Maistre. Ce travail lui fut présenté et, voici le passage du rapport de M. Camille Doucet, qui le concerne, (mon manuscrit portait le numéro 7) : « Sur les trente-sept manuscrits présentés à ce concours, cinq avaient paru d'abord mériter qu'on les réservât pour être lus en séance plénière. Ils portaient, par ordre d'inscription, les numéros 7, 9, 12 *bis*, 21 et 33. Quatre seulement survécurent à ce jugement de première instance. Dépassant de beaucoup les limites du concours, le numéro 7 s'en était lui-même écarté de droit » (*Journal Officiel*, 25 novembre 1892, p. 5.652, col. 3). L'Académie a couronné deux mémoires qui ont été publiés : l'un, celui de M. Rocheblave, par fragments, dans la *Revue Bleue* du 26 novembre et du 3 décembre 1892, l'autre, celui de M. Revon dans la *Nouvelle Revue* du 1er et du 15 décembre de la même année.

TABLE DES MATIÈRES

Nimes. — Imprimerie G. GORY, 12, rue de la Banque.




a39003

002519303b